PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.
JUN 9 1947

ANNÉE MAI 1947 N° 5

REVUE DE PARIS

JULES ROMAINS : L'An Mil. — I

PAUL REYNAUD : Mussolini et la Guerre

VICTOR HUGO : Lettres inédites

ROBERT NATHAN : Le Portrait de Jennie (fin)

G. JEAN-AUBRY : La Jeunesse de Conrad

JOHN CAMPBELL : Les Effets de la Bombe atomique

ED. GISCARD D'ESTAING : L'Épuisement monétaire

BERNARD VILLARET : Fortune de Mer

JOHN FISCHER : La Vie en U.R.S.S.

DENISE BOURDET : Images de Paris

PIERRE AUDIAT : Livres d'Histoire

LA LIVRAISON : 60 FRS - NOUVEAU PRIX : 57 FRS

SOMMAIRE

		Pages
JULES ROMAINS	L'An Mil. — I	3
PAUL REYNAUD	Mussolini et la Guerre	21
VICTOR HUGO	Lettres inédites	44
ROBERT NATHAN	Le Portrait de Jennie (fin)	54
G. JEAN-AUBRY	La Jeunesse de Conrad	92
JOHN CAMPBELL	Les Effets de la Bombe atomique	108
ED. GISCARD D'ESTAING	L'Épuisement monétaire	118
BERNARD VILLARET	Fortune de Mer	124
JOHN FISCHER	La Vie en U.R.S.S.	146
DENISE BOURDET	Images de Paris	154
PIERRE AUDIAT	Livres d'Histoire	160

Les Revues — Chronique bibliographique

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS
publiera prochainement

LE RASSEMBLEMENT DE LA TERRE

par **Paul CLAUDEL**
de l'Académie Française

FORD ET LA PRODUCTION
par André Siegfried
de l'*Académie Française*

UNE MATINÉE CHEZ LE LIBRAIRE
par Carl Burckhardt

PROBABILITÉS ET PHYSIQUE
par Pius Servien

LE DRAME DU QUARTIER DU MARAIS
par Georges Pillement

Par suite de la modification des tarif postaux, la distinction entre pays de demi-tarif postal et pays de plein tarif est dorénavant supprimée pour les journaux et revues. Aussi les tarifs d'abonnement de la REVUE DE PARIS seront-ils désormais les mêmes pour tous les pays étrangers soit :

Abonnement d'un an : 690 francs
Abonnement de 6 mois : 345 francs

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

Un an, 570 francs
Six mois, 285 francs

Étranger : Un an, 690 francs; six mois, 345 francs

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Elysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux 360-50 Paris.
LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels. — Tirage : 19.000 exemplaires.

Copyright by Revue de Paris 1947

L'AN MIL

PERSONNAGES

CARCAILLE.
Le Père JOUST.
GUILLAUME.
ENGISEL.
LE COMTE.
Le notaire TROUSSEBARRE.
ZACHARIE, le fossoyeur.
LE MARI ALAVOIRE.
Le bourgeois FOUCAUT.
MAHUCHAIS, le meunier.
CROUSTILLE.
DEUX COMPAGNONS.
Le serf JACQUES.
UN SERVITEUR.
UN MOINE.

CLOTILDE.
MONIQUE.
LA DAME ALAVOIRE.

BOURGEOIS, GENS DU PEUPLE, HOMMES D'ARMES, ETC.

L'action a lieu en France dans un fief du Vivarais, aux approches et au premier jour de l'An Mil.

PREMIER ACTE

L'intérieur d'un château-fort. Une assez grande salle romane, qui sert de lieu où se tenir quotidiennement et recevoir les visiteurs. Plusieurs issues.

SCENE I

CLOTILDE, MONIQUE, ENGISEL.

Ils sont en conversation paisible. Monique travaille à un ouvrage.

CLOTILDE, *à Engisel.* — Mon mari n'a pas essayé de vous emmener, ce matin ?

ENGISEL. — Si. Mais j'ai refusé. Je trouve cette histoire de pont tellement absurde.

CLOTILDE, *haussant les épaules.* — De quel côté se battent-ils aujourd'hui ?

ENGISEL. — Il y a, paraît-il, un coin de bois, sur la rive gauche, d'où il serait possible d'atteindre le pont à la fronde ou à l'arbalète. C'est la possession de ce bois qu'ils vont se disputer.

CLOTILDE. — Pour y installer un poste à demeure ?

ENGISEL, *riant.* — Non ! Pour avoir un prétexte à se battre la semaine prochaine.

MONIQUE. — Je me demande s'il viendra un temps où les hommes seront moins stupides.

ENGISEL. — Les hommes de cette sorte ? Non. (*Il change de ton*). Le comte m'a dit que l'échauffourée d'aujourd'hui se terminerait de bonne heure.

CLOTILDE. — Pourquoi ?

ENGISEL. — Parce qu'il fait chaud. Le soleil tape sur les armures. Quand il commence à faire trop chaud, il n'est plus amusant de se tuer.

Un serviteur paraît.

SCENE II

LES MÊMES, UN SERVITEUR.

LE SERVITEUR. — Messire Carcaille insiste pour être reçu.

CLOTILDE. — Il nous ennuie.

MONIQUE. — Moi, il ne m'ennuie pas, Clotilde. A sa manière c'est un jongleur.

CLOTILDE. — L'évêque nous a fait un joli cadeau en l'expédiant ici !

ENGISEL, *enjoué.* — Avez-vous fini par savoir s'il avait été réellement chanoine ?

CLOTILDE. — Il paraît bien. J'ignore si en ce temps-là il était grand chasseur d'âmes. En tout cas, il est devenu merveilleux chasseur d'argent. (*Au serviteur*). Oui, faites-le entrer.

Le serviteur sort.

SCENE III

LES MÊMES, *moins le serviteur.*

ENGISEL. — Ce qu'il faut dire à sa décharge, c'est qu'il ne garde pas tout pour lui. L'autre jour, Monique et moi sommes allés à cheval jusqu'au mont de Vars. Les murs poussent. Quelques maçons travaillent.

MONIQUE. — J'avoue que j'ai dû chercher les murs. Le plus haut monté donnerait de l'ombre à une souris.

ENGISEL. — Que ferait-il, d'ailleurs, de tout ce qu'il ramasse ?

CLOTILDE. — Il aime la bonne chère, et le reste des bonnes choses de la vie. Mais je reconnais qu'il ne lui en faudrait pas tant. Peut-être sa concubine thésaurise-t-elle pour ses frères et neveux.

Entre Carcaille, conduit par le serviteur, qui se retire aussitôt.

SCENE IV

LES MÊMES, CARCAILLE.

CARCAILLE, *fort poli et jovial.* — Très honorée et très chère dame... Oh ! Seigneur Engisel !... Très charmante demoiselle Monique !

CLOTILDE. — Voulez-vous que je fasse un pari, messire Carcaille ?

CARCAILLE. — A votre gré, chère dame, si je n'ai point à parier contre vous.

CLOTILDE — Eh bien ! je parie que vous venez me demander de l'argent !

CARCAILLE. — Chère bonne dame, ce n'est pas en vain que l'on vous attribue des pouvoirs magiques.

CLOTILDE, *après un signe d'agacement.* — Mais quoi ! Les gens ne vous donnent plus ? Vous ne pensez tout de même pas que je vais faire presque à moi seule les frais de cette aventure

CARCAILLE. — Les choses marchent très bien, au contraire. Nous avons eu plusieurs testaments, ces temps-ci ; d'excellents testaments. Mais ce n'est pas avec cela que je puis payer les maçons... Chère bonne dame, ce n'est pas d'argent, à proprement parler, que j'ai besoin cette fois-ci. Juste d'un peu de monnaie. De quoi assurer la paye de mes ouvriers pour les semaines qui viennent. Mes fournisseurs de chaux et de pierre me feront crédit.

CLOTILDE, *souriant.* — Combien ?

CARCAILLE. — Quelques centaines de sous au plus. (*Mouvement de Clotilde.*) Je vous les rendrai. (*Rire incrédule de Clotilde.*) Si, si. Et bientôt. L'un de nos testaments, l'un des meilleurs, va sûrement venir à échéance avant peu.

ENGISEL, *le taquinant.* — Comment le savez-vous ?

CARCAILLE. — Vous connaissez la dame Billebaude ? Le médecin Bobiod m'a confié qu'elle était perdue. Cette bonne dame nous a inscrits pour deux cents livres d'argent... qui font quatre mille sous... qui font quarante-huit mille deniers... C'est mon ami le notaire Troussebarre qui a rédigé l'acte... La journée d'ouvrier me coûte dix deniers l'une dans l'autre... Alors, vous voyez cela !

ENGISEL, *même jeu.* — Ne serait-il pas plus sûr de vous entendre avec le médecin ? Empruntez-lui et fixez la date du remboursement. Lui s'arrangera pour qu'il n'y ait pas de retard du côté de la dame Billebaude.

CARCAILLE, *après avoir ri poliment.* — J'ai d'autres testaments qui mûrissent. Par exemple, le père Vincent, vous savez, le long de la rivière ? Un legs de trois cent cinquante livres, celui-là ! Quelle nouvelle montagne de sous et de deniers ! Eh bien, c'est une affaire de quelques mois au plus. Le père Vincent ne se lève déjà que trois ou quatre heures par jour, et il lui faut quelqu'un pour l'aider à manger sa soupe ; il ne voit pas l'écuelle.

MONIQUE. — Vous nous en contez, messire Carcaille. J'ai rencontré le père Vincent dans la rue il n'y a pas une semaine. Nous avons causé. Je ne sais s'il voit son écuelle. Mais il semblait voir fort bien mon visage.

CARCAILLE. — C'est votre voix qu'il a reconnue, charmante demoiselle... Vous allez m'obliger à violer un secret. Vous connaissez au moins de nom Zacharie, le fossoyeur ?

MONIQUE. — Oui.

CARCAILLE. — Peut-être savez-vous que dans le bourg un des privilèges traditionnels du fossoyeur est de fournir aussi les cercueils ?

MONIQUE. — Je l'ignorais, mais je suis enchantée de l'apprendre.

CARCAILLE. — C'est un menuisier qui les fait pour lui ; un seul, avec qui il s'est entendu. Zacharie prend son bénéfice. Mais parfois plusieurs commandes se produisent en même temps, ce qui amène des difficultés.

CLOTILDE. — N'est-ce pas un tantinet absurde ?

CARCAILLE. — Peut-être, chère dame. Bref, Zacharie a coutume de conseiller aux gens, qui sentent arriver un décès parmi leurs proches, de lui commander à l'avance le cercueil. (*Confidentiel.*) Eh bien, le cercueil du père Vincent est mieux que commandé. Il est fin prêt ; je l'ai vu.

MONIQUE. — Vous êtes horrible, messire Carcaille.

CARCAILLE, *après avoir ri.* — Mais voilà, en attendant, il faut vivre.

MONIQUE. — Dites, messire Carcaille... Ils sont encore tout bas, vos murs. Je les distinguais à peine dans l'herbe...

CARCAILLE, *peiné.* — Pardon, ma chère demoiselle, il n'y a pas d'herbe. Pour ça, non ! Toute la terre a été remuée.

MONIQUE. — Vos murs sont bien bas tout de même. Ils se courent l'un après l'autre, comme des traînées de chenilles. Et jamais je n'aurais pu dire ce qui serait un jour l'église... ce qui serait le couvent.

CARCAILLE, *conciliant.* — Oh ! nous sommes loin du but, bien loin. Qui le sait mieux que moi !

ENGISEL. — Quand pensez-vous avoir fini ?

CARCAILLE, *gaillard.* — Nous sommes en l'an de Notre Seigneur 998. Si on plante le bouquet au sommet de mon clocher, disons à Pâques de l'an 1050, je m'offrirai une petite fête avec des amis... (*il rit*) dans le purgatoire.

CLOTILDE. — Vous espérez que les donateurs ne se décourageront pas d'ici là ?

CARCAILLE, *très animé.* — J'y compte absolument. Moi, le temps ne me fait pas peur, au contraire. Je m'en servirai de toutes les façons. C'est ce long temps qui va m'aider à tenir soulevés les gens de ce pays-ci. Je ne leur cache pas qu'il y a cet interminable demi-siècle devant eux. Non, non. Qu'ils regardent bien. Durant ce demi-siècle, mes testaments continueront à échoir ; les aumônes, les dons entre vifs. Tout cela fera pousser mes murs, mademoiselle... mais pas trop vite. De la chaux, de la pierre, oui ; mais aussi du temps ; beaucoup de temps. L'arbre qui pousse trop vite ne devient jamais gros ni branchu. Oh ! dans l'intervalle, il y aura de quoi entretenir la patience, de quoi émoustiller le zèle. Tenez, je suis à peu près certain de pouvoir mettre sur pied un grand pèlerinage en l'an 1005.

MONIQUE. — Dans sept ans ? Mais qu'aurez-vous à leur montrer ?

CARCAILLE. — Des murs, dont les uns seront hauts comme ça, mademoiselle, (*il met la main près du sol*), mais les autres déjà hauts comme ça (*il met la main à hauteur d'homme*). Je ferai dire la première messe à ciel ouvert. Cela sera quelque chose de très émouvant. Dix ans plus tard, vers l'an 1015, il y aura un autre grand pèlerinage, avec déjà la messe sous un bout de toit. Oui, vous aurez des femmes qui, en rentrant dans leurs villages, pourront raconter qu'elles ont enjambé les cloisons de mes cellules en retroussant tout juste leurs jupes, et qui en riront bien. Vous comprenez, nous ne sommes plus dans les âges de foi ; de pure foi naïve. Les gens croient, si vous voulez ; mais non plus de toute leur âme. Il faut les secouer, leur donner de l'amusement, du spectacle.

ENGISEL. — Savez-vous ce que j'ai entendu dire par une mauvaise langue ?

CARCAILLE. — Non.

ENGISEL. — Que votre église serait peut-être bien finie un jour, mais qu'elle ne serait jamais consacrée.

CARCAILLE, *sursautant.* — Et pourquoi ?

ENGISEL, *légèrement.* — Parce qu'un lieu saint ne saurait être fondé par tout l'opposé d'un saint personnage. Parce que l'évêque du diocèse vous aurait mis en interdit. Parce qu'interdit ou non, vous mèneriez une vie fort peu édifiante. Je me borne à vous répéter des propos.

CARCAILLE, *avec feu.* — Que cela m'est dur à entendre ! Il est impossible de ramasser en moins de mots une aussi grosse poignée de sottises. Je parle des gens qui vous ont dit cela. L'Eglise a-t-elle jamais refusé une basilique que lui offrait un empereur, pour le motif qu'il était adultère ou luxurieux ? Mes péchés, si infects soient-ils, n'iront pas grimper sur le mont de Vars et pourrir le ciment de mes murailles. Ce n'est pas seulement méchanceté basse, c'est antichristianisme et hérésie que d'accréditer de tels propos !

CLOTILDE. — Soit. Il se poserait plutôt une question de convenance, de bon exemple.

CARCAILLE, *vivement.* — Ah ! Ah ! Pour certains, je fais scandale. (*Il réfléchit.*) Eh bien ! je leur en donne le démenti. (*Conciliant.*) Quand j'étais là-bas, à l'évêché, avec ma stalle au chapitre, dans toutes mes dignités, la question avait un sens. Monseigneur l'évêque me fit appeler un jour : « Mon cher Carcaille, me dit-il, vous êtes le plus savant de mes chanoines. Et je ne pense pas que vos mœurs soient *substantiellement* plus mauvaises que celles de bien d'autres. Mais vous vivez ouvertement en concubinage. Quelques-uns y trouvent prétexte à vous décrier. »

ENGISEL. — Ah ! Ah ! Et c'était vrai ?

CARCAILLE. — Oui, en somme. Je répondis : « Monseigneur, vous n'ignorez pas que la principale objection des bons esprits au mariage des prêtres — objection qui imposera tôt ou tard la règle du célibat — tient précisément à *l'état* de mariage. »

CLOTILDE. — Je ne saisis pas.

CARCAILLE. — C'est bien simple, chère dame. Ce que redoutent les bons esprits, c'est que les charges et dignités ecclésiastiques ne tendent à devenir héréditaires comme les autres. Imaginez un fils d'évêque ou de chanoine, fils légitime tant que vous voudrez, que la mort de son père ferait évêque ou chanoine à dix-huit ans ? Ce serait bientôt la fin du respect et de la foi. Au contraire, personne ne peut s'inquiéter sérieusement du concubinage, qui est une concession à la nature humaine, et qui est affaire privée. « C'est par souci des intérêts supérieurs de l'église, Monseigneur, que je suis resté en concubinage, au lieu de me marier. » (*A Monique.*) Je m'excuse, chère demoiselle, de traiter ainsi devant vous ces matières délicates.

ENGISEL. — Vous avez convaincu Monseigneur l'évêque ?

CARCAILLE, *honnêtement.* — Ma position était forte. Mais je n'ai pas voulu abuser de mon avantage. « J'admets, lui ai-je dit, que ma situation de chanoine, au chapitre de la cathédrale, est un peu voyante. D'autre part, je me connais. La chair en moi a ses faiblesses. Je refuse de recourir, comme tant d'autres, à de honteuses dissimulations, qui seraient faciles. Je vais donc, avec votre permission, me retirer dans une petite ville du diocèse. Je tâcherai de m'y rendre utile. » Monseigneur a parfaitement compris. Nous nous sommes séparés les meilleurs amis du monde. Je sais qu'il suit mon travail de loin, et qu'il l'approuve. (*Un temps. A Engisel.*) Au fond, je suis enchanté que vous m'ayez fourni cette occasion de m'expliquer.

ENGISEL. — Vous devriez la ressaisir, chaque fois que vous le pouvez. Cela désarmerait tant soit peu vos ennemis.

CARCAILLE. — Mes ennemis sont bien sots. Comment ne voient-ils pas que je prépare pour ce pays une prospérité qu'il n'a jamais connue ? Toutes les riches villes du royaume sont des villes de pèlerinage. Quand je ferai venir ici des foules immenses, ce sera la fortune des marchands de la place, des aubergistes, des cabaretiers. (*A Clotilde.*) Les taxes que perçoit Monseigneur le comte s'enfleront d'elles-mêmes. Et tenez, notre pont à péage...

CLOTILDE. *vivement,* — Oh ! ne me parlez pas du pont à péage !

CARCAILLE. — Il faut en parler. Plus de la moitié de mes pèlerins passeront par ce pont. Que dis-je ? Presque tous, une fois ou l'autre. La recette sera énorme, et ne cessera de grandir. Il coulera autant d'or sur ce pont qu'il coule d'eau dessous.

CLOTILDE. — Hé bien ! Déjà mon mari se bat depuis des années, avec notre voisin d'en face, le baron de Pierreuille, pour la propriété de ce pont. Encore ce matin, n'est-ce pas, Engisel ? Le comte m'en reviendra un jour estropié. Si ce maudit pont se mue vraiment en trésor, ce n'est pas une fois de temps en temps qu'ils se battront, c'est toute la semaine, et de l'aube à la nuit.

CARCAILLE, *raisonnable.* — Je n'en crois rien, madame. Les deux adversaires s'apercevront bientôt que leurs batailles font tort à mes pèlerinages, et qu'en signant un bon traité, ils tireront chacun du pont dix fois plus de profit qu'aujourd'hui le vainqueur ne pourrait s'en promettre à lui seul. Mon ami le notaire Troussebarre a déjà préparé un projet de traité.

ENGISEL, *insinuant.* — Des gens m'ont dit aussi que pour fonder un lieu de pèlerinage, il convenait d'abord d'avoir un saint... ou une sainte... et des reliques.

CARCAILLE. — Ce n'est pas un gros problème. Nous y avons songé.

MONIQUE. — Messire Carcaille, si votre choix n'est pas encore fait, j'aimerais à vous donner des idées. Il y a des saintes que je chéris très particulièrement.

CARCAILLE. — Vous savez, ma chère demoiselle, certains paysans, qui ne possèdent pas d'abeilles, fabriquent une belle ruche, qu'ils font bien plaisante, bien exposée. Quelque jour un essaim errant s'y installe. Dans l'ordre mystique, il se produit des faveurs un peu semblables. Moi, qui ne suis qu'un humble pécheur, et qu'une âme assez épaisse, je vous en parle mal. Il faudrait entendre là-dessus le Père Joust.

CLOTILDE. — Quelles sont, pour le moment, vos relations avec le Père Joust ?

CARCAILLE. — Excellentes.

CLOTILDE. — Vous le tenez au courant de vos combinaisons temporelles ?

CARCAILLE, *libéral.* — C'est un saint homme. Il n'entre pas dans le détail.

CLOTILDE. — Ces histoires de testaments que vous... oui, que vous soutirez aux uns et aux autres, ne l'effarouchent pas un peu ?

CARCAILLE. — Il n'attache aucune importance à l'argent, ni aux biens terrestres. Que je rogne plus ou moins l'héritage de vieux grigous, mâles et femelles ; que je diminue la part d'héritiers avides, qui n'en attendent que de plates jouissances, que voulez-vous que ça lui fasse ? Au contraire, il se réjouit que je conduise un peu de cet or au grenier de Dieu.

CLOTILDE. — Oui... L'on m'avait rapporté des choses qui avaient un autre son...

CARCAILLE, *vivement.* — Quoi donc ?

CLOTILDE. — Par exemple, que le Père Joust, dans un de ses derniers sermons, avait paru un peu réticent au sujet de votre fameuse entreprise... et

que même, en confession, à des gens qui lui disaient : « J'ai l'intention de coucher dans mon testament messire Carcaille et ses œuvres du mont de Vars. Est-ce que je fais bien ? » il aurait répondu : « Ne vous pressez pas. La situation est encore obscure. Il se peut que dans quelque temps nous voyions plus clair. »

CARCAILLE, *intrigué*. — De quelle situation parlait-il ?

CLOTILDE. — Je ne sais.

CARCAILLE, *avec rondeur*. — Le Père Joust a parfois de petits nuages dans la cervelle. Mais ce que je puis vous faire connaître, en confidence, est ceci : Il est déjà entendu, entre lui et moi, que mon monastère de là-haut, une fois achevé, sera remis aux moines de son ordre.

ENGISEL. — Le Père Joust a l'accord du chef de son ordre ?

CARCAILLE, *plaisamment*. — Il ne l'a pas, parce qu'il ne l'a pas demandé. Tout saint homme qu'il est — et traversé de petits nuages — Joust est à sa manière un finaud. Il se doute bien que s'il communique dès maintenant l'affaire aux dirigeants de son ordre, ils voudront y mettre le nez... voir nos plans, nous imposer leurs idées... qui sait ? réclamer une partie de l'argent pour l'employer ailleurs. Ni Joust ni moi n'avons envie de travailler pour quelque monastère de Champagne ou de Bourgogne. Nous nous arrangeons bien mieux tous les deux.

MONIQUE. — Mais, en l'an 1050, il y aura beau temps que le Père Joust sera mort !

CARCAILLE, *gaillard*. — Oh ! moi aussi, mademoiselle ; c'est un point secondaire. A nous de prendre à l'avance nos dispositions.

MONIQUE. — Mais si, à ce moment, l'Ordre de Cluny, faute d'avoir été consulté au début, refusait le monastère ?

CARCAILLE. — Peuh ! Ce serait bien la première fois que des moines refuseraient quelque chose qui ne leur coûte rien. Et puis, on en trouvera toujours d'autres. Comme si vous plantiez sur la grand'place une belle barrique de vin du Rhône, avec l'écriteau : « Offerte à qui veut la prendre » et que vous craigniez qu'elle n'eût pas d'amateurs.

CLOTILDE. — Messire Carcaille, je ne mets pas en doute votre parole. Mais j'ai une confiance particulière dans le Père Joust. Il a été mon confesseur autrefois.

CARCAILLE, *poli*. — On ne pouvait faire un choix meilleur.

CLOTILDE. — Donc, amenez-le moi. S'il me donne avis de vous prêter cette somme que vous m'avez d'abord demandée — et même un peu plus pour que vous puissiez dormir tranquille — je le ferai.

CARCAILLE. — Bien, madame.

CLOTILDE. — Vous êtes déçu ?

CARCAILLE. — Non. (*Il soupire.*) Mais je me figurais être capable de convaincre les gens à moi tout seul. Mes respects, madame. (*Aux deux autres.*) Mes respects. (*Il multiplie les saluts.*)

Il se retire. Paraît le serviteur.

SCENE V

LES MÊMES, *moins* CARCAILLE, *plus* LE SERVITEUR.

CLOTILDE. — Je le méprise bien un peu ; et j'ai le sentiment qu'il nous en conte. Mais je n'ai jamais le courage de le rabrouer tout à fait. (*Au serviteur.*) Qu'y a-t-il ?

LE SERVITEUR. — Un chevalier s'est présenté pendant que vous receviez messire Carcaille. Il se nomme Guillaume de Valamas.

CLOTILDE, *bouleversée.* — Tu dis ? Guillaume... Tu as bien saisi le nom ?

LE SERVITEUR. — Il l'a répété deux fois.

CLOTILDE. — Guillaume ! Est-ce possible ! (*Aux deux autres.*) Il est de retour ! (*A elle-même.*) C'est un prodige trop extraordinaire ; un signe de plus. Je sens bien que c'est trop beau, et que tout va finir... (*Au serviteur.*) Oui, oui, je veux le voir.

Engisel fait mine de se retirer et d'emmener Monique.

MONIQUE. — J'aimerais tant le connaître, Clotilde.

ENGISEL. — Moi aussi, Monique. Mais il ne va pas repartir aussitôt. (*A mi-voix.*) Laissons-les seuls pour cette première rencontre.

Sortent Monique et Engisel.

SCENE VI

CLOTILDE, GUILLAUME.

Guillaume de Valamas est introduit par le serviteur, qui se retire aussitôt.

CLOTILDE. — Vous, Guillaume !

Ils se prennent les mains.

GUILLAUME. — Clotilde.

Ils se regardent un long moment, puis se lâchent les mains.

CLOTILDE. — Vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas ?

GUILLAUME, *simple.* — Vous êtes plus belle. Moi j'ai changé autrement que vous, avec cette vie que j'ai menée.

CLOTILDE. — Vous êtes arrivé... depuis quand ?

GUILLAUME. — J'ai passé la nuit chez mon vieil ami le seigneur de Vernoux. Je l'ai quitté à l'aube.

CLOTILDE. — Et vous veniez ?...

GUILLAUME. — De Byzance.

CLOTILDE. — De Byzance !

GUILLAUME, *souriant.* — Oh ! je me suis embarqué il y a quatre mois. Sur un bateau qui m'a conduit à Venise. De là j'ai dû remonter assez loin sur la route de Vienne pour faire la commission d'un ami.

CLOTILDE. — Vous étiez parti un mois avant mon mariage, n'est-ce pas ?

GUILLAUME. — Oui, pour ne pas le voir.

CLOTILDE, *avec anxiété.* — Vous êtes revenu définitivement ?

GUILLAUME. — Cela dépendra d'autres que moi.

CLOTILDE. — Vous êtes toujours en dissentiment avec votre frère, au sujet de votre château de Valamas ?

GUILLAUME. — Je le présume, n'ayant pas eu de ses nouvelles. En tout cas, je n'irai pas lui demander l'hospitalité. (*Il sourit.*) Ce n'est pas à mon frère que je pensais.

CLOTILDE, *après avoir rougi.* — De toute façon, nous vous donnerons l'hospitalité ici.

GUILLAUME. — Votre mari n'en prendra pas ombrage ?

CLOTILDE. — Je suis maîtresse dans ce château autant que lui... Dites-moi, Guillaume, ces années, où vous étiez si loin... vous avez dû les passer en plus d'un endroit ?

GUILLAUME. — En beaucoup d'endroits. Mais surtout à Bagdad et à Byzance.

CLOTILDE. — Vous n'êtes pas allé jusqu'à Jérusalem ?

GUILLAUME. — J'y suis resté deux mois environ.

CLOTILDE. — La visite des Saints Lieux est aussi émouvante qu'on le dit ?

GUILLAUME. — Si l'on rêve plus qu'on ne regarde, assurément.

CLOTILDE. — Pourquoi ?

GUILLAUME. — Parce que le regard ou bien ne rencontre pas ce qu'il cherche ou bien rencontre un embarras de choses qu'il ne cherchait pas.

CLOTILDE. — Et Bagdad aussi est bien chez les Sarrazins, n'est-ce pas ?

GUILLAUME, *souriant.* — C'est même la plus magnifique de leurs villes.

CLOTILDE. — Ils ne vous ont pas trop tourmenté... pas trop mis en danger ?

GUILLAUME, *doucement.* — Comme partout, cela dépend des lieux, des circonstances et des personnes. Mais, en règle ordinaire ils ne demandent qu'à vous laisser vivre. Au surplus, ceux d'entre eux qui détiennent un pouvoir sont si raffinés, si courtois !

CLOTILDE. — Vraiment ? Plus qu'on ne l'est par ici ?

GUILLAUME, *souriant.* — A côté d'un caïd de petite ville, un de nos comtes ou barons est un maroufle, mal embouché, ignorant et sale. Sauf peut-être nos seigneurs du Midi... D'ailleurs, sur le chemin du retour, tout m'a semblé si triste, si pauvre, si sale... A Venise, il y avait encore maints reflets de l'Orient, une beauté, un luxe. Mais depuis Venise, quelle descente dans la misère et la crotte !

CLOTILDE, *frappée.* — Je vous crois, Guillaume. Vous n'êtes pas de ces têtes fragiles que la nouveauté enivre. Pourtant...

GUILLAUME, *plus animé.* — Vous n'imaginez pas, Clotilde, ce qu'est une ville comme Bagdad ! La boutique d'un marchand de Bagdad est bien plus merveilleuse, vous m'entendez, bien plus *riche,* que le palais d'un de nos

rois. Et Byzance ! Dieu sait que je n'aime pas les gens de Byzance, ni le ton de leur vie. Il y a dans l'air de là-bas une fausseté, une cruauté subtile, un arôme de vices mille fois recuits, de crimes macérés dans les parfums. Mais comment traverser une place de Byzance, nous, hommes d'Occident, sans nous sentir accablés, écrasés, enfoncés dans notre ordure ! Même nos vertus ! Ce sont vertus d'hommes des bois. Et notre savoir ! Il n'y a pas une chose qu'ils ne sachent cent fois mieux que nous. Si nous allions chez eux, nous ne pourrions que les détruire. Comme si les sangliers de la montagne descendaient dans nos villages.

CLOTILDE, *gravement.* — Et pourtant vous êtes revenu ?

GUILLAUME, *du même ton.* — Je suis revenu pour vous voir.

CLOTILDE. — C'est vrai ?

Ils se reprennent les mains.

GUILLAUME. — Oui. (*Un silence.*) Avez-vous été heureuse pendant ce temps-là ?

CLOTILDE, *lui lâchant les mains.* — Je n'ai peut-être pas été plus malheureuse que bien d'autres. Que demander à des hommes dont le grand plaisir est de se battre, qui rentrent couverts d'une sueur fétide, souvent tachés de sang, qui se sentent bien mieux à l'aise avec leurs hommes d'armes et leurs palefreniers qu'avec nous ?

GUILLAUME. — J'ai aperçu dans la galerie, qui sortaient d'ici, un jeune seigneur, qui avait bonne mine, et aussi une jeune demoiselle. Leurs façons ne paraissaient pas grossières.

CLOTILDE. — La jeune demoiselle est une nièce de mon mari, que nous avons prise avec nous depuis quelque temps. Le jeune seigneur est venu ici, il y a trois ans environ, comme page. Son père, qui est un seigneur du Midi, nous l'envoyait. C'est l'usage, comme vous le savez.

GUILLAUME. — Et comme c'est la mode aussi, vous avez dû bientôt devenir la dame de ses pensées ?

CLOTILDE. — Je ne nierai pas qu'il m'a aidée plus d'une fois à me défendre de l'extrême tristesse. Il arrive d'un monde où la vie est tout de même d'une couleur différente. Il lit des livres d'auteurs anciens, qu'il se fait apporter de Marseille, de Narbonne. Il compose parfois d'assez jolis poèmes dans la langue de Provence.

GUILLAUME, *un peu amer.* — Il a dû être pour vous un compagnon bien agréable !

CLOTILDE. — Ne raillez pas, Guillaume. Son amitié m'a certainement été précieuse. Elle ne m'a pas empêchée d'être raisonnable. Ainsi, je me suis aperçue un jour, ou plutôt peu à peu, qu'il s'éprenait de notre nièce, Monique. Je ne m'y suis pas opposée ; au contraire. Je travaille à persuader mon mari de consentir à leur mariage. Il a d'autres idées sur sa nièce.

GUILLAUME, *lui reprenant les mains.* — Pardonnez-moi, Clotilde, si le mot qui m'a échappé vous a causé la moindre peine. J'ai appris à mesurer ce qu'il peut en coûter d'être raisonnable de cette façon.

CLOTILDE *le regarde, et simplement.* — Je n'y ai pas eu grand mérite. Je n'ai jamais aimé que vous.

GUILLAUME, *toujours très simplement.* — Alors, j'ai bien fait de revenir. Ne fût-ce que pour m'entendre dire cela. (*Il médite.*) J'aurais pu ne jamais l'entendre.

CLOTILDE, *vivement.* — Vous avez failli ne pas revenir ?

GUILLAUME. — J'aurais pu m'y décider trop tard.

CLOTILDE. *lui lâchant les mains.* — Il y a comme un arrière-sens obscur et funeste dans vos paroles.

GUILLAUME, *après un long silence et d'un ton sérieux.* — Qu'est-ce qu'on dit par ici de l'An Mil ? et de son approche ?

CLOTILDE, *étonnée.* — Ce qu'on doit en dire un peu partout. Que la date est solennelle, mille fois solennelle ; qu'elle a en elle-même de quoi émouvoir. L'on espère qu'elle ouvrira peut-être une meilleure époque. Car le siècle qui va finir aura été bien lugubre. C'est du moins l'avis des personnes d'âge et de savoir que je rencontre.

GUILLAUME, *posément.* — C'est l'avis de tout être sensé. Ce malheureux siècle n'aura vu que des écroulements... Que dit-on encore ici de l'An Mil ?

CLOTILDE, *cherchant.* — Qu'il se produira peut-être des prodiges... que le ciel voudra marquer la date par des punitions... des miracles...

GUILLAUME. — Rien de plus ?

CLOTILDE. — Rien qui se dise ouvertement.

GUILLAUME, *pathétique.* — Je suis plein de stupeur, figurez-vous. Je suis parti de là-bas comme avec une drogue très puissante dans la tête. J'étais un homme ivre, que son ivresse pousse en avant, et qui marche aussi vite qu'il peut. Sur le chemin, tantôt l'effet de la drogue était soudain refroidi, tantôt il reprenait plus fort. Maintenant, votre espèce de tranquillité m'étonne. Je me dis... oui, j'ai peut-être fait un mauvais rêve, que l'on m'a communiqué.

CLOTILDE. — De quelle tranquillité parlez-vous ? De la mienne ? De celle des gens ?

GUILLAUME. — De l'une et de l'autre.

CLOTILDE. — Peut-être l'une ou l'autre vous trompe-t-elle ?

GUILLAUME. — Oh !... à ce point ? (*Se décidant.*) Voyons ! Si je demandais la permission de parler dimanche prochain à la foule de l'église... par exemple du haut de la chaire extérieure qui domine la place... si je lui disais : (*posément et avec force*) « Savez-vous que le monde finira en l'An Mil... donc dans un an et quelques mois ? Recevez la nouvelle comme vous voudrez. Prenez les dispositions qu'il vous plaira. Mais vous voilà prévenus !... » est-ce que j'entendrais crier dans la foule : « On le sait ! On le sait ! Laissez-nous tranquilles ! » ?

CLOTILDE, *éclatant d'un rire nerveux.* — Je ris... vous voyez... je ris malgré moi... Parce que je suis bouleversée... parce que....

GUILLAUME. — C'est la nouvelle qui vous bouleverse ?

CLOTILDE. — La nouvelle ; et autre chose... Mais d'abord, Guillaume, vous y croyez, vous ?

GUILLAUME, *hésitant.* — Je ne sais plus très bien ce que c'est que croire et ne pas croire.

Il sourit.

CLOTILDE. — Mais enfin, comment cette idée de la fin du monde vous est-elle venue ?

GUILLAUME. — C'était à Antioche, dans la petite maison toute blanche, toute nue, d'un père nestorien. Je lui parlais d'un événement entre autres, qui me paraissait à prévoir dans quelques années. Il me dit du ton le plus naturel : « Oui, mais cela se placerait après la fin du monde, c'est donc sans importance. » Je l'interrogeai. « Quoi, me répondit-il, vous n'êtes pas au courant ? » Il me montra des textes de Saint-Papias d'Iliéropolis, de Saint Irénée, de Tertullien ; plusieurs passages des Evangiles. Il m'affirma qu'entre les doctes la chose ne faisait plus question. Il ajouta : « Si vous doutez de ma parole, allez un jour à Byzance, voir tel de mes amis. Il n'est pas Nestorien. C'est un des principaux docteurs de l'église grecque. » Je le vis en effet quelques mois plus tard. Ce personnage me dit : « Je conçois que l'affaire vous intéresse. Mais l'on jugerait que vous venez de la découvrir ? » Et il riait presque de moi. Je lui dis : « Mais pourquoi n'en parle-t-on point dans le public ? » « Justement, me répondit-il, le seul problème est là ».

CLOTILDE. — Quoi ? Ils cachaient la nouvelle à dessein ?

GUILLAUME. — « Il y a ceux » m'expliqua le personnage, « qui sont d'avis qu'il faut annoncer l'événement au peuple, à toute la foule profane, et qui pensent même qu'il est grand temps. Il y a ceux qui sont de l'avis contraire ».

CLOTILDE. — Et pourquoi ? Par pitié ?

GUILLAUME. — Non. « Parce que, me dit-il, l'on risque ainsi de fausser l'épreuve. La fin du monde doit trouver les justes et les méchants dans leur posture véritable Si elle est annoncée à grand fracas, les plus noirs d'entre les méchants se lanceront dans les austérités, les pénitences, les œuvres pies, sans aucun vrai repentir. Tout sera simagrée et calcul ».

CLOTILDE, *méditative.* — Comment cacher une chose pareille, si on y croit ? et si l'on a autorité pour être crû ?

GUILLAUME, *haussant les épaules.* — Je suis rentré à Antioche. Savez-vous de quelle pensée je fus alors anxieusement envahi ?

CLOTILDE. — Non.

GUILLAUME, *avec passion.* — De la pensée de vous revoir. De la pensée que notre présence, à vous et à moi, dans un même lieu, était désormais la seule affaire importante. De la pensée qu'il ne me restait probablement plus qu'un court délai, que je n'avais plus un jour à perdre. Je me répétais : « Que je la revoie seulement ! Qu'ensuite la prophétie s'accomplisse, ou ne s'accomplisse pas, que m'importe ? J'aurais pour mon compte sauvé l'essentiel ». J'avais une hâte mortelle de partir. Les voyages sont si hasardeux. J'imaginais des mésaventures, des retards, des tempêtes, des routes coupées par les brigands ou les gens de guerre, d'énormes barrières de neige dans les chemins de montagne. Et puis, je voulais vous voir le plus longtemps possible, n'est-ce pas ?

CLOTILDE, *lui tendant la main.* — Comme c'était beau de votre part, Guillaume ! je méritais donc cela, que pour vous la grande angoisse de la fin du monde, ce fût qu'elle n'arrivât plus vite que jusqu'à moi vous n'arriveriez ? (*Souriant*) L'angoisse d'un coureur qui veut courir plus vite que Dieu. (*Elle lui lâche la main.*) Tout le long du chemin, vous avez gardé votre angoisse ?

GUILLAUME, *plus modéré et souriant.* — Avec des hauts et des bas. Avec des secousses, comme lorsqu'on se met à discuter un songe, à questionner un enchantement. Sur le bateau, j'avais deux moines pour compagnons. Ils connaissaient la prophétie. Ils évitaient de se prononcer. A Venise, j'ai logé dans un monastère. Là, personne ne semblait douter de l'événement. Chaque jour, il y était fait allusion dans la prière du soir. Et je dois reconnaître que chez presque tous l'anticipation était joyeuse. Ils semblaient dire : « Plus tôt nous en aurons fini avec ce monde horrible, mieux cela vaudra ». Puis, j'ai eu ce long détour sur la route de Vienne. Savez-vous de quoi j'étais chargé ? De porter une lettre du saint personnage de Byzance dont je vous ai parlé, à l'un de ses plus chers amis, supérieur d'un couvent dans la montagne. Et cette lettre disait : « Je veux être sûr qu'au moins un message de moi vous parviendra avant le Grand Jour. J'essayerai de vous écrire encore ; mais beaucoup de courriers se perdent. Qu'au moins cette lettre-ci vous assure que votre frère pensera à vous, jusque dans les tonnerres de la dernière minute ». Le supérieur a pleuré en lisant cela devant moi. J'ai deviné qu'à tous deux aussi la fin du monde serait devenue presque douce s'ils avaient pu la voir arriver côte à côte, en échangeant par instants un regard et un sourire. Puis il m'a dit que les gens du village, autour du monastère, étaient avertis de l'événement et s'y préparaient. J'ai assisté à des prières publiques, dans des chapelles à charpente de bois. Cela serrait le cœur, je dois avouer. Ces pauvres diables, je ne sais pourquoi, semblaient tenir à la vie. (*Un temps*). C'est ainsi que je suis arrivé, ayant traversé toutes sortes de sentiments qui m'enveloppaient l'un après l'autre sur ma longue route, comme le voyageur rencontre d'étape en étape la grosse pluie, la fine averse, le petit soleil, le grand soleil.

CLOTILDE, *lui reprenant les mains tendrement.* — Le monde va finir, Guillaume. Mais quand au juste ? Votre prophétie parle de l'An Mil. (*Tendre et enjouée.*) Mais cela peut faire une grande différence, Guillaume. Tout un an de plus, ou de moins, à nous voir, à enlacer nos doigts.

Elle lui serre les mains, puis les abandonne.

GUILLAUME. — Quand au juste ? Il semble, hélas ! qu'il n'y ait pas d'incertitude. A la minute où commencera l'An Mil ; au moment où devraient sonner les cloches de l'an nouveau.

CLOTILDE, *souriant.* — Donc, il nous resterait dix-huit mois ?

GUILLAUME. — Dix-huit mois, c'est cela.

CLOTILDE, *doucement.* — Et il n'y a pas moyen de refuser tout à fait d'y croire ?

GUILLAUME. — Si mon esprit s'obstine à douter, mon cœur, lui, ne se débat plus. Il est déjà accordé à la fin du monde. Il y trouve même une

douceur. Cela remet tant de choses à leur place ! Cela nous dispense de tant de fatigantes indignations ! Tout ce qui me manquait était de vous avoir, là, en face de moi, comme vous êtes, et de vous entendre dire ce que vous m'avez dit. Maintenant, et quoi qu'il arrive, je suis comblé.

CLOTILDE, *même ton.* — Votre fin du monde va pourtant bien compliquer notre vie, Guillaume. Mon esprit à moi me dit que je devrais me précipiter dans la pénitence, accumuler hâtivement des mérites. Mon cœur me dit que je dois me mettre à aimer Guillaume, sans plus de retenue aucune, sans perdre un instant ni un souffle.

GUILLAUME. — Eh bien ! n'hésitez pas. C'est votre cœur qui a raison.

Après qu'elle a jeté un coup d'œil alentour, ils s'embrassent.

CLOTILDE. — Votre terrible nouvelle, qu'allons-nous en faire ? La garder, comme une secret, à nous deux seuls ? Ce serait à sa manière bien exaltant... ou la partager ?

GUILLAUME. — A vous de décider, Clotilde.

CLOTILDE. — Et avec qui ?

GUILLAUME. — Avec vos deux jeunes gens, d'abord.

CLOTILDE. — Ne serait-ce pas cruel ?

GUILLAUME. — La pire cruauté est peut-être de leur laisser gaspiller cette poignée de mois qui leur restent, comme s'ils avaient toute une vie devant eux.

Entre le serviteur.

SCENE VII

LES MÊMES, LE SERVITEUR.

LE SERVITEUR. — Madame. C'est messire Carcaille, de nouveau, avec...

CLOTILDE, *comme prise soudain d'une idée joyeuse.* — Oh ! celui-là !... Oui, oui... Il serait dommage de ne pas l'abasourdir avec la nouvelle !

GUILLAUME — Qui est-ce ?

CLOTILDE. — Une espèce de défroqué, qui est venu s'installer ici, et qui s'est mis en tête de nous construire une église et une abbaye sur le mont de Vars. Ce messire Carcaille ramasse de tous côtés des offrandes des testaments. Il fait des projets à perte de vue. Le siècle prochain est sa propriété. Le temps à venir, son terrain de chasse. Voilà des années qu'il me harcèle, me dépouille, m'assomme, moi et bien d'autres ! Oh ! il faut lui annoncer la fin du monde pour dans dix-huit mois. Nous jouirons de sa contenance. Ce sera trop beau ! (*Au serviteur qui se rapproche.*) Ah ! le Père Joust est sans doute avec lui ?

LE SERVITEUR. — Oui, madame.

CLOTILDE. — Oh ! tant pis ! (*à Guillaume.*) Vous avez connu le Père, n'est-ce pas ?

GUILLAUME. — Oui, Clotilde, un peu. Il m'a paru un saint homme, qui n'a pas les pieds bien posés sur la terre.

CLOTILDE. — De toute manière, Carcaille l'eût mis au courant.

GUILLAUME, *un peu déconcerté.* — Donc, vous renoncez au secret ?

CLOTILDE. — Oui, réflexion faite... il nous étoufferait bientôt... De la sorte, nous sommes sûrs au moins que la fin du monde nous aura valu un peu d'amusement. (*Au serviteur.*) Qu'ils entrent. (*A Guillaume.*) Bien entendu, n'ayez pas l'air quant à vous de garder le moindre doute.

Le serviteur introduit Carcaille et le Père Joust et se retire aussitôt.

SCENE VIII

CLOTILDE, GUILLAUME, CARCAILLE, LE PÈRE JOUST.

CLOTILDE, *très animée.* — Messire Carcaille, Guillaume de Valamas, qui revient d'Orient, nous apporte une grande nouvelle. Le monde va finir.

CARCAILLE, *sursautant.* — Le monde va finir ? Et quand cela ?

CLOTILDE. — A l'instant où commencera l'An Mil. Donc dans dix-huit mois. Les docteurs et les pères de toutes les Eglises sont d'accord là-dessus. Sur son chemin, à travers les pays, Guillaume de Valamas n'a trouvé que des gens, clercs, religieux et laïques, qui se préparaient à la fin du monde. Il a été bien surpris, en arrivant, de l'espèce d'ignorance où nous semblons croupir.

CARCAILLE, *assommé, à Joust.* — Eh bien ! Qu'est-ce que vous dites de cela ?

JOUST, *après un temps, calme.* — Je le savais.

CARCAILLE. — Comment ! vous le saviez ?

JOUST — J'y ai fait une allusion très claire dans un de mes derniers sermons.

CARCAILLE. — Et vous ne m'en aviez pas parlé ?

JOUST. — Avant de rendre l'avis tout à fait public, je voulais une confirmation. Ce gentilhomme nous l'apporte.

CARCAILLE, *scandalisé.* — Moi, je m'attendais à tout sauf à la fin du monde ! (*A Joust.*) Vous auriez dû m'en parler. Vous comprenez que c'est très important pour moi !

CLOTILDE. — Pour d'autres aussi, ne croyez-vous pas ?

CARCAILLE. — Ce n'est pas la même chose. Moi, avec cette affaire que je me suis mise sur le dos !... Ah ! j'étais plus tranquille dans ma stalle de chanoine. (*A Guillaume.*) Mais dites, vous êtes sûr ?

GUILLAUME. — Vous avez entendu le Père Joust ? Et maintenant regardez son visage.

CARCAILLE. — Le Père Joust ! Le Père Joust ! Il ne se demande pas ce que ça va me coûter à moi. Il va falloir que je me prenne la tête entre les mains, et que je réfléchisse ferme. Comme si — puisque paraît-il, tant de gens étaient au courant — l'on n'aurait pas pu me prévenir plus tôt !

Entre le comte, couvert de poussière, un peu sanglant, soutenu par un homme d'armes.

SCENE IX

LES MÊMES, LE COMTE, UN HOMME D'ARMES.

CLOTILDE, *à tous, d'un ton très significatif.* — Chut ! voici le comte. (*Elle s'avance vers lui.*) Vous êtes blessé mon ami ?

LE COMTE, *bougon.* — Oui, rien de sérieux. J'ai tué de ma main deux hommes de Pierreuille, tous les deux de mon fameux coup d'épée en travers. (*Il fait le geste*). J'espère bien être debout la semaine prochaine, pour recommencer. Nous leur avons pris presque tout le petit bois. (*Apercevant Guillaume, d'un ton sournois.*) Ah ! vous êtes là, Guillaume de Valamas ? Vous revenez de loin ?

GUILLAUME. — Oui, de très loin.

LE COMTE. — Vous devez avoir des choses à raconter.

GUILLAUME. — Oui, d'assez curieuses.

LE COMTE, *peu engageant.* — Et vous allez rester longtemps ?

GUILLAUME. — Je ne sais encore.

LE COMTE. — Bon, bon... Nous aurons l'occasion de nous revoir...

CLOTILDE. — Vous l'aurez certes. Car Guillaume de Valamas va naturellement loger au château. (*Le comte fait un mouvement.*) Personne d'autre que nous ne peut lui donner l'hospitalité avant qu'il ait retrouvé une demeure.

LE COMTE. — Bon... (*Il semble souffrir.*) Moi, il vaut mieux que je gagne mon lit. Ma blessure commence à me faire mal.

CLOTILDE. — Je vais vous faire envoyer des servantes, pour qu'elles vous lavent et pansent votre blessure. J'irai moi-même vous voir dès que j'en aurai fini avec messire Carcaille et le Père Joust.

LE COMTE, *tandis qu'il se retire.* — Ah ! ils sont encore venus vous demander de l'argent ?

CLOTILDE. — Ne vous tourmentez pas. Allez vite à votre lit.

Le comte sort avec son homme d'armes.

SCENE X

LES MÊMES, *moins* LE COMTE *et* L'HOMME D'ARMES.

CARCAILLE. — Justement, chère dame, pour cette petite somme dont nous avons parlé ?

CLOTILDE. — Vous croyez que vous en avez encore besoin ?

CARCAILLE. — La paye de mes ouvriers n'a rien à voir avec la fin du monde.

CLOTILDE. — Vous n'allez pas les mettre en chômage ?

CARCAILLE. — Non ! Ils ont des familles à nourrir ! Et mes murs ? laissés comme ça à l'abandon ! Ils seraient bientôt dans un joli état.

CLOTILDE. — Eh bien ! je vous enverrai la somme demain. Mais c'est la dernière fois. (*A Joust.*) Vous semblez bien songeur, mon père ?

JOUST. — Je pense à la façon dont je vais annoncer la nouvelle dans mon sermon de dimanche prochain. (*A Guillaume.*) Je reviendrai vous voir, seigneur Guillaume. J'aurai de petits renseignements à vous demander.

CARCAILLE. — Oh ! lui ! Du moment qu'il a un sermon à faire, il ne voit pas plus loin. Et puis la fin du monde ne le dérange pas tellement. Il ne rêve que plaies et bosses !

(*A suivre.*)

RIDEAU

Jules ROMAINS,
de l'Académie Française.

MUSSOLINI ET LA GUERRE

(MAI-JUIN 1940)

M. François-Poncet, qui fut notre ambassadeur au Quirinal pendant les dix-huit mois qui ont précédé l'entrée de l'Italie dans la guerre, a fait, en 1945, une révélation qui éclaire tout ce chapitre d'histoire. Il a raconté que, pendant la « drôle de guerre », alors que l'infidèle Italie gagnait de l'argent en livrant du matériel de guerre à nos armées, le comte Ciano, ministre des Affaires étrangères ne lui cachait pas « les intentions dernières de son chef ». « Comme il me voyait tenter de fixer l'Italie dans la non-belligérance, sinon de changer celle-ci en neutralité déclarée, il me disait avec un affreux cynisme, mais non sans franchise : « Ne vous fatiguez pas en efforts de propagande! Les victoires, voilà la seule propagande! Si vous remportez des victoires, nous serons avec vous! Dans le cas contraire, nous serons contre vous! » Ce cynisme dut affliger en effet, notre ambassadeur, qui avait, m'a-t-il dit, sur sa demande, passé de Berlin à Rome, parce que les égards prodigués par Hitler à Mussolini à la conférence de Munich lui avaient donné à croire que c'était à Rome qu'il fallait agir pour maintenir la paix.

S'il est vrai que Mussolini ait poignardé dans le dos, le 10 juin 1940, la France tombée sur les genoux, il faut reconnaître qu'il n'avait rien fait pour nous laisser espérer que, le jour venu, il dût en être autrement. L'avertissement de Ciano est une justification éclatante du mot célèbre de Bismarck sur l'Italie et « la politique du chacal ». Au surplus, il ne fut pas isolé. C'est ainsi qu'au lendemain de l'entrevue Hitler-Mussolini au Brenner le 18 mars 1940, il disait à M. François-Poncet : « Mussolini misait jusqu'à présent sur le cheval allemand. Au Brenner, il a doublé sa mise ».

La correspondance privée, échangée entre Mussolini et Hitler, qui a été publiée en 1945, nous montre que la décision du Duce d'entrer dans la guerre dès qu'il considérerait la victoire de l'Allemagne comme acquise

et une agression, comme sans risques, était prise de longue date. Elle résultait de la nature même d'un régime pour qui une acquisition arrachée par la force avait, seule, du prix. Pour de tels hommes, le caractère moral ou immoral d'un acte ne pouvait être que dépourvu de sens.

Avant même notre désastre de Belgique, dès le début de notre opération de Norvège, le Duce écrivait au Führer :

Rome, 11 avril 1940.

Führer!

Je vous suis très reconnaissant de votre message m'annonçant l'action que vous avez entreprise dans le Nord et de celui qui m'en décrit les phases successives.

Je vous confirme que, demain 12 avril, la flotte italienne sera entièrement sur pied de guerre et que j'accélère le « tempo » en ce qui concerne les autres armes. Je ne sais pas si les Français ont jamais eu de sérieuses illusions sur ce que serait l'attitude de l'Italie. Mais, s'ils les ont eues, ils les ont sans aucun doute perdues. Quant au peuple italien, bien qu'il désire retarder les choses pour mieux se préparer, il est maintenant convaincu qu'il ne peut éviter d'entrer dans le conflit.

Je vous serais très reconnaissant, Führer, de me tenir informé du futur développement éventuel des opérations. Veuillez accepter mes sentiments de cordialité et de camaraderie.

Mussolini.

Le comte Ciano écrit, dans son *Journal politique*, que le Duce lui dit, le 13 mai 1940, le jour même où notre front est crevé sur la Meuse : « Dans moins d'un mois, je déclarerai la guerre. J'attaquerai la France et la Grande-Bretagne sur mer et dans les airs ».

Et, le 27 mai, le même Ciano écrit : « Ce que veut le Duce, c'est la guerre. Si on lui offrait pacifiquement le double de ce qu'il demande, il refuserait ». Belle continuité de pensée!

Aussi les offres adressées en avril et mai 1940 par les Alliés à Mussolini de régler à l'amiable les différends pouvant exister entre chacun de leurs pays et le sien — entendez : de satisfaire son appétit — et les interventions réitérées des deux plus hautes autorités morales du monde, le Pape et le président Roosevelt, pour tenter de l'empêcher d'entrer dans la guerre étaient-elles vouées à l'échec. Elles n'eurent d'autre effet que de donner au Duce l'impression qu'il avait affaire à des adversaires conscients de leur faiblesse.

C'est ainsi que Ciano raconte que Neville Chamberlain, alors premier Ministre, adresse le 5 avril à Mussolini « un message aussi vague qu'inutile, un de ces messages de bonne volonté, destinés à rester lettre morte. Ce qui frappe le plus, c'est son ton déprimé, le souci qu'il trahit de la recherche d'un compromis, son manque de foi dans la victoire ».

De longue date, je ne me faisais, on le sait, aucune illusion sur le fascisme en général, ni sur Mussolini en particulier. Convaincu que l'Italie fasciste entrerait dans la guerre, je décidai, dès mon arrivée au pouvoir sinon de mettre Mussolini dans l'embarras pour nous déclarer la guerre, du moins de le placer aussi ouvertement que possible dans son tort. Je convoquai donc, le 25 mars, M. Guariglia, ambassadeur d'Italie.

Voici la « Note d'audience » qui a été établie après notre entretien :

AUDIENCE DE L'AMBASSADEUR D'ITALIE

Le président du Conseil a reçu le 25 mars, à 11 heures, M. Guariglia, ambassadeur d'Italie.

M. Paul Reynaud a commencé par exposer à son interlocuteur toute sa certitude dans la victoire finale de la France et de la Grande-Bretagne. Il a comparé la lutte en cours à un combat de boxe entre un poids lourd, représentant les deux Empires occidentaux, avec toutes leurs richesses et toutes leurs lenteurs, et un poids léger, habile et préparé à la lutte, mais qui n'a de chances de vaincre qu'au début du conflit, et qui se sent perdu s'il ne l'emporte pas dans les premiers mois. La guerre est devenue maintenant une affaire de durée, donc son résultat ne peut faire de doute.

Le président du Conseil s'est attaché ensuite à développer cette idée qu'aux yeux d'un peuple doué d'intelligence politique comme le peuple italien, il ne pouvait y avoir d'équilibre européen concevable si la France était battue. La puissance des Alliés exclut d'avance cette hypothèse, il n'en reste pas moins que les conséquences d'une défaite française seraient lourdes pour l'Italie.

Si la France est victorieuse au contraire, l'Italie n'a rien à craindre d'une telle victoire, car c'est l'intérêt même de la France de voir grandir l'influence italienne en Europe. Le triomphe des Alliés sera donc doublement profitable à l'Italie, par les conséquences qu'il entraînera pour l'équilibre européen, comme pour le développement des intérêts italiens.

M. Guariglia, tout en se déclarant d'accord avec les vues exposées par M. Paul Reynaud, et tout en convenant qu'à ses yeux, la situation n'évolue pas dans un sens favorable à l'Allemagne, a néanmoins fait ressortir les dangers qu'entraîne pour l'Italie la continuation de la guerre : risques de contamination, incertitude générale, arrêt des affaires, toutes raisons qui peuvent faire souhaiter à l'Italie la conclusion rapide de la paix. L'ambassadeur d'Italie ne s'est, d'ailleurs, pas attardé à cette brève allusion à l'offensive de paix, et le président du Conseil lui a répondu que son pays saurait un jour combien il était dangereux d'avoir l'Allemagne pour voisin, expérience que la France fait depuis si longtemps.

M. Guariglia a renchéri en faisant allusion aux difficultés que rencontre actuellement le gouvernement italien dans le Tyrol du sud. Le Reich encourage tous ses nationaux à quitter le pays, de façon à toucher en Allemagne une compensation financière pour les propriétés auxquelles ils renoncent, tout en leur laissant entendre que, plus tard, ils pourront, de toutes façons, retrouver leur place au Tyrol. L'Italie s'est vue dans la nécessité d'arrêter l'immigration, car elle était déjà débitrice de 8 milliards vis-à-vis du Reich, et l'on pouvait prévoir le moment où la note à payer atteindrait 20 milliards.

Le président du Conseil a fait ensuite allusion à l'entrevue du Brenner et au changement de ton noté dans la presse italienne à l'égard des Alliés, depuis que cette rencontre a eu lieu.

L'ambassadeur d'Italie s'est efforcé de minimiser l'importance de cette évolution en faisant remarquer qu'un peuple qui ne fait pas la guerre, après avoir été longtemps maintenu à un diapason élevé, ne peut que traverser des hauts et des bas. Il a souligné, que sauf fait nouveau : intervention russe ou action alliée dans les Balkans, la politique italienne ne changerait point. M. Paul Reynaud lui ayant demandé alors quelle attitude son pays allait adopter vis-à-vis de l'U.R.S.S., M. Guariglia a répondu qu'il n'était pas impossible que l'Italie fût amenée à conclure avec la Russie des arrangements analogues à ceux que les Alliés ont passés avec la Turquie.

L'ambassadeur d'Italie a répété, à plusieurs reprises, qu'il ne fallait pas attacher trop d'importance aux revendications italiennes à l'égard de la France, telles qu'elles sont couramment développées dans certains journaux de la péninsule. « En revanche, a-t-il déclaré, ce que nous ne pouvons tolérer, c'est l'idée qu'il se trouve des concierges britanniques aux deux extrémités de la Méditerranée Le fait que nos navires se trouvent ainsi arrêtés aux deux bouts de cette mer est ressenti comme une humiliation par tout le peuple italien, et même par ceux qui ne sont pas de cœur avec les revendications à l'égard de la France. »

L'audience a pris fin après une heure de conversation.

En dépit des assurances de l'ambassadeur, le ton de la presse italienne à l'égard des puissances occidentales devenait de plus en plus agressif. A la mi-avril, je chargeai M. François-Poncet de représenter au comte Ciano que cette campagne ne répondait ni aux sentiments du peuple français à l'égard de l'Italie, ni à la compréhension amicale des intérêts italiens manifestée par le Gouvernement français depuis le début des hostilités, ni à la position officielle du Gouvernement italien envers le Gouvernement français, telle que celui-ci croyait la connaître. L'ambassadeur d'Angleterre était invité par son gouvernement à faire une démarche analogue. Pendant plusieurs jours, le comte Ciano se déroba à cette demande d'explications, si bien que M. François-Poncet en fut finalement réduit à s'acquitter auprès du chef de cabinet du comte Ciano de la démarche prescrite. Comme il y avait lieu de s'y attendre, la réponse de ce fonctionnaire fut évasive.

Je n'en décidai pas moins de persister dans mes efforts de conciliation. Je rendis publiques les déclarations que je fis devant les commissions des Affaires étrangères des deux Chambres. Je renforçai ces déclarations en écrivant en avril une lettre personnelle à Mussolini.

Je m'étais également préoccupé de nos rapports avec le Vatican. Certes, ces rapports étaient excellents, mais il convenait de les améliorer encore, ne fût-ce que pour nous assurer le plein appui du Saint-Siège dans nos efforts en vue de maintenir l'Italie dans la non-belligérance. Champetier de Ribes me suggéra à cet effet, un plan de règlement qui fut porté le 21 avril devant le Conseil des Ministres. La Curie reconnaîtrait le caractère inattaquable de notre politique de laïcité. De notre côté, nous confirmerions purement et simplement la circulaire Malvy, par laquelle le Gouvernement de la République avait, au cours de la guerre de 1914-18, restauré la paix religieuse. Nous définirions les conditions dans lesquelles les biens, encore sous séquestre, des congrégations dissoutes seraient dévolus à telle ou telle congrégation autorisée. Nous exonérerions de l'impôt foncier les églises édifiées depuis 1905, nous bornant, d'ailleurs à confirmer ainsi sur tous les points le *statu quo* de fait. Nous reconnaîtrions aux familles la liberté de faire donner aux enfants l'enseignement religieux, liberté que la loi prévoyait déjà. Nous traiterions, enfin, des conditions de nomination des évêques.

Albert Sarraut et Séroi, soucieux d'éviter de faire renaître dans le pays de malencontreuses polémiques, avaient souligné la nécessité de donner à l'accord projeté un caractère strictement bilatéral : nous reconnaîtrions la souveraineté spirituelle du Saint-Siège, mais celui-ci, à son tour, reconnaîtrait la souveraineté laïque de l'Etat. Tel était bien le sens du projet. Nous avions des raisons de croire que le Vatican l'accepterait et que nous pourrions ainsi assurer au pays en guerre le bénéfice intérieur et extérieur d'un accord public avec le Vatican.

Sans doute l'affaire, en raison des circonstances, resta-t-elle sans lende-

main. Mais le Saint-Père, instruit de nos intentions, sut gré à la France de cet effort pour consolider les bases de la paix religieuse. Son appui, on le verra, ne nous fit jamais défaut dans nos démarches réitérées pour tenter de retenir l'Italie sur la voie où l'engageait le Duce.

Le 28 avril, Ciano note que le pape vient d'adresser à Mussolini une lettre « dans laquelle il le loue de ses efforts en faveur de la paix et supplie que l'Italie demeure en dehors du conflit. La réaction de Mussolini est empreinte de froideur, de sarcasme et de scepticisme ». Comme on le voit, le Saint-Siège n'est pas mieux traité que les démocraties par le bruyant dictateur.

Le 1er mai, le président Roosevelt adresse au Duce un message dont Ciano dit : « Enveloppé dans des phrases polies et aimables, c'est un conseil de ne pas entrer dans la guerre et même un avertissement. Mussolini l'a très mal reçu. Il a rédigé de sa main la réponse, sèche et hostile, concluant que, si la doctrine de Monroë doit s'appliquer à l'Amérique, elle doit aussi s'appliquer à l'Europe. »

Le Duce écrit, en effet, à Hitler :

Rome, 2 mai 1940.

Führer!

Je pense que vous avez maintenant pris connaissance de la lettre que m'a adressée Paul Reynaud et de ma réponse, de la lettre du Pape et de ma réponse, et du message verbal de Roosevelt et de ma réponse.

Le dernier message (celui de Roosevelt) a le caractère si marqué d'une menace que ceci explique le ton plutôt énergique de la réponse.

La décision britannique concernant les routes maritimes de la Méditerranée nous laisse indifférents et montre, en tout cas, que cette mer n'est pas nécessaire à l'Angleterre.

Le sentiment du peuple italien est clairement antiallié. Il le deviendra plus encore après le discours que va faire notre ministre des Transports.

Nous suivons avec intérêt les événements de Norvège, qui nous comblent d'enthousiasme. L'offensive publicitaire des Anglais a échoué. Cet échec ouvre la perspective d'événements importants.

Nous avons appelé la classe 1916 sous les drapeaux pour le 15 mai. D'autres classes seront appelées successivement de façon que deux millions d'hommes soient prêts pour le combat au cours de l'été.

Acceptez, Führer, mes plus vifs sentiments de camaraderie.

Mussolini.

Peu après son arrivée au pouvoir, le 16 mai, Churchill écrit, à son tour, au Duce une lettre dans laquelle il lui dit notamment : « Je déclare que je n'ai jamais été l'ennemi de la grandeur italienne et que, dans mon cœur, je n'ai jamais été l'adversaire du Duce italien... Je suis sûr que, quoi qu'il arrive sur le continent, l'Angleterre ira jusqu'au bout, dût-elle le faire absolument seule, comme elle l'a fait dans le passé... Écoutez ce cri, je vous en supplie, en tout honneur, avant que le terrible signal soit donné. Nous, de notre côté, nous ne le donnerons jamais. » A quoi Mussolini répond par une lettre dont Ciano écrit dans son *Journal* qu'elle est « d'un ton inutilement dur » où on lit notamment : « Vous n'ignorez certainement pas les graves raisons... qui ont rangé nos deux pays dans des

camps adverses... Je vous rappelle l'initiative de votre gouvernement en 1935, pour organiser à Genève des sanctions... Je vous rappelle aussi l'état de véritable servitude dans lequel se trouve l'Italie dans sa propre mer... le même sentiment d'honneur... guide à présent et guidera demain la politique italienne. Advienne que pourra! »

Le 15 mai, alors que les nouvelles du front Ouest sont alarmantes, Roosevelt adresse un message au Duce, dont Ciano dit : « Le ton n'est plus le même. Ce n'est plus un avertissement voilé. On y sent percer le découragement, le désir de s'entendre. Roosevelt rappelle l'évangile du Christ et autres arguments du même acabit. Ce n'est pas le moyen d'émouvoir Mussolini, surtout alors qu'il sent la victoire à portée de sa main. »

Il est vrai que rien n'est plus contraire à la doctrine du Christ que celle de « la dure Louve », dont Mussolini était l'enthousiaste propagandiste.

Au Conseil des Ministres du 15 mai, j'indique que, la veille dans la matinée, M. Bullitt a vu Ciano, qui lui a dit qu'il y avait quatre-vingt-dix chances sur cent pour que l'Italie entrât dans la guerre, et j'ajoute que j'ai demandé à l'ambassadeur des États-Unis de prier le président Roosevelt d'intervenir auprès de Mussolini.

Le 18 mai, Ciano remit, dit-il, à l'ambassadeur des États-Unis, M. Phillips, « une sèche et brève réponse au message de Roosevelt. Phillips la reçoit sans un mot. »

Le 20 mai, M. François-Poncet nous fait savoir que différents bruits de médiation circulent. Il s'agit, dit-il, d'une action diplomatique qui coïnciderait avec une offensive de paix de Hitler, tendant à détacher la France de l'Angleterre. Mussolini y trouverait, ajoute-t-il, l'occasion de reprendre sa vraie figure d'organisateur de la paix, en jouant, de nouveau, le rôle qu'il avait déjà assumé à Munich.

Le lendemain, M. François-Poncet nous télégraphie qu'on se rend compte à Rome qu'il ne saurait être question de détacher la France de son alliée et on en vient à l'idée d'une paix générale en vue de la reconstruction de l'Europe. Le Duce, recevant des satisfactions en Méditerranée, s'efforcerait, dit notre ambassadeur, de modérer Hitler. M. François-Poncet estime que le Pape serait mieux placé pour servir d'intermédiaire que le président Roosevelt. Quant à Franco, il manquerait d'autorité.

C'est dans ces conditions que, quelques jours après mon arrivée au Ministère de la Guerre, en plein désastre, M. François-Poncet me soumet, par deux lettres personnelles, une suggestion tendant à profiter d'un répit dans la bataille pour faire connaître secrètement au Gouvernement italien, par l'entremise du Pape, les sacrifices que les Alliés seraient prêts à s'imposer pour obtenir la prolongation de la non-belligérance de l'Italie. Ces offres précises devaient, selon lui, pour avoir quelque chance de succès, porter sur le statut de Gibraltar, de Malte et de Suez pour l'Angleterre, celui de Djibouti et de la Tunisie pour la France. Pour appuyer cette suggestion et me presser d'y donner suite, notre ambassadeur m'en-

voya de Rome l'un de ses collaborateurs, M. Garnier, secrétaire d'ambassade. Il relançait constamment au téléphone son émissaire pour qu'il revînt le plus tôt possible à Rome porteur de propositions substantielles et concrètes à faire au Gouvernement italien.

Cette suggestion était contraire à mon opinion personnelle sur la politique de proie de Mussolini. Mais elle était formulée par notre ambassadeur, qui vivait sur place, et son émissaire m'en faisait part avec une telle insistance que je ne pouvais pas me croire en droit de la négliger. Dans la situation militaire où nous nous trouvions, l'entrée de l'Italie dans la guerre ne serait-elle pas la goutte d'eau qui ferait déborder le vase?

Le 25 mai, M. François-Poncet nous télégraphie que la décision de Mussolini d'entrer dans la guerre serait prise en vertu d'engagements souscrits au Brenner. Il n'est pas exclu cependant, dit-il, que les Alliés puissent encore empêcher l'Italie d'entrer dans la guerre, mais ils devront y mettre un prix très élevé.

La suggestion de notre ambassadeur touchant autant aux intérêts de l'Angleterre qu'à ceux de la France, le premier de mes devoirs était d'aller, en allié loyal, mais exigeant, m'en entretenir avec Winston Churchill pour lui demander si, en ce qui le concernait, il était disposé à faire un sacrifice.

Aussi, après en avoir parlé au Comité de guerre du 25 mai, décidai-je, le même jour à 9 heures du soir, de me rendre le lendemain matin à Londres. Je le fis et, après un échange de vues, seul à seul, avec Churchill, j'eus dans le cabinet du premier Lord de l'Amirauté, que Churchill n'avait pas encore quitté, une conversation avec lui, M. Neville Chamberlain, Lord Halifax, ministre des Affaires étrangères, le major Attlee, président du Conseil privé, et Anthony Eden, ministre de la Guerre.

Lord Halifax me dit qu'il avait pris l'initiative de faire, la veille même, des avances à l'ambassadeur d'Italie à Londres, le comte Bastianini, lui marquant que les Alliés seraient disposés à prendre en considération toute proposition de négociation tant sur les intérêts italiens que sur les bases d'une paix juste et durable.

Au cours de la tournée qu'il avait faite en Europe comme émissaire du président Roosevelt deux mois plus tôt, M. Sumner Welles, sous-secrétaire d'État, m'avait dit que Mussolini avait vivement insisté auprès de lui sur l'humiliation que constituait pour l'Italie, qui baigne dans cette seule mer, la présence de la garde anglaise aux deux portes de la Méditerranée.

Je demandai aux hommes d'État anglais s'il ne serait pas possible de trouver une formule accordant des satisfactions à l'amour-propre italien dans l'hypothèse de la victoire des Alliés, à la condition que l'Italie n'entrât pas dans la guerre. Je leur fis part des suggestions de notre ambassadeur à Rome à cet égard.

Je leur montrai combien serait périlleuse la situation de l'Angleterre si la bataille de France était perdue du fait de cette nouvelle agression, les Allemands tenant la côte française de Brest à Dunkerque. J'ajoutai que je croyais de mon devoir de les prévenir que j'aurais des difficultés au sein de mon gouvernement si la bataille de France était perdue, car le maréchal Pétain se prononcerait pour l'armistice. On peut deviner combien fut pénible pour moi cette déclaration devant ces hommes pour qui j'ai de l'amitié et de l'estime, mais je jugeai que mon devoir était de tout faire pour la défense de la terre de France. Lord Halifax me parut frappé par mon argumentation. Il se dit prêt à suggérer à Mussolini que, dans le cas où l'Italie consentirait à collaborer avec ces deux pays à l'établissement d'une paix sauvegardant l'indépendance de la France et l'Angleterre, et fondée sur un règlement juste et durable de toutes les questions européennes, les Alliés seraient disposés à discuter avec lui les revendications de l'Italie en Méditerranée et, en particulier, celles qui avaient trait aux issues de cette mer. Il fut convenu que le Cabinet britannique en délibérerait et que je serais informé. Mais je vis que Winston Churchill, dont j'admirai le courage léonin, était, en principe, hostile à des concessions à Mussolini. De même, Chamberlain, avec des nuances, et, plus encore, le major Attlee.

Nous nous mîmes ensuite d'accord, Churchill et moi, sur le texte de la nouvelle proposition dont, sur notre demande conjointe, Roosevelt consentait à saisir le Duce. Le jour même, Washington télégraphiait à M. Phillips le texte du message du président à Mussolini. En voici la traduction :

Washington, le 26 mai 1940, 15 heures.

Je désire remercier Votre Excellence de sa réponse courtoise à mon dernier message verbal.

Les événements se sont succédé rapidement, mais je persiste à croire qu'une vision claire des conséquences politiques lointaines doit conseiller de limiter la guerre aux zones actuellement intéressées.

J'espère aider Votre Excellence à empêcher l'extension de la guerre au bassin méditerranéen et, peut-être, à d'autres régions et à d'autres populations, en lui soumettant les suggestions suivantes :

Les nouvelles de ces derniers jours, qui soulignent l'imminence de l'extension de la guerre européenne à la zone méditerranéenne, ont causé de vives préoccupations au peuple des Etats-Unis.

Je me rends parfaitement compte, par vos récents messages et par les déclarations publiques que vous avez faites, que le Gouvernement italien désire obtenir une révision de la situation de l'Italie.

Si vous voulez bien m'informer des désirs précis de l'Italie pour que satisfaction soit accordée à ses légitimes aspirations dans cette zone, j'en ferai part aux Gouvernements de Grande-Bretagne et de France.

Le cas échéant, je ferai cette démarche dans la conviction de rendre un service constructif dans un moment critique, et dans l'espoir de contribuer à la cause de la paix.

De même, la communication d'un tel message de votre part par mon entremise impliquerait, d'une part, qu'en cas d'accord entre les intéressés, l'accord entraînerait l'engagement envers moi des Gouvernements français et britannique d'en exécuter ponctuellement les clauses à la fin de la guerre et d'accepter la

participation de l'Italie à une éventuelle conférence de paix sur le même pied que les pays belligérants ; d'autre part, que vous m'assureriez, d'une façon analogue, que l'Italie tiendrait ses revendications pour satisfaites par l'exécution de cet accord, et que celui-ci exclurait toute possibilité de voir l'Italie entrer dans la guerre.

Je ne prends, naturellement, aucune responsabilité quant aux propositions que vous voudriez faire, ni aux contre-propositions que les Gouvernements français et britannique désireraient vous transmettre. Je ne puis assumer d'autre responsabilité que celle que je viens de définir.

En vous soumettant la suggestion ci-dessus exposée, je n'ai pas d'autre désir que celui de travailler de manière positive à éviter l'extension de la guerre.

F.-D. Roosevelt.

De retour à Paris, je reçus de Winston Churchill dans la soirée, le télégramme suivant :

Privé et personnel.

Impossible de vous envoyer un texte avant demain lundi, car je dois consulter les autres ministres. Je ferai de mon mieux, mais je suis convaincu que notre sécurité ne repose que sur notre capacité de combattre. Ici, nous vous sommes tous reconnaissants de votre visite et admirons votre tranquille courage au milieu de ces tempêtes.

Dans la soirée du 26 mai, Daladier [1] et M. Charles-Roux furent mis par moi au courant de mes conversations de la journée à Londres.

J'ai fait appel aux souvenirs de M. Charles-Roux, ambassadeur au Vatican jusqu'au 19 mai 1940, puis secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères. Il a bien voulu rédiger une note sur les suprêmes tentatives faites pour retenir l'Italie dans la non-belligérance. Je vais m'en servir au cours de mon récit.

1° Dans la soirée du 17 mai 1940, écrit M. Charles Roux, je suis prié par François-Poncet de passer d'urgence au palais Farnèse pour prendre livraison d'un pli apporté pour moi de Paris. J'y passe aussitôt. Le pli, ouvert pour que je puisse en prendre connaissance, est une lettre du cardinal Suhard au Pape, écrite, à la demande de M. Paul Reynaud, d'un bureau même du Quai d'Orsay. Le cardinal, qui vient d'être nommé archevêque de Paris, prie le Saint-Père de s'entremettre auprès de Mussolini pour que l'Italie ne nous attaque pas pendant que nous résistons péniblement à l'offensive allemande. Je porte la lettre au Vatican, entre dix et onze heures du soir, et la remets à monseigneur Montini, collaborateur préféré de Pie XII. Devant moi, monseigneur Montini la lit par le téléphone au cardinal Maglione, puis va la porter au Pape, qui est au travail dans son appartement particulier. Il me rapporte la réponse. Pie XII fera ce que nous lui demandons, mais me rappelle qu'une quinzaine de jours auparavant il est intervenu spontanément auprès de Mussolini, dont il m'a fait ensuite connaître la réponse à sa démarche. Cette réponse avait été la suivante : le Duce n'entrerait en hostilités contre nous que lorsque l'intérêt de l'Italie l'exigerait de toute évidence. Cela voulait dire : lorsque nous lui paraîtrions perdus.

Rentré au palais Taverna, je télégraphie que j'ai remis au Pape la lettre du cardinal Suhard et résume la réponse qui m'a été donnée ;

2° Dans la soirée du 18 mai 1940, à 11 heures du soir, M. Paul Reynaud me téléphone de Paris qu'il vient de me nommer secrétaire général des Affaires étrangères. Dans la matinée du lendemain, 19 mai, qui doit être mon dernier jour romain, je vais voir François-Poncet. Comme moi, il estime que la prolongation

1. Ministre des Affaires étrangères depuis le 19 mai.

de la non-belligérance de l'Italie est subordonnée à la tournure que prendront les opérations militaires franco-allemandes, mais pense qu'il faut faire tout ce qui est humainement possible pour retenir l'Italie. Dans l'après-midi du même jour, 19 mai, je vais prendre congé de Pie XII. Il est affecté de nos revers et surpris des proportions qu'ils ont prises. Il a, selon notre vœu, chargé son nonce auprès du Quirinal de renouveler sa démarche auprès de Mussolini. Il ne peut pas en attendre d'autre effet que de la première. Il me rappelle que, depuis longtemps, il m'a mis en garde contre l'illusion de confondre la non-belligérance italienne avec une neutralité définitive. Il me répète que cette non-belligérance dépend du sort des combats en cours. Il observe de nouveau que les deux régimes et les deux dictateurs, celui de Berlin et celui de Rome, sont étroitement liés et solidaires. Il réitère des vœux pour la France, des paroles d'affection pour elle. Quand je me suis levé pour me retirer, et que j'ai plié le genou devant lui, il se dresse devant son fauteuil, me relève, m'ouvre les bras et me donne l'accolade. Le fait est, je crois, sans exemple dans l'histoire, pourtant si longue, des rapports de la Papauté avec les ambassadeurs de France ;

3° Le 20 mai 1940, j'arrive à Paris. Je suis reçu par M. Daladier et par M. Paul Reynaud le jour même. Les jours suivants, je vais voir M. Paul Baudouin, puis le maréchal Pétain, et je reçois au Quai d'Orsay les visites du général Weygand et de l'amiral Darlan. Tous me demandent mon impression sur les intentions de l'Italie. A tous je réponds qu'à moins d'un retour de fortune en notre faveur, elle nous attaquera le jour où elle nous jugera irrémédiablement perdus. Tous me disent que c'est également leur conviction ;

4° Dans la soirée du 26 mai, M. Paul Reynaud nous convoque à son domicile, M. Daladier et moi. Il nous fait part des entretiens qu'il a eus dans la journée à Londres. Il a mis les hommes d'État anglais en présence de la situation militaire française et il les a saisis de la question de savoir s'il ne conviendrait pas de faire des ouvertures à l'Italie pour l'empêcher d'entrer dans la guerre. Lord Halifax était dans ce courant d'idées et il a parlé d'une communication à faire à Rome en ce sens. M. Churchill et M. Attlee ont donné l'impression au président du Conseil d'y être hostiles.

La conclusion de cette conférence, en ce qui concerne une action diplomatique à Rome, a été négative. Mais il est apparu — et M. Daladier en est frappé — que lord Halifax inclinait personnellement à faire une démarche ;

5° Le lendemain, 27 mai, M. Daladier et moi sommes convoqués par M. Paul Reynaud à la rue Saint-Dominique. Nous nous y rendons ensemble. Le président du Conseil nous lit deux lettres particulières de M. François-Poncet, qui lui sont parvenues coup sur coup et qui insistent pour que la France et l'Angleterre fassent une proposition à Rome. M. Paul Reynaud est sceptique sur le résultat, mais ne croit pas pouvoir passer outre à l'avis de notre ambassadeur. Il nous fait part alors de la démarche que fait actuellement à Rome le président des Etats-Unis, au nom des Gouvernements anglais et français. Le plan me paraît très bien conçu et je suis frappé de l'avantage appréciable qu'il procurerait à l'Italie, s'il reste à son Duce une lueur de bon sens. En me ramenant au Quai d'Orsay dans sa voiture, M. Daladier convient que cette démarche de Roosevelt à Rome, au nom de la France et de l'Angleterre et sous la garantie des Etats-Unis, a une singulière valeur.

Interrompons ici le récit de M. Charles-Roux, Le 27 mai, M. Phillips s'acquitte de la mission dont le président l'a chargé. Voici les termes dans lesquels il rend compte à Washington des conditions dans lesquelles il a dû l'accomplir :

Rome, 27 mai 1940, 13 heures (arrivé à Washington le 27, à 9 h. 55).

J'ai été reçu par Ciano à onze heures trente ce matin. Je lui ai dit que j'avais un message du président Roosevelt, de la plus haute importance, à transmettre verbalement au Duce, mais que je serais heureux que Ciano en prît connaissance pour son information personnelle. Celui-ci me répondit que le Duce ne pouvait

me recevoir, mais que lui, Ciano, prendrait connaissance du message et, avec ma permission, prendrait aussi quelques notes du texte. Ce qu'il fit avec soin et attention, si bien que je ne pus insister pour être reçu en audience par Mussolini. Après que Ciano eut terminé, je lui demandai s'il était possible de me donner une idée du sens général de la réponse. Il répondit catégoriquement que « ce serait un refus », et continua en m'expliquant que le Duce, loin de limiter ses objectifs à la réalisation des aspirations légitimes de l'Italie, était décidé à s'acquitter des obligations que lui imposait son alliance avec l'Allemagne. Il déclara que le Duce n'était pas au Palais à ce moment-là, mais qu'il reviendrait un peu plus tard, et Ciano me promit de me faire appeler aussitôt qu'il se trouverait à même de me transmettre la réponse du Duce.

Je demandai au ministre s'il se rendait pleinement compte de l'importance et de la gravité du message du président Roosevelt. Il me répondit qu'il en avait pleine conscience, mais que rien ne pouvait plus actuellement changer la situation. Il ajouta qu'il ne pouvait fixer le moment exact de l'entrée en guerre de l'Italie ; que cela serait impossible pendant quelques jours encore ; et qu'il se pourrait que l'événement n'eût pas lieu avant quelques semaines, mais il déclara que « ce serait pour bientôt ».

Finalement, il m'interrogea sur la position des Etats-Unis. J'appelai son attention sur le programme du président Roosevelt, prévoyant la fabrication des grandes quantités d'armements défensifs. Ciano me répondit seulement que, personnellement, il pensait que les Etats-Unis sympathisaient avec les Alliés de la même manière que l'Italie sympathisait avec l'Allemagne.

Le ministre me rappela à treize heures et m'informa que les déclarations qu'il m'avait faites dans la matinée avaient été confirmées par Mussolini. Ciano déclara que le désir de Mussolini était de garder « sa liberté d'action » et que le Duce n'était pas disposé à s'engager dans des négociations quelles qu'elles fussent, ce qui, en vérité, serait en désaccord avec l'esprit du fascisme. Il souligna l'idée que le Duce portait la responsabilité de « l'exécution d'une promesse souscrite » et il ajouta « qu'une tentative quelconque d'empêcher l'Italie de s'acquitter de ses engagements ne serait pas considérée favorablement.

Phillips.

Dès le 27 mai, M. François-Poncet avait, de son côté, rendu compte au Quai d'Orsay de l'échec de la démarche du président et de l'entretien qu'il avait eu avec Ciano à ce sujet.

... Après m'avoir répété ce qu'il m'avait déjà si souvent dit de la volonté du Duce de demeurer absolument loyal et fidèle à ses devoirs d'allié, et de sa répugnance à se sentir soupçonné d'être capable d'y manquer, après m'avoir déclaré qu'à l'heure actuelle, le problème était très simple, — car ou bien l'Allemagne serait victorieuse et le statut de l'Europe serait bouleversé, ou bien les Alliés vaincraient et l'Europe ne serait pas moins profondément modifiée, et, dans les deux cas, il fallait attendre l'issue de la guerre engagée, — le comte Ciano m'a fait remarquer, observant qu'il s'exprimait à titre tout personnel et sur le plan de nos relations amicales, que, si je l'avais assuré maintes fois que nous étions disposés à envisager, dans l'esprit le plus large, le règlement des questions italiennes et méditerranéennes et à consentir à l'Italie d'amples satisfactions, je ne lui avais pourtant jamais précisé en quoi consisteraient ces satisfactions, ni jusqu'où iraient nos éventuelles concessions.

Le comte Ciano s'est hâté d'ajouter qu'il pensait que les plus riches cadeaux ne changeraient pas, aujourd'hui, l'attitude de Mussolini. Mais, visiblement, il était curieux de savoir de quelle nature pourraient être ces cadeaux ; il me tâtait, comme pour se rendre compte si j'étais en mesure de lui en dire davantage.

Et cette curiosité même, qu'il n'avait jamais manifestée de cette manière et à laquelle j'ai pu d'autant plus facilement me contenter de répondre en termes généraux et très vagues qu'il n'y insistait pas lui-même, m'a paru un fait nouveau et notable.

Le président Roosevelt ne se décourage pas, cependant, dans ses efforts. Le 31 mai, il fait une quatrième et dernière démarche en faisant remettre au Gouvernement italien une note dont Ciano nous dit qu'elle est « cette fois plus énergique ». Le président y dit que l'intervention de l'Italie aurait pour effet de doubler l'assistance des États-Unis aux Alliés. Refus insolent de Mussolini, qui répond le 1er juin : « Les États-Unis n'ont pas plus d'intérêt en Méditerranée que l'Italie dans la mer des Caraïbes. » Ciano ajoute : « C'est une imprudence, de la part de Roosevelt, d'insister de la sorte. Il devrait comprendre que sa pression ne fait que renforcer la décision de Mussolini. »

Rendons la parole à M. Charles-Roux :

6° Dès le 27, les télégrammes de Rome m'apprennent les résultats entièrement négatifs de la démarche de M. Roosevelt. L'ambassadeur américain, M. Phillips, a remis à Ciano le message présidentiel. Peu après, les ambassadeurs de France et d'Angleterre se sont enquis au palais Chigi de l'accueil qui y a été fait : « La réponse, leur dit Ciano, a été qu'il n'y aura pas de réponse. »

On ne pouvait dire plus clairement à Wasghington, Londres et Paris : peine perdue, inutile d'insister. Ciano, les initiés s'en doutaient dès lors, tout le monde l'a su depuis, n'était pas d'accord avec son beau-père et patron sur la politique à suivre. C'est peut-être pour cela qu'il mettait d'autant plus de franchise à laisser voir que le parti pris du Duce était irrévocable. A cette époque, l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, sir Ronald Campbell, venait me communiquer chaque jour ses informations et, entre autres, les télégrammes de son collègue de Rome, sir Percy Loraine. Il me rappelle le compte rendu d'un entretien au cours duquel, le 28 mai, Ciano avait dit à sir Percy : « Quand bien même la France nous offrirait la Tunisie, la Corse et Nice, nous lui ferions la guerre.

Pour la clarté de l'exposé, interrompons ce récit, que nous reprendrons ensuite.

La journée du 27 mai fut particulièrement sombre. Vers sept heures de l'après-midi, Weygand vient m'apprendre la capitulation imminente du roi des Belges. Le Conseil des Ministres se réunit, à dix heures du soir, dans une atmosphère lourde. Le général Weygand le met au courant de l'aggravation de la situation créée par la défection de l'armée belge et, moi, des conversations que j'ai eues, la veille à Londres, au sujet de l'Italie, Sur la proposition de Daladier, le Conseil étudie les moyens de retenir l'Italie dans la non-belligérance. A cet effet, nous saisirions nous-mêmes Rome des offres auxquelles nous serions prêts à consentir, sans donc recourir à l'entremise d'une tierce puissance, ni sans subordonner ces propositions à des offres corrélatives de l'Angleterre, mais en tenant celle-ci au courant.

Rien n'est décidé ferme. Je considère, en effet, comme je l'ai dit au Conseil du 15 mai, que le danger d'une offre concrète est qu'elle peut être publiée par Mussolini après avoir été repoussée par lui.

Le Conseil se sépare à minuit vingt. Rentré immédiatement au Quai d'Orsay, Daladier fait rédiger un projet de télégramme à nos ambassadeurs à Rome et à Londres. En voici le texte :

« Après examen de la situation résultant de la défection du roi des

Belges, le Gouvernement, ayant jugé indispensable de tenter, fût-ce au prix de sacrifices considérables, de dissuader l'Italie d'entrer dans la guerre, a décidé de la saisir, à cette fin, des propositions suivantes :

» *a)* Cession de la Côte française des Somalis, ainsi que de l'exploitation du chemin de fer d'Addis-Abeba, avec réserve d'un droit, sinon d'une zone, de relâche, dans le port de Djibouti ;

» *b)* Rectification de la frontière franco-libyenne en ce qui concerne tant le tronçon visé par les accords du 7 janvier 1935 que la ligne comprise entre Tummo et Ghadamès ;

» *c)* Cession territoriale d'une très grande amplitude entre l'hinterland de la Lybie et la côte congolaise.

» Dans le cas où cette dernière concession ne suffirait pas à assurer le succès de la négociation, nous nous résoudrions à y substituer, en échange, la proposition d'une réforme du statut de la Tunisie en vue d'assurer une collaboration confiante de l'Italie et de la France dans le protectorat français de la Régence.

» Une méthode efficace de règlement de ces questions pourrait être l'ouverture d'une conférence sur les problèmes méditerranéens.

» *Pour Rome* : Je charge M. Corbin d'indiquer à lord Halifax que nous saisissons le Gouvernement italien de ces propositions.

» *Pour Londres* : Je vous prie d'indiquer à lord Halifax que nous saisissons le gouvernement de ces propositions.

Rendons ici la parole à M. Charles-Roux :

7° La capitulation de l'armée belge a empiré la situation militaire, déjà critique. Le Conseil des Ministres, en France, vit des heures anxieuses. Dans la nuit du 27 au 28 mai, il s'est réuni après dîner et sa séance s'est prolongée fort tard. J'ai été me coucher à mon domicile. A deux heures, on me réveille. Ce sont deux collaborateurs de M. Daladier qui, de sa part, viennent me soumettre le texte, qu'il a fait rédiger à l'issue de la séance du Conseil, d'un projet d'instructions à nos ambassadeurs à Rome et à Londres. Il s'agit de saisir d'offres concrètes le Gouvernement italien : Djibouti et le chemin de fer d'Addis-Abeba ; une cession territoriale d'une étendue à déterminer entre l'hinterland de la Lybie et le golfe de Guinée, ou bien, mais seulement dans le cas où cette cession serait repoussée comme insuffisante, une réforme du statut de la Tunisie. Sur ce dernier point, je note d'emblée que, malgré toutes les précautions que nous pourrions prendre, la réforme dont il est question serait de nature à risquer de mettre en péril la prépondérance de la France dans la Régence. M. Daladier tient à connaître les objections que me paraîtrait soulever la rédaction soumise. Il va de soi que j'ai des objections à énoncer. Mais je désire m'en entretenir avec mes collaborateurs. Je pars donc pour le Quai d'Orsay et réunis autour de moi Charvériat, Rochat, Lagarde, Hoppenot et Daridan. Nous relisons le texte et convenons qu'il soit remanié. J'entreprends de l'élimer au maximum. Cela fait, je ne suis pas encore libéré de scrupules. Un texte qui m'est soumis dans de telles conditions en réservant mes objections, n'est, en réalité, qu'un projet. A quatre heures du matin, j'appelle donc M. Daladier au téléphone à son domicile par le fil spécial qui nous relie à lui. Je lui fais part de mes objections : ampleur des concessions ; impossibilité d'en consentir même une partie sans contact préalable avec Londres, vu que le Soudan anglo-égyptien est limitrophe de notre Afrique équatoriale, sur laquelle porterait notre cession territoriale. M. Daladier en convient aussitôt, m'engage à faire les modifications que je jugerai à propos, opine que rien ne

presse tant et conclut que nous en reparlerons dans la matinée. Je revois ensuite soigneusement le texte. Je prescris de surseoir jusqu'à nouvel ordre à l'envoi des télégrammes projetés. Puis je vais me recoucher. A neuf heures du matin, je retourne à mon bureau, j'appelle M. Paul Reynaud au téléphone et lui fais part de mes objections contre la proposition de la nuit précédente, en insistant sur l'impossibilité absolue de ne pas consulter Londres avant tout offre de ce genre à Rome. Il ne connaît pas le texte dont il s'agit et il se déclare d'accord avec moi, observant qu'au surplus, rien n'a été arrêté au conseil à titre définitif. M. Daladier étant arrivé au Quai, je vais le voir dans son cabinet. Lui aussi se rallie à mes observations. A neuf heures et demie, nous nous rendons chez M. Paul Reynaud. Après un bref entretien, il est décidé, d'un commun accord, de consulter Londres et de surseoir, en attendant, à toute démarche à Rome. Afin d'éviter tout risque d'indiscrétion pouvant résulter d'une négligence matérielle, le télégramme qui sera adressé à M. Corbin ne sera pas communiqué à notre ambassade à Rome.

A Londres, lord Halifax, n'ayant reçu du comte Bastianini aucune réponse à son ouverture du 25 mai, avait fait interroger Ciano par Sir Percy Loraine. Ciano avait répondu qu'il avait, en effet, reçu un télégramme de Bastianini à ce sujet, mais que cette ouverture tombait, dès maintenant, sous le coup de l'embargo général mis par Mussolini sur toute discussion avec les Alliés, de quelque nature qu'elle fût. Ciano avait ajouté que, dans ces conditions, il lui avait paru inutile de répondre aux avances de lord Halifax, même pour la bonne forme. Aussi le gouvernement britannique décida-t-il de ne pas faire de nouvelles ouvertures à l'Italie.

Voici, en effet, la réponse que je reçus, le 28 mai, de Churchill en réponse à notre communication :

1. J'ai examiné avec mes collègues, avec l'attention la plus soigneuse et la plus sympathique, la proposition de saisir M. Mussolini d'une offre précise de concessions que vous m'avez communiquée aujourd'hui, en tenant pleinement compte de la terrible situation à laquelle nous avons, l'un et l'autre, à faire face en ce moment.

2. Depuis que nous avons discuté la question, le nouveau fait qui s'est produit, à savoir la capitulation de l'armée belge, a considérablement empiré notre position, car il est évident que l'espoir de retirer les armées du général Blanchard et de Gort par les ports de la Manche est devenu très problématique. La première conséquence d'un tel désastre rend impossible aux Allemands, en un tel moment, de proposer des conditions quelconques qui puissent être acceptables et ni nous ni vous ne serions disposés à abandonner notre indépendance sans lutter pour elle jusqu'à la fin.

3. Dans la formule préparée dimanche dernier par lord Halifax, il était suggéré que, si M. Mussolini collaborait avec nous en vue d'établir un règlement de toutes les questions européennes qui sauvegarderait notre indépendance et constituerait la base d'une paix juste et durable pour l'Europe, nous serions disposés à discuter ses revendications en Méditerranée. Vous proposez maintenant d'ajouter certaines offres déterminées — dont je ne peux pas supposer qu'elles auraient quelque chance d'émouvoir M. Mussolini et qui, une fois qu'elles auraient été faites, ne pourraient pas être retirées — en vue de l'engager à jouer le rôle médiateur qu'envisageait la formule discutée dimanche.

4. Nous croyons, mes collègues et moi, que M. Mussolini a depuis longtemps dans l'esprit qu'il pourrait éventuellement jouer ce rôle, en comptant, sans aucun doute, en retirer des avantages substantiels pour l'Italie. Mais nous sommes convaincus qu'en ce moment, alors que M. Hitler est gonflé par la victoire et compte certainement sur l'effondrement prochain et complet de la résistance alliée, il serait impossible pour M. Mussolini d'émettre avec quelque chance de succès des propositions en vue d'une conférence. Je vous rappelle également que

le président des Etats-Unis d'Amérique a reçu une réponse totalement négative à la proposition que conjointement nous lui avions demandé de présenter et qu'aucune réponse n'a été donnée aux avances faites par lord Halifax samedi dernier à l'ambassadeur d'Italie à Londres.

5. C'est pourquoi, sans exclure la possibilité de saisir M. Mussolini à un autre moment, nous ne pouvons pas penser que le moment actuel soit opportun et je dois ajouter qu'à mon avis, l'effet sur le moral de notre peuple, qui est maintenant ferme et résolu, serait extrêmement dangereux. Vous-même pouvez le mieux juger quel serait l'effet en France.

6. Vous demanderez alors comment nous pouvons améliorer la situation. Ma réponse est qu'en montrant qu'après la perte de nos deux armées et de l'appui de nos alliés belges, nous gardons des cœurs résolus et la foi en nous-mêmes, nous renforcerons aussitôt notre position dans des négociations et attirerons à nous encore plus d'admiration et, peut-être, l'appui matériel des Etats-Unis. Bien plus, nous estimons qu'aussi longtemps que nous tenons ensemble, notre Marine, qui n'a pas connu la défaite, et notre armée de l'air, qui, quotidiennement, détruit des avions de chasse et des bombardiers allemands à une cadence formidable, nous apportent les moyens d'exercer, dans notre intérêt commun, une pression continue sur la vie intérieure de l'Allemagne.

7. Nous avons des raisons de penser que les Allemands, eux aussi, travaillent l'horaire sous les yeux et que leurs pertes et les difficultés qui leur sont imposées, en même temps que la crainte qu'ils ont de nos raids aériens, sont de nature à miner leur courage. Ce serait, en fait, une tragédie si, en nous hâtant trop d'accepter la défaite, nous écartions une chance, qui était presque à notre portée, de nous assurer une issue honorable de la lutte.

8. A mon avis, si nous résistons les uns et les autres, nous pouvons nous épargner le destin du Danemark ou de la Pologne. Notre succès dépend, en premier lieu, de notre unité, ensuite de notre courage et de notre endurance.

Ce très beau télégramme de Churchill renforce ma conviction profonde. J'estime que j'ai assez sacrifié aux suggestions des partisans d'offres à l'Italie.

M. Charles-Roux reprend :

Après réception de cette réponse de Londres, l'on renonce à télégraphier à Rome, M. Paul Reynaud, à qui M. Daladier donne son accord, ayant mis opposition à toute démarche de cette nature.

Telle est, en effet, ma position. Mais certains de mes collègues croient encore à la possibilité d'empêcher l'Italie d'entrer dans la guerre. M. de Monzie, ministre des Travaux publics, qui est leur animateur, nous a révélé ses activités de l'époque en publiant, en 1941, ses notes quotidiennes sous le titre de *Ci-devant*. On va voir que ma tâche n'en fut pas simplifiée en ces jours difficiles. Passons-lui la parole :

29 mai 1940.

... Daladier m'appelle. Chautemps me rejoint dans son cabinet. J'apprends que la dépêche au Pape n'a pas été expédiée. Les objections anglaises l'ont emporté. Nous sommes d'accord — tous les trois — pour estimer qu'en toute hypothèse, il importe de tenter un dernier geste, mais en droiture. Il est entendu que Chautemps et moi préparerons dans la soirée un papier pour le soumettre comme brouillon à Daladier. Mais Chautemps me dit : « Moi je n'écris pas, écrivez. On ajustera ensemble. » Ainsi fait. Je travaille jusqu'à vingt-trois heures. Je lime, j'ajuste de mon mieux. A vingt-trois heures chez Chautemps, Hôtel Matignon. Encore quelques retouches. Puis, à grand peine, mon secrétaire Clavel parvient à remettre le papier chez Daladier, rue Anatole-de-la-Forge. Encore un coup de téléphone. « Ça va. »

30 mai 1940.

Daladier sollicite le visa de Paul Reynaud, qu'entourent Pétain et Weygand. On l'invite à s'entendre avec l'ambassadeur de Grande-Bretagne.

15 heures. J'apprends ces nouveaux atermoiements. Campbell arrive sur mes talons pour prendre connaissance du document, déjà édulcoré au maximum. Plus d'allusion au précédent, c'est-à-dire au projet de conférence du 5 septembre 1939! Allusion dangereuse! Conférence à deux, c'est presque un prélude d'une conférence à quatre! Le danger étant exclusivement de paix — ô scandaleuse ironie! — il ne faut pas ouvrir aux esprits de si redoutables perspectives. Dans un autre paragraphe, il était question, pour la France, de soutenir les solutions qui permettraient à l'Italie d'assurer sa liberté maritime. *Soutenir* était remplacé par *accueillir*. Je peste aussitôt contre Gibraltar, ce rocher périmé, qui, ayant cessé d'obstruer les communications, obstrue les négociations. Mais, vaille que vaille, le texte garde un certain accent.

18 heures. Campbell se refuse à délivrer un laissez-passer au texte. Il a fait grise mine et veut en référer à son gouvernement — à cause de quoi il réclame deux heures de répit.

20 heures. La permission de Londres est enfin acquise. Guariglia (ambassadeur d'Italie) est convoqué au Quai. Il objecte que la communication ne porte sur aucune proposition concrète. Daladier lui réplique : « Nous n'avons pas voulu donner l'impression d'un marchandage. Monzie lui-même était hostile à cette méthode. »

22 heures. Guariglia m'offre de venir causer aux Travaux publics. Il vient presque aussitôt. Entretien sans espoir. La guerre! Quelle guerre! Je répète : « *Mais de quoi s'agit-il? La seule excuse de la guerre, c'est son motif. Encore doit-on déclarer pourquoi on va se battre. Notre démarche n'a pas d'autre but que de provoquer, d'obtenir cette déclaration préalable.* »

L'ambassadeur avait préparé un petit commentaire à la note : « M. Daladier dit à titre confidentiel que le gouvernement avait discuté des propositions concrètes susceptibles d'être formulées si la conversation franco-italiennne s'ouvrait. » Je demande téléphoniquement à Daladier s'il accepte ce simple ajouté. Il hésite. Cependant Ybarnégaray a tenu exactement le même langage à Guariglia quand il est allé ce matin lui rendre sa visite de nouveau ministre. Tant pis! L'ambassadeur ajoute : « J'ai vu aussi Monzie qui... » Décidément je commets une imprudence en assumant la responsabilité de Daladier. Une de plus! Je n'espère rien. J'attends tout le risque. L'impossible aura été ébauché pour empêcher la guerre impossible de devenir une réalité de guerre inexpiable.

1er juin 1940.

Je suis prévenu des menées du clan Paul Reynaud en vue de se débarrasser de quelques-uns d'entre nous. On justifie le coup par avance en ce qui me concerne. « Monzie, dit-on, par italophilie, agit sur Daladier, l'influence, l'inspire. Il délaisse pour cette besogne la tâche de ministre des Travaux publics, qu'accomplit à sa place son directeur de cabinet, Berthelot, dont la compétence et l'activité suppléeront à celles de Monzie. » Cette campagne est la suite naturelle de mon intervention au dernier Conseil des Ministres. Paul Reynaud, m'ayant promis de tout faire pour empêcher l'entrée en guerre de l'Italie, préfère m'éliminer au moment où il pourrait et devrait tenir sa promesse.

Le 30 mai, dans la matinée, je reçois, en effet, de Daladier une lettre et un projet de note. Cette lettre met ma responsabilité de chef de Gouvernement en cause, pour le cas où je m'opposerais à une négociation dont il me déclare, avec son autorité de ministre des affaires étrangères, qu'il n'est pas impossible qu'elle aboutisse. Il a ajouté que, dans la situation où la France se trouve, nous n'avons pas le droit de négliger une telle chance, si faible soit-elle. Quant à la note dont il me soumet le projet, elle n'envisage, il est vrai, que l'ouverture de négociations, sans énoncer

aucune offre positive. Mais elle contient l'engagement que la France « soutiendrait » toutes solutions utiles à l'établissement d'un nouveau statut méditerranéen. L'Angleterre est donc implicitement mise en cause et la note, me dit la lettre de Daladier, doit être remise à l'ambassadeur d'Italie le jour même. Je n'accepterai le texte qu'à la condition que, dans notre offre, nous n'apparaissions pas comme étant disposés à soutenir les demandes italiennes contre l'Angleterre et à la condition qu'il ait fait l'objet d'une consultation préalable avec notre alliée. On va me voir — oh, paradoxe! — prendre à témoin Pétain et Weygand, avec qui je suis déjà en conflit sur le plus grave des sujets et leur demander si, sur le plan militaire, il leur est indifférent que la France se brouille avec son alliée.

Voici, d'abord, le texte de ces deux documents :

30 mai 1940.

Le ministre des Affaires étrangères
à monsieur Paul Reynaud, Président du Conseil.

La situation militaire, préoccupante avant la capitulation de l'armée belge, s'est aggravée depuis la défection du roi Léopold. L'Etat-major n'ignore rien des conséquences que comporte cet état de choses. Il suffit de se reporter à son compte rendu du 29 de ce mois pour se convaincre de la gravité des nouveaux dangers qui pèsent sur notre pays. La fin des opérations de Flandre va rendre disponibles trente divisions d'infanterie et la totalité des divisions blindées de l'armée allemande. Sans doute ces forces ont-elles été lourdement éprouvées dans le combat. Mais leur menace ne demeure que trop réelle et nous avons de sérieuses raisons de craindre que l'ennemi ne s'attache à pénétrer plus profondément sur notre territoire.

D'autre part, nos renseignements nous montrent que M. Mussolini est de plus en plus résolu à rechercher dans la guerre la satisfaction de ses visées territoriales. Il est hors de doute que l'appoint que l'Italie fournirait à l'Allemagne ne doive suffire à rendre plus problématiques encore les perspectives qui nous restent d'espérer une issue favorable du conflit.

J'estime, dans ces conditions, que le Gouvernement de la République ne saurait, sans faillir gravement à ses responsabilités, négliger les chances, si faibles fussent-elles, de maintenir Rome en dehors de la belligérance. A mon avis, un tel effort, s'il est conduit avec les précautions nécessaires, doit non seulement laisser intact le moral dont a besoin la nation pour continuer à supporter les épreuves présentes, mais même accroître l'énergie du pays dans le cas où, cette tentative restant vaine, nous aurions à faire face à un nouvel adversaire.

De sondages récents, il paraît résulter que l'offre de concessions positives risquerait de ne pas trouver auprès de M. Mussolini l'accueil que nous pourrions souhaiter. La proposition d'ouvrir une négociation semble, en revanche, de pas être *a priori* vouée à l'échec.

Sauf objection de votre part, je compte donc remettre aujourd'hui à l'ambassadeur d'Italie la note dont ci-joint le texte.

Entre les deux pays, il n'existe, en vérité, aucun différend dont la solution exige le recours aux armes. Une conférence qui aurait pour objet l'examen franc et loyal des problèmes communs permettrait probablement d'aplanir les obstacles qui entravent leur collaboration tant en Europe qu'en Afrique.

J'ai le sentiment que rien, dans une telle démarche, ni dans de telles ouvertures, ne pourrait être de nature à nuire à nos intérêts permanents, ni à porter atteinte, en cas d'insuccès, au moral du pays. Nos Alliés, qui avaient, d'ailleurs,

songé, il y a quelques jours, à une tentative analogue, ne seraient nullement fondés à s'en alarmer.

Il va de soi que le danger d'une intervention brusquée de M. Mussolini rend extrêmement urgente notre propre décision.

Ed. Daladier.

PROJET DE NOTE

30 mai 1940.

Le Gouvernement français confie à M. l'Ambassadeur d'Italie le soin de transmettre au chef du Gouvernement italien la solennelle communication que lui dictent ses devoirs historiques et le vœu de la nation française tout entière :

Nous ne pouvons plus ignorer qu'une menace de conflit pèse sur les rapports franco-italiens. Cette menace n'est pas conditionnée par la guerre dont nous avons assumé les risques depuis septembre 1939, puisque, depuis cette même date, l'Italie n'a pas associé ses armes aux armes de l'Allemagne. Au surplus, en toutes circonstances, M. Mussolini a proclamé que l'Italie se soucierait uniquement de servir son destin quand elle définirait ses buts et manifesterait ses volontés.

Il s'agit donc d'une revendication italienne qui, avant de s'exprimer en écrits, se traduirait en actes et qui aurait pour effet d'acheminer nos deux peuples vers ce que le peuple français a toujours considéré comme une guerre impossible. En cet état préliminaire et face à une éventualité redoutable pour nos consciences, nous tenons à déclarer :

Qu'il n'existe entre la France et l'Italie aucune incompatibilité résultant de la différence des régimes internes des deux pays ;

Que nous sommes disposés à envisager toutes mesures susceptibles de conférer force et durée à cette indépendance mutuelle des deux régimes ;

Que, pareillement, nous sommes disposés à examiner dès maintenant tout l'ensemble des questions méditerranéennes intéressant le développement de l'Italie ;

Que, dans le développement de telles négociations à des fins générales, la France, résolue à ne renier ni son alliance, ni ses engagements, soutiendrait[1] toutes solutions utiles à l'établissement d'un statut nouveau de collaboration méditerranéenne ;

Que, pour parvenir non pas à un règlement particulier et précaire, mais à un accord définitif de sécurité, nous souhaitons recourir au mode de négociation directe entre les parties intéressées.

Il est temps encore d'éviter entre nous le pire, c'est-à-dire l'abolition de notre passé commun et la ruine de notre civilisation commune. Notre démarche au-devant de l'Italie ne saurait s'interpréter comme un signe de défaillance, dans un moment où notre patriotisme rassemble les passions et les énergies unanimes de la nation. Elle tend simplement à marquer que nous aurons accepté, recherché, sollicité tout ce qui pouvait rapprocher et sauvegarder les intérêts de nos patries.

Après avoir pris connaissance de cette lettre et de ce projet de note, à onze heures et quart, je prie le capitaine de Margerie de me communiquer les derniers télégrammes relatifs aux négociations avec l'Italie. Je suis alors en conférence avec Pétain, Weygand et Darlan [2]. Je téléphone à M. Charles-Roux, qui me dit n'avoir pas eu connaissance des deux documents. Je le prie de venir me voir. J'avais déjà appelé Daladier. Le capitaine de Margerie me fait remettre un mot pour m'indiquer qu'il

1. C'est ce mot qui, à ma demande, fut remplacé par « accueillerait ».

2. M. Baudouin, chez qui le Maréchal et le commandant en chef attendaient avant d'entrer dans mon cabinet, les y accompagnait, sans jamais prendre part à la conversation.

vient d'apprendre de M. Hoppenot, sous-directeur des affaires d'Europe, que le projet de note à l'Italie a été rédigé pendant la nuit par M. de Monzie, assisté de M. Daniel Serruys, qu'il a ensuite été soumis à Chautemps, qui l'a approuvé, et qu'enfin, il a été porté, vers deux heures du matin, à la connaissance de Daladier, qui me l'a transmis.

Rendons, maintenant, la parole à M. Charles-Roux :

8° Au matin, M. Daladier et moi sommes convoqués rue Saint-Dominique. Je pars du Quai d'Orsay le premier et, quand j'arrive chez M. Paul Reynaud, je trouve réunis à lui, dans son cabinet, le maréchal Pétain, le général Weygand, l'amiral Darlan et M. Paul Baudouin. Le président du Conseil me tend un document, en me demandant si je le connais. J'y jette les yeux : c'est un projet de note pour l'ambassadeur d'Italie. Je réponds que je ne le connaissais pas. M. Paul Reynaud l'a reçu de M. Daladier avec une lettre lui disant que, dans la situation militaire du moment, le Gouvernement devait se mettre en face de ses responsabilités et qu'en tout cas, le signataire prenait les siennes. Sur ces entrefaites, M. Daladier entre dans la pièce et alors commence l'examen du texte proposé. La note est habilement rédigée. Elle exprime à l'Italie les dispositions de la France à examiner avec elle tout l'ensemble des questions méditerranéennes et à soutenir toutes solutions utiles. Mais elle marque un peu trop une tendance à promettre ce qu'il ne dépendait pas de nous de faire tenir. Je fais donc remarquer que nous n'avons aucun droit sur Malte et Gibraltar et que, s'il n'est pas totalement interdit, en diplomatie, de disposer du bien d'autrui, encore faut-il qu'autrui ne soit pas un allié au concours de qui l'on fait appel au même moment. L'on édulcore donc les termes de la note dans le sens de cette observation. Ensuite se pose la question : la communiquera-t-on à Londres avant de la remettre à l'ambassadeur d'Italie ? M. Paul Reynaud prend à témoin le maréchal Pétain et le général Weygand de l'impossibilité, dans les circonstances actuelles, de rien faire qui nous sépare de l'Angleterre. Les deux chef militaires se déclarent d'accord. Sur le pas de la porte, le général Weygand interroge encore : « Un instant, alors, c'est bien entendu : l'on consulte Londres ; car moi, j'ai besoin des Anglais ! » On lui garantit que Londres sera consulté.

Ainsi donc, le mot « soutiendrait » est remplacé par le mot « accueillerait », qui met hors de cause notre alliée, et le Gouvernement britannique sera préalablement consulté.

Daladier appelle l'ambassadeur d'Angleterre au début de l'après-midi et lui communique le texte de la note. A six heures, sir Ronald Campbell vient lui donner la réponse de son Gouvernement : celui-ci ne fait pas d'objection à la démarche, mais il entend n'y être pas associé et nous en laisser la responsabilité. De la sorte, si la démarche ne doit produire aucun effet, du moins ne peut-elle plus nuire. A huit heures, Daladier remet la note à M. Guariglia.

En cette même journée du 30 mai, Mussolini écrit à Hitler, après l'avoir félicité de la capitulation belge : « J'ai retardé de plusieurs jours ma réponse, parce que je voulais vous annoncer ma décision d'entrer dans le conflit le 5 juin... Mais le peuple italien est indiscutablement impatient de prendre les armes aux côtés du peuple allemand dans la lutte contre nos ennemis communs... »

Ce n'est pas l'avis du comte Sforza, ancien ministre des Affaires étrangères. Il l'écrit, en ce même jour du 30 mai, au roi d'Italie. Il a divulgué,

dans l'*Italie telle que je l'ai vue* (pp. 197 et ss.), le texte de sa lettre. En voici quelques extraits :

Sire,

Là où votre premier ministre Vous trompe, où Vous Vous trompez Vous-même, c'est lorsque Vous croyez que la Grande-Bretagne suivra l'exemple de la France et s'effondrera après une brève résistance. Non, l'Angleterre n'a pas le choix. Non seulement elle résistera, mais, avec les Dominions, elle étonnera le monde par sa ténacité. Elle organisera une résistance si héroïque que l'histoire n'en aura peut-être jamais connu de pareille.

Cela ébranlera le monde, et, à la longue, les Etats-Unis entreront dans la lutte... Je sais bien qu'autour de Votre Majesté, on dit avec assurance... que l'Amérique ne sera pas prête à temps, que l'Angleterre sera vaincue auparavant. Ne croyez pas, Sire, à ces sottises : l'Amérique étonnera le monde...

Si Votre Majesté donne Son nom et Sa signature à cette guerre insensée, il faut qu'Elle sache que cela finira par la plus terrible des ruines pour l'Italie... Comprenez bien que les désastres seront si épouvantables et que la perte de l'honneur national sera si douloureuse qu'ils finiront par détruire, à la longue, tous les liens de fidèle affection entre le peuple italien et Votre Maison.

Si, au contraire, Vous chassez la bande fasciste..., le peuple italien Vous sera si reconnaissant qu'il en oubliera peut-être les crimes de l'époque monarchico-fasciste...

Carlo Sforza.

Le roi laissa cette lettre sans réponse.

Toujours, en cette même journée du 30 mai, Ciano écrit : « Le sort en est jeté. Mussolini vient de me donner sa lettre à Hitler dans laquelle il fixe notre entrée dans la guerre. La date choisie est le 5 juin, à moins qu'Hitler n'estime qu'il convienne de la retarder de quelques jours. »

Et cependant, le Gouvernement italien s'évertue à nous soutirer une offre concrète. Dans sa préface à un rapport officiel publié à Rome sur le régime auquel nous aurions, dès la déclaration de guerre, soumis les Italiens dans les camps d'internement, M. Guariglia relate les dernières heures de son séjour à Paris. Il y fait allusion à l'audience au cours de laquelle Daladier lui a remis la note du 30 mai. Il ajoute que, le lendemain 31, il s'enquit, par téléphone, auprès de lui de la portée que le Gouverment italien devait attribuer à cette démarche. Il lui demanda, en particulier, si, comme suite à cette dernière, Rome pouvait s'attendre à recevoir de nous des offres positives. Daladier lui aurait répondu que le Gouvernement français avait déjà étudié des propositions concrètes pour le cas où le Gouvernement italien entrerait dans la voie des négociations.

Le 31 mai, Ciano écrit : « Je soumets au Duce le texte de la déclaration de guerre. Daladier remet une note à notre ambassadeur à Paris, Guariglia. Aucune proposition précise, mais beaucoup d'ouvertures. Il y est dit clairement que tout sera fait pour éviter la guerre. Mais Mussolini refuse de la prendre en considération et décide de ne pas y répondre ».

Sachant que son armée sera incapable de pénétrer en France, Mussolini écrit le 2 juin à Hitler : « Je tiendrais beaucoup à voir au moins une unité représentative de l'armée italienne se battre aux côtés de vos soldats, pour sceller, sur le champ de bataille, la fraternité d'armes et la

camaraderie incarnées dans nos deux révolutions ». Le Führer décline l'offre...

En cette journée du 30 mai, l'ambassadeur d'Angleterre vient dire au Quai d'Orsay que, les démarches de lord Halifax ayant échoué, le Gouvernement britannique a décidé de s'abstenir désormais de toute nouvelle avance.

Le 1er juin, M. François-Poncet téléphone de Rome au Quai d'Orsay : « Le document n'aura probablement pas de réponse. On le laisse tomber ». Il ajoute qu'on lui a fait savoir que la décision de principe était prise et qu'il n'y a d'incertitude que sur le choix de l'heure, qui n'est pas imminente, mais qui ne tardera pas beaucoup.

Donnons, une dernière fois, la parole à M. Charles-Roux. Nous allons voir l'ambassadeur d'Italie essayer de nous arracher une promesse positive :

9° Le 1er juin, M. Guariglia vient me voir.

— Savez-vous, me dit-il, que la situation évolue très vite, ne ferez-vous rien pour retenir l'Italie ?

— Mais, lui dis-je, n'est-ce pas précisément le but d'une note que vous avez dû recevoir avant-hier ?

— Oh ! me répondit-il, la note n'est pas du tout ce que j'attendais !

Le fait est qu'à Rome, l'on n'y prête aucune attention. Bientôt, Ciano, qui devient d'une franchise de plus en plus déconcertante, fait prévoir à sir Percy Loraine que la déclaration de guerre n'est plus qu'une question de jours, voire d'heures.

Elle est notifiée aux ambassadeurs de France et d'Angleterre, à Rome, le 10 juin 1940.

On voit avec quelle autorité et quel tact le secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères soutint ma politique d'entente étroite avec l'Angleterre.

Et cependant, dans la nuit du 1er au 2 juin, le comte Wladimir d'Ormesson, notre ambassadeur au Vatican, rend visite au cardinal Maglione pour examiner la possibilité et les perspectives d'une ultime démarche de la France ou, mieux encore, des Alliés auprès de Mussolini par l'entremise du Saint-Père. Il s'agirait de demander au pape, devant la menace d'une extension du conflit qui provoquerait l'effondrement de la chrétienté, de tenter un suprême effort pour la conciliation générale et la paix. Pieuse intention, approuvée par M. François-Poncet, mais dépassée, hélas ! par l'événement.

Et ce n'était pas encore tout. On sait que, le 9 juin à midi — c'est-à-dire quatre jours après la date à laquelle Mussolini voulait entrer dans la guerre contre la France et la veille du jour où il y entra effectivement — je reçus la visite du général Denain, que me renvoyait le président de la République, à qui Laval l'avait adressé.

Le comte Arduini-Ferretti, qui réside ordinairement à Paris et se donne pour francophile, a coutume, me dit-il, d'aller voir Laval au retour de chacun de ses voyages en Italie. Depuis le commencement de la guerre, il n'a jamais manqué de le faire, ni de déplorer l'intimité grandissante

de l'Italie avec l'Allemagne. Dans la matinée du 9, il s'est présenté, très ému, au bureau de Laval pour lui dire qu'il revenait de Rome, que l'Italie devait déclarer, le 14 ou le 15 juin, la guerre à la France, mais que, jusque-là, il y avait encore des possibilités de négociations avec Mussolini pour essayer de le dissuader d'entrer dans cette voie. D'après l'émissaire, les troupes italiennes resteraient, même une fois la guerre déclarée, l'arme au pied, sur notre frontière des Alpes. Pour que les conversations pussent s'engager et continuer même après cette déclaration, Mussolini souhaiterait, rapportait le comte Arduini-Ferretti, qu'il ne fût pas recruté, parmi les Italiens antifascistes, une légion destinée à être employée contre l'Italie. Interrogé par Laval sur l'origine des renseignements dont il faisait état, l'émissaire répondit qu'il venait de la part d'une personnalité bien connue de Laval, le baron Aloisi, sénateur du royaume, qui avait longtemps dirigé le cabinet de Mussolini aux Affaires étrangères et avait représenté, pendant la campagne d'Éthiopie, l'Italie à Genève, où Laval l'avait eu comme interlocuteur. Laval, en tout cas, avait eu l'impression que la communication pouvait aussi être interprétée comme venant de Mussolini. Croyant de son devoir de ne pas laisser le Gouvernement français dans l'ignorance de la démarche dont il était l'objet, Laval l'avait prié, lui, Denain, qui, en tant que ministre de l'Air en 1935, avait été appelé à signer avec son collègue italien des accords d'ordre militaire, d'informer M. Lebrun. Questionné par moi, le général me répondit que Laval ne savait ni quel objet devraient avoir les négociations, ni si, en particulier, elles devraient comporter des offres concrètes de notre part.

Je fis observer au général que l'Italie nous avait déjà déclaré la guerre à terme et que M. François-Poncet le tenait de la propre bouche de Ciano.

« Je le sais bien », me répondit-il.

Je lui dis que je regrettais de le voir prêter son concours à une opération dans laquelle il était manifeste que Laval voulait se servir de lui comme témoin.

Laval me téléphone au début de l'après-midi, assez gêné, au sujet de la visite du général Denain. Je lui réponds qu'il est manifeste que les dés sont jetés et que, dans ces conditions, toute nouvelle démarche serait sans objet. Laval n'insiste plus et me dit qu'il part pour sa propriété de Châteldon, en Auvergne.

Le lendemain, 10 juin, Mussolini crie du balcon du Palais de Venise : « Nous entrons en lice contre les démocraties ploutocratiques et réactionnaires de l'Occident, qui, de tous temps, ont fait obstacle à la marche en avant et à l'existence même du peuple italien... Notre conscience est absolument tranquille. Le monde est témoin que l'Italie a fait tout ce qui était humainement possible pour éviter la guerre. Mais tout a été vain... Peuple italien, aux armes ! Il n'y a qu'un mot d'ordre : « Vaincre ! ». Et nous vaincrons ».

Telle est l'histoire des efforts déployés *in extremis* par les Alliés pour

détourner l'Italie fasciste d'un acte qui a soulevé la conscience du monde civilisé et qui, par un juste retour des choses, fut, en définitive, désastreux pour elle.

Reconnaissons, aujourd'hui, que les tentatives de l'Angleterre et de la France étaient viciées dans leur principe pour la raison que Ciano avait confiée à M. François-Poncet pendant la « drôle de guerre ». Mussolini guettait le moment où il pourrait planter son couteau entre les deux épaules de la France si, comme il l'espérait, elle tombait sur les genoux. Pour rien au monde, il ne se serait privé de cette volupté, ni n'aurait laissé échapper la « belle proie » qu'il convoitait.

Aux derniers jours de mai 1940, notre pays vivait les heures les plus angoissantes de son histoire. Tandis qu'il était profondément envahi au Nord par l'armée allemande, voici qu'il était menacé d'une attaque sur les Alpes. Il n'avait donc pas le recul et, partant, il pouvait ne pas avoir la sérénité de son insulaire alliée. Et pourtant, malgré les manœuvres de son ambassadeur, Mussolini ne put obtenir du Gouvernement français des offres positives, dont il aurait pu, ensuite, se faire une arme contre nous. Contenues dans d'étroites limites, les ouvertures *in extremis* de la France n'altérèrent en rien, non plus, les rapports de confiante amitié qui existaient entre son Gouvernement et celui de son alliée britannique [1].

PAUL REYNAUD

1. M. Paul Reynaud publiera prochainement dans ses mémoires le texte que l'on vient de lire. Plusieurs docmuents supplémentaires seront ajoutés par l'auteur pour préciser certains points de détail (N.D.L.R.).

DIX LETTRES INÉDITES

DE VICTOR HUGO

L'édition de l'Imprimerie Nationale va publier bientôt le tome premier de la *Correspondance de Victor Hugo*. Pour les lecteurs de cette revue, j'ai choisi, parmi les nombreuses lettres inédites, dix qui m'ont paru particulièrement intéressantes pour la connaissance du caractère de Victor Hugo. La première est adressée à madame Foucher, la future belle-mère de Victor Hugo.

Le ton enjoué du poète déguise assez bien sa tristesse et son impatience. Il avait perdu sa mère le 27 juin 1821 ; quel effondrement! quel vide! Pour l'atténuer un peu, il avait enfin la permission de voir de temps en temps son Adèle; sans être reconnu officiellement comme fiancé, il avait la perspective, après quatre ans d'attente, d'obtenir la main de celle qu'il aimait. Le mariage n'eut pourtant lieu que le 12 octobre 1822. Jusque-là, une soirée passée au théâtre, une invitation à dîner chez les Foucher, une promenade avec Adèle — et sa mère : voilà les seuls bonheurs qui traversaient sa vie de travail, de privations et de solitude.

A madame Foucher.

19 octobre [1821].

Il existe rue de Mézières, n° 10, une manière de pestiféré auquel ces dames font subir, sans s'en apercevoir, des quarantaines dont il ne s'aperçoit, lui, que trop. Cet importun croit se rappeler qu'il a été définitivement convenu qu'il aurait l'honneur de conduire dimanche 21 octobre ces dames au jardin ducal de Monceaux. C'est pourquoi le susdit pestiféré étant parvenu à trouver une mauvaise plume dans l'inextricable chaos de son logis déménagé[1], s'est mis à écrire sur ses genoux cet illisible billet, afin de supplier ces dames de vouloir bien lui faire dire à quelle heure il doit être dimanche à leurs ordres. Il pense que ces dames n'ont pas oublié leur promesse ; si pourtant cela contrariait quelque nouvel engagement, soit bal, dîner ou spectacle, il retirerait humblement sa requête, car il préfère les plaisirs de ces dames aux siens et n'ose se flatter que sa seule compagnie puisse les dédommager de quelque sacrifice. Il se permettra, toutefois, de faire observer à ces dames que c'est pour la troisième ou quatrième fois que la promenade projetée serait remise et qu'avant peu, si elles jugeaient à propos de la retarder encore, les frimas et les tempêtes

1. Victor Hugo quittait la rue de Mézières pour le 30 de la rue du Dragon.

se chargeraient de leur trouver des excuses plausibles pour s'en dispenser tout à fait.

Dans le cas où ces dames auraient oublié le nom du pestiféré en question, elles le reconnaîtront peut-être à l'indéchiffrable griffonnage dans lequel il leur présente ses respects, et sans doute au titre, qui lui est bien cher, du plus dévoué de leurs serviteurs. V. M. H.

Le pestiféré espère que tout le monde se porte bien.

Il envoie quelques livres pour M. Foucher et des morceaux de terre qui lui ont l'air d'appartenir au fourneau.

Si ces dames ont sous la main les livres que M. Foucher a lus, elles peuvent en charger la *porteuse* de ce billet.

Ce vendredi.

***

On sait que le général Hugo, père du poète, s'était, en 1814, séparé de sa femme et n'écrivait que rarement à ses fils. Après la mort de la générale Hugo qui s'était toujours opposée au mariage de son fils avec Adèle Foucher, Victor écrivit à son père pour lui annoncer le deuil qui les plongeait, ses frères et lui, dans une profonde douleur. Puis les lettres devinrent plus fréquentes ; il avoua son amour et ses projets d'union. Les parents d'Adèle avaient réservé leur acceptation, désirant que le jeune fiancé pût justifier de quelques ressources, si minimes fussent-elles ; mais cet obstacle se trouvait en partie levé : la pension royale, si longtemps promise et toujours retardée, arrivait enfin ! Victor écrivit donc à son père pour obtenir son consentement et le prier de faire la demande officielle.

Monsieur le général Hugo,
à sa terre de Saint-Lazare, près Blois.

Paris, 18 juillet 1822.

Mon cher papa,

Je suis dans la joie, et je m'empresse de t'écrire pour que tu sois heureux de mon bonheur, toi qui y as contribué, toi à qui il est réservé de l'achever. J'ai enfin obtenu mon traitement académique. Le Roi m'accorde, ainsi qu'à qu'à mon honorable confrère, M. Alexandre Soumet, une pension de 1 200 francs sur sa cassette. Je te transmets cette heureuse nouvelle *sous le secret*, parce qu'une autre pension va m'être incessamment donnée au Ministère de l'Intérieur (j'en ai l'assurance positive de M. de Lourdoueix) et qu'il serait à craindre que la publicité de l'une ne gênât l'émission de l'autre. Reçois donc ici, mon bien cher papa, tous les remerciements de ton fils pour ce que tu as fait pour lui dans cette occasion et pour ce que tu vas faire encore ; car c'est maintenant que j'attends tout de ton cœur et de ta bonté.

Oui, cher papa, le moment que dans ta tendresse pour moi, tu as appelé comme moi de tous tes vœux et hâté de tous tes efforts, est venu. Je sais bien que ta sollicitude paternelle va me représenter ici que 1 200 francs ne suffisent pas pour tenir une maison ; mais il faut ajouter à ces 1 200 francs une somme au moins égale, produit de mon travail annuel ; ensuite, mon cher papa, mon intention n'est pas de tenir maison. J'ai la certitude que,

sitôt que tu auras fait connaître tes désirs à monsieur et madame Foucher, ces bons parents seront heureux de garder leur fille et leur gendre auprès d'eux ; leur logement s'y prête à merveille et tu sentiras maintenant, cher papa, que vivant comme une seule famille et un seul ménage, 2 400 francs seront plus que suffisants pour l'entretien de tes enfants. Joins à cela, ce qui doit achever de lever toute difficulté, que cet arrangement pourra durer jusqu'à ce que mes revenus, accrus par l'extension de mon travail et la pension qui m'est promise si positivement au Ministère de l'Intérieur, me permettent d'avoir ma maison et mon ménage. Tu vois, mon cher papa, combien toute inquiétude est désormais impossible, et je suis certain que tu seras aussi heureux que moi-même de la félicité que va m'apporter ta prochaine lettre.

Tu écriras sans doute aussi en même temps à l'excellent M. Foucher, dont les favorables dispositions me sont connues et qui n'attend plus qu'un mot de toi. C'est une famille, mon cher papa, à laquelle tu t'applaudiras en tout temps d'avoir associé la tienne.

Adieu, mon cher et bon papa, j'espère que ta santé s'améliore toujours : m'en donner l'assurance dans ta prochaine lettre, ce sera ajouter un bonheur à la félicité que va te devoir

Ton fils tendre, respectueux et reconnaissant.

VICTOR.

Nous t'embrassons tous ici bien tendrement.

Les nouvelles recherches que je viens de faire relativement à la Société de Blois ont été infructueuses. Mande-moi tes intentions à cet égard.

***

Voici une lettre qui montre le peu de rancune que le neveu gardait à sa tante pour toutes les humiliations, les privations qu'elle lui avait fait subir et les mauvais procédés dont cette tante avait abusé de 1814 à 1818. Durant ces quatre années, le général Hugo avait chargé sa sœur, madame Martin, de mettre Eugène et Victor en pension et de veiller à leur entretien, défendant formellement que leur mère fût reçue au pensionnat. Madame Martin apportait toute la mauvaise humeur possible dans cette mission, ne leur donnant qu'après un retard de plusieurs semaines les malheureux 3 francs par mois nécessaires pour « payer nos chaises à l'église, faire repasser nos canifs, relier nos livres, acheter des instruments de mathématiques ». Elle s'élevait contre les demandes les plus naturelles, ressemelage de souliers, etc.

En 1828, madame Martin s'avisa sans doute que le neveu qu'elle avait si malmené commençait à faire parler de lui (*Cromwell* et sa préface avaient paru au début de 1828) et elle lui écrivit une lettre assez repentante si nous en jugeons par cette réponse :

Madame veuve Martin,
20. rue des Vieux-Augustins, près la rue Saint-André-des-Arts.

Ce lundi 11 septembre [1828].

Vous avez tort, ma chère tante, de revenir sur un passé qui est oublié. Après tous les malheurs de notre famille, le pire de tous serait le manque d'union. Croyez donc que nous vous aimons tous.

Ne réveillez plus des souvenirs pénibles d'une époque où mon père a tout compromis, sa propre fortune et celle de ses enfants? L'en avons-nous moins aimé?

Aujourd'hui, nous avons tous une pauvreté commune à supporter. C'est un triste résultat des fautes que nous n'avons pas commises. Que voulez-vous? Résignons-nous.

J'ai envoyé votre lettre et le papier qu'elle contient à Abel.

Votre neveu dévoué.

VICTOR.

***

Dans une étude sur Eugène Hugo, *celui dont on ne parle pas*, M. Pierre Dufay conclut à l'abandon du pauvre fou par son frère, qui, absorbé par ses travaux, ses succès, ses luttes, ne se souciait plus du compagnon de sa jeunesse et ne s'en souvint qu'en 1837, à sa mort; il écrivit alors sur lui des vers fort beaux, *à Eugène, vicomte H.* M. Pierre Dufay conclut : sentimentalité littéraire, non dictée par le cœur. Peut-être serait-il prudent de freiner la malveillance et de ne s'avancer qu'à coup sûr. Les nombreuses lettres de Victor Hugo à son père donnent un démenti à cette étude tendancieuse. Et après la mort du général, on peut affirmer que le poète n'a pas cessé de s'intéresser à Eugène.

Voici d'ailleurs une lettre adressée au directeur de la maison de Charenton, où le malade était interné :

A M. Esquirol,
médecin en chef de la Maison royale de Charenton.

Monsieur,

Il y a quelques mois, on me transmit une lettre adressée à un de mes ...[1] et dans laquelle l'administration de Saint-Maurice réclamait de la famille de M. Eugène Hugo, mon frère, une somme de 50 ou 60 francs par an pour subvenir à ceux de ses besoins auxquels l'Etat ne pourrait pas subvenir. La liquidation de la succession de mon père n'étant pas encore terminée et ne sachant si, toutes dettes payées, il reviendrait une part quelconque à ses héritiers, je crus devoir offrir sur-le-champ, d'avance, moi-même, la somme que l'administration réclamait, et je chargeai la personne à laquelle la demande était adressée de répondre que M. Victor Hugo paierait, sur la demande de l'administration et sur ses reçus, la somme de 60 francs par an en deux paiements semestriels de 30 francs, le jour où l'administration les réclamerait près de lui. J'apprends aujourd'hui que mes intentions n'ont pas été remplies, et que mon cher et pauvre frère attend toujours. Je m'empresse, monsieur, de m'adresser directement à vous et de vous faire savoir que j'ai toujours été prêt, quoique sans aucune fortune et chargé d'une famille de neuf personnes, à faire pour mon frère Eugène ce que l'administration de Saint-Maurice réclamait. Je serais charmé d'en causer avec vous, si vous en avez le loisir, le jour,

1. Un mot illisible.

l'heure et à l'endroit que vous me désignerez. Je voudrais aussi savoir si vous verriez toujours à ce que je visite mon frère les mêmes inconvénients qu'y voyait il y a sept ans M. Royer-Collard.

Je compte, monsieur, sur un mot de réponse de vous, et je vous prie d'excuser la peine que je vous donne et d'agréer l'assurance de mes sentiments distingués.

Paris, 23 janvier [1832].

VICTOR HUGO.
9, rue Jean-Goujon,
Champs-Élysées.

***

En 1832, le choléra sévissait à Paris. Victor Hugo écrivit à son oncle, le général Louis Hugo, pour le rassurer sur l'état du petit Charles Hugo, atteint par l'épidémie.

Nous retrouvons le général Louis Hugo en lisant *la Légende des Siècles*, car les vers consacrés à la bataille du cimetière d'Eylau ont été inspirés au poète par le récit que lui avait fait son oncle.

La tante Martine dont il est question dans cette lettre est la veuve du major Francis Hugo, frère du général et qui avait été recueillie par Victor Hugo.

Monsieur le général Louis Hugo.

Je t'écris, mon cher oncle, avec des yeux bien malades ; mais le plaisir que j'ai à t'écrire m'empêche de m'apercevoir de mon mal. J'ai reçu ta petite lettre et le mandat pour Martine, qui te remercie bien.

Tu as peut-être appris par les journaux qu'un de mes enfants, mon pauvre gros Charlot, avait été malade du choléra. Dieu merci ! nous l'avons sauvé. Mais ta femme, qui est mère, se figurera aisément les angoisses de la mienne. Nous espérons comme toi que l'épidémie n'atteindra pas Tulle, car nous serions bien inquiets de vous tous. Paris en est presque délivré.

Voici une nouvelle édition de mes romans que je t'envoie [1]. Tu recevras les autres volumes à mesure qu'ils paraîtront.

Eugène est toujours dans le même état. Ce pauvre frère souffre peu ou point, c'est le seul bonheur qu'un pareil malheur nous laisse. M. Esquirol me défend toujours de le voir [2], mais j'ai fréquemment de ses nouvelles et j'ai pris les mesures pécuniaires nécessaires pour qu'il ne manque de rien.

Adieu, mon excellent oncle. Nous vous embrassons tous de tout cœur.

VICTOR.

5 mai 1832.

1. Edition Renduel.
2. M. Pierre Dufay est encore pris ici en flagrant délit d'inexactitude.

***

Lamartine venait d'assister à la première représentation d'*Angelo*. Le lendemain 29 avril 1835, il écrivait à Victor Hugo :

« L'idée du quatrième, selon moi une des plus neuves au théâtre, n'est pas suffisamment exploitée. Revenez-y. »

Voici ce qui justifiait cette appréciation :

Et d'abord le quatrième acte dont par le Lamartine était en réalité le cinquième. Le quatrième, la mort d'Homodei, avait été supprimé à la création ; il ne fut rétabli qu'en 1905 au théâtre Sarah-Bernhardt. En 1835, le cinquième acte, le dernier, devint donc le quatrième. Là encore, on demanda une coupure et le rideau tomba sur ces mots :

Catarina ! par qui as-tu été sauvée ?
LA TISBÉ : *Par moi, pour toi.*

Sarah Bernhardt joua la fin telle qu'elle avait été écrite.

Voici la réponse de Victor Hugo à Lamartine :

A Lamartine.

Merci, mon illustre frère. Votre lettre m'est arrivée au moment où je lisais des vers divins qui sont de vous. J'étais avec le poète au moment où l'ami est venu me serrer la main.

Vous avez raison pour le quatrième acte. Cela tient à ce que la pièce n'est pas jouée comme je l'ai écrite. Lisez-la. Vous serez content du quatrième acte précisément par le point que vous désirez. Mais les stupides impatiences des gens qui veulent toujours qu'on se hâte au théâtre, nous obligent souvent à n'y montrer que des raccourcis, surtout dans les derniers actes.

Heureusement, la pièce imprimée nous venge de la pièce représentée.

J'irai chercher votre quatrième volume [1].

Mettez-moi aux pieds de votre femme. Je suis à elle du fond de l'âme et à vous du fond du cœur.

VICTOR HUGO.

1er mai [1835].

***

En 1838, il y avait déjà quatre ans qu'Auguste Vacquerie, encore élève au lycée Charlemagne, avait fait sa première visite à Victor Hugo. Le Maître l'encouragea à revenir, lut ses premiers vers et tout de suite sympathisa avec ce tout jeune homme pénétré pour lui d'une admiration qui confinait au culte. Les liens littéraires, si forts à cette époque, qui auraient suffi à susciter chez Auguste Vacquerie un dévouement durable, furent renforcés par des liens de famille, car Charles Vacquerie, son frère, épousa Léopoldine et mourut avec elle à Villequier.

D'opinions politiques absolument semblables à celles de Victor Hugo, Auguste Vacquerie le suivit en exil, eut sa chambre à Guernesey et ne fit que de rares apparitions à Paris pour surveiller les répétitions de ses pièces ou la publication de ses livres.

Critique lui-même, il ne supportait pas la moindre réticence dans l'apprécia-

1. *Souvenirs, impressions, pensées et paysages.*

tion des œuvres de son dieu et avait la dent dure pour ceux qui ne s'inclinaient pas devant le génie du grand poète. Il fut l'un des trois exécuteurs testamentaires désignés par Victor Hugo pour publier ses œuvres.

A Auguste Vacquerie.

Ce mercredi 18 avril [1838].

Au lieu d'une lettre vous en aurez deux. Ma femme vous écrit, et moi aussi. Comment voulez-vous qu'on vous oublie, mon poète? Vers et prose, amitié et poésie, de vous tout est charmant. Je vous félicite d'être là-bas [1] et je vous remercierai d'être ici. Vous êtes heureux d'ailleurs, si vilain que soit le printemps, car vous avez la mer qui est belle surtout quand la saison ne l'est pas. Quand le ciel est affreux, l'océan est magnifique. Je vous souhaite une tempête. Une tempête sans naufrage, bien entendu, car il ne faut pas indigner les philanthropes avec nos fantaisies d'artistes. Mais revenez bien vite. Venez pour être accueilli à bras ouverts par vos vieux amis de la place Royale.

Moi, je n'ai rien de beau à vous raconter. Paris est toujours Paris, c'est-à-dire quelque chose d'assez plat. Pour toute tempête et pour tout océan, j'ai la séance du Comité historique d'où je vous écris. J'y fais un petit orage précisément à ce moment, j'y soulève à propos de la grille de la place Royale [2] toutes sortes de vagues irritées, et je tâche de faire chavirer le Conseil municipal de la ville de Paris, représentée par un navire comme vous savez. Je souffle sur le préfet et je couvre d'écume les architectes. C'est fort amusant de faire ainsi l'Éole, mais j'aimerais encore mieux les envoyer au diable, et m'aller promener moi-même — avec vous, mon poète — et au bord de la mer. Je vous aime de tout mon cœur.

VICTOR H.

***

On connaît l'affreuse nouvelle qu'un journal ouvert par hasard révéla à Victor Hugo, alors qu'il se préparait à rentrer à Paris après son voyage aux Pyrénées : sa fille aînée, noyée au cours d'une promenade en Seine, malgré les efforts de son mari, qui, ne parvenant pas à lui faire lâcher la barque retournée sous l'eau et à laquelle elle se cramponnait de toutes ses forces, décida de mourir avec elle.

On s'imagine le désespoir du père et ce que fut son retour chez lui.

Il reçut alors des vers écrits par son beau-frère Paul Foucher, qui lui demandait un portrait de Léopoldine ; la réponse suivante est tout empreinte de la douleur qui accablait Victor Hugo :

A Paul Foucher.

16 septembre [1843].

Mon pauvre Paul, mon bon Paul, tes vers sont déchirants et ravissants à la fois ; ils m'ont remué les entrailles, je t'en remercie, mais je ne puis me séparer de ce portrait. Figure-toi, mon pauvre ami, qu'elle l'avait fait

1. Au Havre.

2. Victor Hugo, comme membre du Comité historique des Arts et Monuments, avait essayé d'empêcher la démolition de la grille Louis XIV qui entourait le jardin de la place Royale. Elle fut néanmoins démolie.

faire pour moi, qu'elle allait tous les jours avant son mariage chez M. Édouard Dubufe pour cela, qu'elle me l'a donné avec son dernier adieu ; je l'avais couché dans le lit comme mon enfant, comme mon trésor : en arrivant, c'est la première chose que j'ai cherchée ; ne le trouvant pas, j'ai tout remué dans ma chambre! Comprends cela, pardonne-moi, après tes charmants vers, je ne devrais rien te refuser ; je te refuse pourtant ce portrait ; pardonne-moi ; c'est mon ange, vois-tu, il faut qu'elle soit près de moi.

***

Paul Meurice connaissait Victor Hugo depuis 1834 ; il lui avait été amené par son grand ami Auguste Vacquerie, comme lui élève au lycée Charlemagne. Ils avaient alors seize et dix-sept ans. De ce jour, leur admiration ne fit que grandir avec les années. Paul Meurice, surtout, lui consacra la plus grande partie de sa vie. Journaliste, auteur dramatique, romancier, il connut de grands succès ; mais à travers son labeur personnel, il défendit passionnément la gloire et les intérêts du Maître ; il le représenta dans toutes ses affaires pendant l'exil ; en 1869, il lui écrivait : « C'est mon devoir, mon honneur et mon bonheur de vous servir. »

Son premier article sur Victor Hugo date de 1842 (*Le Rhin* venait de paraître). Fait curieux : c'est tandis qu'il préparait, pour l'édition de l'Imprimerie nationale, la publication du *Rhin*, que la mort le surprit le 11 décembre 1905. Il ne put achever l'ouvrage qu'il considérait comme le point culminant de son œuvre au point de vue social : *Labor*, mais il avait eu la joie d'organiser une nouvelle et dernière apothéose de son maître : le centenaire de Victor Hugo.

En 1846, Paul Meurice avait signé DEMAIN, au bas d'un feuilleton que je n'ai pu retrouver, un article sur Victor Hugo, qui, ignorant le nom de l'auteur, envoya au journal son remerciement :

Je ne vous connais pas, monsieur, mais je vous admire. Trouvez bon que je vous félicite de tant de talent, de tant de courage, de tant d'esprit, de tant de style. Vous êtes certainement, qui que vous soyez, un des plus fermes et des plus nobles esprits de ce temps. Vous avez raison de parler comme si vous étiez l'avenir. Vous ne l'êtes pas, mais vous l'avez.

Je vous remercie, c'est mon dernier mot, et je vous serre la main.

VICTOR HUGO.

14 février [1846].

Au reçu de cette lettre, l'anonyme trahit son incognito :

Jeudi [19 février 1846].

Monsieur,

Anténor Joly me remet aujourd'hui seulement votre bonne lettre. Elle me rend si heureux et si fier que je n'y puis tenir — je trahis mes devoirs, je viole mes serments — et vous confesse que c'est bien moi, hélas! qui ai eu l'idée, téméraire et impie sans doute, de m'appeler *Demain*, de grossir ma voix grêle par ce redoutable masque de bronze... — Pour tout vous dire, d'ailleurs, puisque je suis en train — Vacquerie va désormais m'aider dans une besogne trop absorbante, je m'en suis aperçu, pour mes seules forces. Il a déjà écrit en grande partie l'avant-dernier article sur les critiques et fera le prochain sur Ponsard. — Lui

seul et Joly étaient jusqu'ici dans la confidence. — Oserai-je, monsieur, vous demander de taire encore notre secret à tout le monde et même à mes complices mon indiscrétion. Ce n'est pas contre la prudence, certes, c'est contre la foi promise que je vous livre le mot de l'énigme déjà trop devinée pour notre sûreté, notre succès, notre autorité surtout. Mais que voulez-vous? Vous êtes notre Napoléon à nous autres; je me battais joyeusement et obscurément pour votre illustre cause; mais puisque vous avez bien voulu m'apercevoir dans mon coin, je n'ai pu résister au désir de vous remercier de vos indulgentes et encourageantes paroles et au bonheur de vous dire que celui qui a essayé de montrer dans cette dernière occasion combien il vous appartenait, cœur et plume, s'appelle

PAUL MEURICE.

Victor Hugo, pour tranquilliser Paul Meurice, répondit aussitôt par ce billet :

A Paul Meurice.

C'est du cœur que je vous remercie, cher poète. Je croyais deviner, et je me taisais, comprenant les motifs de votre silence. Maintenant je sais, et je me tairai plus que jamais. Votre beau et noble esprit vous trahit; il est bien difficile de mettre un masque à ce qui rayonne. Comptez sur mon silence *absolu* comme sur ma profonde amitié.

VICTOR H.

20 février [1846].

***

On nous a toujours présenté Victor Hugo sous les traits d'un homme d'affaires intransigeant, âpre au gain et irréductible quand il s'agissait de défendre ses droits. Entre autres traités onéreux, ruineux pour les éditeurs, on cite toujours celui des *Misérables* : 300.000 francs pour dix volumes cédés, publiables dans tous les formats, droits de traduction compris, pour une période de douze ans (et il y eut, dès l'apparition du premier volume, sept demandes de traductions). J'ai, dans divers historiques de l'édition de l'Imprimerie nationale, conté l'abandon, par Victor Hugo, des poursuites contre divers éditeurs en faillite, la remise au Théâtre-Français des sommes dues pour infractions aux condamnations dans les procès d'*Hernani*, *Angelo* entre autres. Voici un autre argument qui ne nous montre pas le poète sous un jour très défavorable.

Une Société en commandite avait été formée le 31 juillet 1839 pour l'exploitation des œuvres de Victor Hugo. Après neuf années, cette Société, comme toute la librairie, subit le contre-coup de la révolution de 1848; Victor Hugo écrivit alors au gérant de la Société cette lettre :

A M. Duriez,
gérant de la Société des œuvres de Victor Hugo.

Monsieur,

La présente année 1848 a été mauvaise pour le commerce et pour la librairie en particulier. Cette année se trouve comprise parmi celles dont

vous m'avez acheté l'usufruit. Il me paraît juste de ne point vous la compter, c'est une perte dont les événements politiques sont la cause et que je crois devoir supporter seul. Permettez-moi donc d'ajouter volontairement et de mon plein gré une année de plus à celles que vous m'avez achetées par notre traité du 2 septembre 1839.

Je n'y mets qu'une condition, c'est que vous ne vous écarterez pas, dans es cessions de droits que vous croirez pouvoir consentir, des formes et des limites que vous vous êtes tracées dans tous vos traités précédents avec vos divers cessionnaires, que vous ne consentirez aucune vente de mes ouvrages à vil prix et que vous continuerez d'en administrer l'usufruit comme tout usufruit doit être administré, en bon père de famille. Moyennant quoi, vous pouvez considérer par ces précédentes (*sic*) votre droit de tirage comme prorogé jusqu'au 31 juillet 1850 et votre droit de vente exclusive des exemplaires imprimés comme prorogé jusqu'au 31 juillet 1851, époque à laquelle je rentrerai dans la pleine possession de ma propriété, n'étant du reste dérogé à aucune des conditions de notre traité.

Je suis heureux, monsieur, de donner à vous et à la Compagnie que vous administrez cette preuve de mon bon vouloir et cette marque de tous mes sentiments de cordialité.

Veuillez, je vous prie, en agréer la nouvelle expression.

VICTOR HUGO.

24 décembre 1848.

Voici, monsieur, la lettre rédigée comme je la crois indispensable aux intérêts de tout le monde et aux termes du traité. Serez-vous assez bon, si vous l'approuvez ainsi que MM. vos Associés, pour me la renvoyer revêtue de votre signature.

Agréez, monsieur, la nouvelle assurance de mes sentiments très distingués.

VICTOR HUGO.

Ce 27 [décembre 1848].

***

Présenter quelques documents inédits de Victor Hugo n'est pas tâche facile ; on a tant écrit pour et contre ce grand homme qu'on ne sait jamais comment vont être interprétés les textes nouveaux qu'on soumet au jugement du public. Je lui livre cependant ceux-là avec confiance : ils ne peuvent, je crois, que servir la mémoire du Maître.

CÉCILE DAUBRAY

LE PORTRAIT DE JENNIE

IX

ARNE[1] retourna à Provincetown par bateau et par tram, laissant derrière lui, en manière de cadeau, ou pour me récompenser de l'avoir logé et nourri, un tableau de ce qu'il prétendait être un coucher de soleil, le tout dans des tonalités de couleurs qui n'avaient jamais encore existé sur terre, du moins pas depuis l'âge des reptiles — et dès qu'il eut le dos tourné, je ne perdis pas de temps à le cacher sous mon lit.

Pendant la quinzaine qui suivit, je fus occupé à la fois chez moi et à l'*Alhambra*. Entre autres choses, je terminai un tableau de fleurs pour miss Spinney et le portai à la galerie pour le lui remettre. Comme je l'avais craint, Mr Mathew gémit en le voyant.

— Allons donc, s'écria-t-il, qu'est-ce qui vous a mis ça en tête? Un tableau de fleurs... et des gladiolas par-dessus le marché. Que comptez-vous en faire, jeune homme?

Je répondis que miss Spinney me l'avait réclamé, et que je n'avais pu trouver que des gladiolas chez les fleuristes. Je lui rappelai la saison :

— Nous sommes en hiver. Il n'y a pas de fleurs d'été.

— Spinney, dit Mr Mathew, vous serez ma mort.

Et il poussa un cri d'indignation.

— Ça ne fait rien, fit calmement miss Spinney, il me plaît. Donnez

1. Un jeune peintre, Aben Adams, qui ne manque pas de talent, mais ne réussit pas à vendre ses tableaux, rencontre un jour dans Central Park, à New-York, une petite fille qui engage avec lui une conversation. Dès le premier instant, cette enfant exerce sur Adams un charme mystérieux. Mystérieux, tout l'est au reste dans cette étrange petite Jennie, dont la vie demeure inconnue et dont l'âge paraît même incertain à Adams dès qu'il s'est éloigné d'elle. Car il pense beaucoup à elle et fait de mémoire quelques croquis de Jennie qu'il vend aussitôt avec facilité au marchand Mathew. Il revoit quelque temps plus tard Jennie. Décidément il l'avait mal regardée, ce n'est pas une petite fille, mais une jeune fille dont la présence le trouble et à laquelle il se prend à rêver souvent — en dépit des plaisanteries de son ami Arne. (N.D.L.R.)

trente dollars à Adams, et je vendrai le tableau avant la fin de la semaine.

Mais, pour cette fois, Mr Mathew refusa de se laisser tyranniser. En face d'un tableau de fleurs, il s'obstinait.

— Vingt-cinq, fit-il, comme une souris aux abois, et rien de plus.

Miss Spinney l'observa de près ; elle savait quand elle pouvait insister ou devait se rendre.

— Très bien, dit-elle, vingt-cinq, alors. Est-ce assez, Adams ?

En réalité, je lui aurais laissé pour moins que cela ou pour rien.

— Ce n'est pas assez, répondis-je, mais j'accepte.

— Vous êtes dur comme le fer, fit-elle avec son sourire hivernal. Moi aussi, c'est pourquoi vous me plaisez. Quand même, ajouta-t-elle sur un ton rude, nous avons perdu de l'argent avec vous jusqu'ici. N'allez donc pas vous forger des chimères.

Mr Mathew se gratta le menton d'un air gêné :

— Ce n'est pas la stricte vérité, M. Adams. C'est-à-dire, nous n'avons vendu qu'un seul croquis, mais nous avons encore les autres, bien entendu.

— Ça ne fait rien, dit miss Spinney. Adams est très bien. Il me comprend.

Malgré cela, lorsque je sortis, elle m'attira à l'écart et me glissa un billet de cinq dollars dans la main.

— Quand je dis trente dollars, déclara-t-elle, c'est trente dollars.

Je m'efforçai de les lui rendre, mais elle me poussa au dehors.

— Allez-vous-en, Adams, allez-vous-en. Ne m'agacez pas.

Le lendemain, je préparai une toile d'un mètre cinquante, la montai, mouillai un côté avec de l'eau et l'enduisis légèrement de blanc de céruse avec mon couteau à palette. Puis je la fis sécher. C'était un truc que Jerry Farnsworth m'avait appris au Cap.

Après cela il n'y avait plus qu'à attendre.

Jennie vint à la fin de la semaine. J'entendis son pas léger dans l'escalier et courus ouvrir la porte. Elle me parut pâle, vêtue semblait-il de vêtements de deuil. Elle se tint sur le seuil et me regarda d'un air pitoyable.

— C'est mon père et ma mère, dit-elle. Ils ont eu un accident.

Elle s'efforça de sourire, mais ses yeux se remplirent de larmes et elle dut cligner très fort pour les retenir. Ils sont morts, ajouta-t-elle presque avec surprise.

— Je le sais, répondis-je sans réfléchir, et je me mordis la lèvre.

Je lui pris la main et l'attirai dans la pièce. Je sentais que je devais dire quelque chose, expliquer comment je le savais... Je l'ai lu, dis-je, dans le journal.

— Oh, oui, dit-elle vaguement. Mais elle ne pensait pas à moi.

Je la fis asseoir, pris son chapeau et son manteau et les posai sur le lit.

— J'en suis désolé, Jennie.

Elle poussa un gros soupir :

— Ils étaient exquis pour moi, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu. Je ne les voyais guère. Mais... la façon dont ils sont morts.

— Je comprends, fis-je.

— Oh, Eben! s'écria-t-elle, et, se cachant la figure, elle se mit à pleurer.

J'aurais voulu la consoler, mais je pensai qu'il serait préférable de la laisser pleurer jusqu'à épuisement. Je lui tournai le dos, et j'allai à la fenêtre, les yeux rivés sur le ciel d'un bleu profond.

— Alors, lui dis-je au bout d'un moment, à présent vous ne voudrez pas poser?

Je ne la regardais pas, mais je l'entendis se redresser et se moucher.

— Je voulais venir, dit-elle d'une voix incertaine. Je voulais vous voir. Simplement pour être ici. Elle eut un petit hoquet après sa crise de larmes, et puis un soupir tremblant : Je peux bien poser, après tout, dit-elle, mais je ne dois pas être bien jolie.

Je me disais qu'elle était, au contraire, plus jolie qu'avant. Les larmes, sans laisser de traces sur son jeune visage, avaient seulement lavé ses yeux qui demeuraient sombres et rêveurs. Je lui fis prendre la pose dans le fauteuil et mis derrière elle un morceau de soie jaune, ancienne, que j'avais achetée des années auparavant, à Paris. Cela prit un long moment pour que la lumière tombât exactement comme je le désirais et pour installer mon chevalet au bon endroit. Tout ce temps-là, elle demeura tranquillement assise, sans rien dire, le regard fixé devant elle. Lorsque j'eus tout arrangé à mon idée, je plaçai ma toile et me mis au travail.

Le tableau que je commençai ce jour-là ne demande aucune description, car vous l'avez vu presque tous au Musée Métropolitain, à New-York. C'est le portrait d'une jeune fille de quinze à seize ans, assise devant un écran doré. Au musée, il est mentionné sous le nom de : *La jeune Fille en noir*, mais pour moi ça a toujours été simplement Jennie.

Je travaillai en silence, presque dans un rêve, en proie à une étrange animation. J'étais si bien absorbé dans ce que je faisais que j'en oubliai l'heure ; je devais peindre depuis plus de deux heures, lorsque soudain je vis Jennie ployée en avant et prête à glisser sur le plancher. Je laissai tomber mon pinceau et me précipitai vers elle, le cœur battant. Mais lorsque je l'eus soulevée dans mes bras, elle ouvrit les yeux et me sourit timidement.

— Je suis fatiguée, Eben, dit-elle seulement.

Elle me parut ne rien peser. Je la déposai sur le lit, la couvris de son manteau et mis de l'eau à chauffer sur le poêle, pour faire du thé. Lorsqu'il fut prêt, je le lui fis boire et un peu de couleur revint à ses joues.

— Je vais mieux, dit-elle. Je n'ai pas si froid. Je peux reprendre la pose, si vous le désirez.

Bien entendu je refusai.

— Non, fis-je, il est temps de vous reposer. Vous avez été un modèle parfait ; nous avons fait du bon travail. C'est bien parti. Il y a tout le temps voulu.

Elle poussa un autre petit soupir qui ressemblait à un murmure :

— Non, dit-elle, certainement pas. Mais je vous obéirai ; je me reposerai, si vous me dites de le faire.

Avec un léger frisson, elle s'étendit sous son manteau, les yeux fermés, ses cheveux d'un noir de nuit étalés sur mon oreiller, sa main, aussi froide que la terre, placée dans la mienne. Je restai à la regarder ; la courbe étroite du jeune front, les longs cils qui reposaient si doucement sur la joue au-dessous, et je sentis mon cœur se contracter par une sorte de peur mêlée de joie. Qui es-tu ? me disais-je, et qu'est-ce qui t'a conduite à moi ?... Enfant et étrangère, perdue et solitaire, sortie d'une vieille histoire du passé ?...

Mes mains durent trembler un peu, car elle ouvrit les yeux et me regarda, gravement :

— Vous êtes tout ce qui me reste à présent, Eben.

J'eus un sursaut, à demi surpris, à demi consterné ; elle lâcha ma main et s'assit toute ramassée sous son manteau, ses bras maigres entourant ses genoux.

— A part ma tante, fit-elle pour me rassurer. Seulement je ne la connais pas très bien. Elle va s'occuper de moi à partir de maintenant.

— Alors, dis-je, gêné, tout ira bien, n'est-ce pas ?

Elle leva sur moi ses yeux suppliants ; elle voulait être rassurée à son tour.

— Vous voulez bien que je vienne, fit-elle hésitante, vraiment ? Je veux dire pour poser. Vous ne voudriez pas que je ne revienne jamais ?

Je ne pouvais pas parler, mais elle avait dû voir à mon expression une réponse à ses doutes, car elle sourit et repoussa ses cheveux de son visage du même geste qu'elle avait eu ce premier soir — il y avait combien d'années de cela ? — sur le mail.

— Je reviendrai dès que je pourrai, dit-elle.

— Jennie... fis-je, la voix rauque.

— Oui, Eben.

Je détournai les yeux ; après tout qu'y avait-il à dire ? Rien. Je ne savais même pas à quoi j'avais pensé.

— Où habite votre tante ? demandai-je.

Au moins, me dis-je, je saurai où elle est et, s'il le faut, je pourrai la trouver. Mais elle secoua la tête.

— Qu'est-ce que ça peut faire, l'endroit où j'habite ? fit-elle. Vous ne pourrez pas venir vers moi. Moi seule peux venir à vous.

Elle parlait tristement avec une douceur exquise, mais d'une façon

absolument définitive. Pendant un instant nous nous regardâmes à travers un abîme qu'aucune âme n'avait jamais traversé jusqu'ici, soit pour aller, soit pour revenir...

Elle fit un petit geste découragé comme pour m'atteindre. Puis ce fut fini, elle se retira de nouveau en elle-même, une étrangère, rêvant à quelque chose que je ne pouvais pas voir.

Mais je sentis alors que l'un et l'autre nous comprenions.

Au bout d'un moment, elle se leva et mit son chapeau et son manteau :

— Adieu, Eben, dit-elle, je reviendrai dès que je pourrai, je me hâterai, — vraiment.

Elle leva vers moi de grands yeux sombres et graves :

— Je ne voulais pas que vous le sachiez, fit-elle.

Sur le seuil de la porte, elle se retourna :

— Tâchez d'attendre, murmura-t-elle. Tâchez de m'attendre.

X

Il faut parfois croire ce qu'on ne peut comprendre. C'est la méthode de l'homme de science aussi bien que celle du mystique : face à un univers qui doit être éternel, infini, il l'accepte, sans pouvoir réellement se le représenter, car aucune image de l'infini n'existe dans notre esprit ; à un point quelconque de l'ultime limite de notre pensée, nous ne manquons jamais de nous imaginer une fin. Et s'il n'y avait pas de fin ? Ou si, à la fin, nous nous retrouvions de nouveau au commencement ?...

Lorsque Jennie revint, quinze jours plus tard, je m'aperçus combien elle avait grandi depuis nos dernières rencontres. Elle portait un de ces uniformes comme en ont les jeunes filles dans les pensionnats religieux — une blouse et une jupe qui lui descendaient presque jusqu'aux chevilles. Elle bondit en haut de l'escalier et lança son chapeau sur le lit :

— Eben, s'écria-t-elle, comme c'est amusant !

Pendant un instant je demeurai stupéfait, car je ne m'étais certainement pas attendu à cela. Rien ne me rappelait sa dernière visite, rien ne subsistait en elle d'enfantin, autant que j'en pus juger. Au contraire, elle semblait être à la veille de l'éclosion d'une vigoureuse maturité. Je me dis : Il faut me hâter de terminer son portrait, avant qu'il ne soit trop tard...

Je ne pus m'empêcher d'observer :

— Vous avez grandi, Jennie. Et ces vêtements...

Elle abaissa les yeux sur elle-même et dit avec un rire consterné :

— Je le sais, ils sont horribles, n'est-ce pas ? On nous oblige à les porter au couvent.

S'interrompant tout à coup, elle me regarda, saisie :

— Oh ! s'écria-t-elle, bien entendu... Vous ne saviez pas... Je suis à Sainte-Mary à présent, avec Émily. Ma tante m'y a envoyée.

— Je m'en doutais, répondis-je. Enfin... je vous attendais. Nous ferions bien de commencer.

Elle reprit sa pose dans le fauteuil, et je recouvris sa blouse d'un vieux veston noir à moi.

— Je peindrai la robe une autre fois. Je n'aurai pas besoin de vous pour ça.

Elle se tenait très raide et droite dans le fauteuil.

— Enfin, dit-elle, en faisant la moue, n'êtes-vous pas content de me voir ?

La séance fut très différente de la dernière, plus difficile aussi. Jennie était agitée, très en train ; elle voulait s'arrêter à chaque instant pour parler ou circuler autour de la pièce. Elle ne tarissait pas sur la vie de pensionnaire, ravie des amitiés, des allées et venues, des incidents journaliers dans le cercle du couvent — heureuse d'avoir des amies, des secrets — de faire partie, pour la première fois de sa vie, d'une petite communauté. Il lui fallait me parler du plain-chant, des promenades journalières à la petite serre, où il était permis aux élèves d'acheter des fruits à l'une des sœurs, des petits bouquets qu'elles se donnaient les unes aux autres, ce qu'elles appelaient se fleurir. Le couvent lui-même, haut perché sur sa colline au-dessus du fleuve brillant, et la sœur Thérèse qui enseignait les mathématiques et l'histoire et dont le visage calme et tranquille avait déjà éveillé dans le cœur de Jennie la première expérience, vive et douce, de l'amour. Et puis, bien entendu, il y avait Émily, dont elle partageait la chambre et les secrets, qui échangeait avec elle ses blouses et ses bas, et qui, lorsqu'elle ne croyait pas qu'on vînt, mettait sur sa commode le portrait d'un jeune homme au col très haut, aux yeux sombres et aux cheveux ondulés, sous l'image duquel on lisait son nom imprimé : Mr John Gilbert.

Oui, Jennie avait changé ; je m'aperçus même qu'elle s'était un peu étoffée. Dans l'ensemble, je trouvais le changement heureux. Je la laissai bavarder, l'écoutant à peine ; mes doigts couraient hâtivement sur la toile, où ils plaquaient de petites touches, luttant de vitesse avec mes regards ; mes yeux, à leur tour, recherchaient ce qu'ils ne pouvaient voir — non seulement ce qui existait, mais ce qui avait été et ce qui serait un jour. Je sentais que je travaillais contre le temps, je me sentais entraîné en avant sur une vague d'exaltation tandis que le portrait s'épanouissait sous mon pinceau, je m'apercevais, chaque fois que je m'en écartais, de sa vigueur croissante, de sa beauté grandissante.

Nous nous arrêtâmes à midi pour prendre quelque chose, j'aurais été heureux de m'en passer. Mais cela n'eût pas fait l'affaire de Jennie. Je découvris qu'elle avait fait le projet de me cuire mon déjeuner sur mon petit fourneau à gaz et qu'elle avait même pris des leçons de cuisine à l'école. Malheureusement, il n'y avait rien à l'atelier, autant que j'en pus juger, qui pût être cuit par elle.

— J'ai quelques sardines, fis-je, du fromage, des biscuits secs et du

lait. Je suis désolé, Jennie. Je ne savais pas que vous viendriez, vous comprenez.

Elle eut un rire joyeux.

— C'est tout ce que je peux faire, de toutes façons, dit-elle. Je saurais cuire un œuf, mais tant pis. Je cuirai le fromage.

Et c'est ce qu'elle fit. Elle parvint à le faire fondre, non sans se brûler et sans que se répandît une odeur de roussi qui, je le craignais, risquait de nous amener Mrs Jekes. Dès qu'il fut fondu, elle laissa goutter le fromage sur les biscuits où il se révéla immangeable et de plus en plus semblable à du caoutchouc. Je pris quelques sardines et, au bout d'un moment, elle m'imita.

— N'est-ce pas que c'est amusant? dit-elle.

Et naturellement ça l'était pour elle. Car, si Émily avait Mr Gilbert, Jennie m'avait — j'étais son secret à elle; elle pouvait le chuchoter si elle désirait le partager, ou bien le garder inviolable dans sa poitrine. Chacun a un secret à cet âge; un secret particulier — car tout ce qui existe entre la terre et le ciel fait partie du grand secret universel que les jeunes cœurs se murmurent l'un à l'autre. Visions nouvelles — sons nouveaux — joies et craintes nouvelles — et le cœur de Jennie qui, durant son enfance, n'avait eu qu'une teinte unique, était devenu un kaléidoscope, fait de fragments brillants selon la disposition des miroirs, donnait des dessins toujours nouveaux, étonnants : Émily... Sœur Thérèse... le chant grégorien et les fleurs... et, finalement, moi — tout à elle, son secret particulier, que personne ne peut connaître si elle n'en parle pas.

— Mes camarades s'informent tout le temps de vous, dit-elle. Mais je ne veux rien leur dire. Sinon... elle hésita un instant... sinon que vous êtes très beau... Et elle se mit à compter sur ses doigts.

— Jennie, fis-je, ne faites pas la sotte.

— ... Et que vous êtes un grand artiste, et que vous avez failli mourir de faim...

Elle me sourit, craintive.

— Ce détail leur a plu, elles ont trouvé ça très romanesque.

— Bon Dieu! fis-je.

— Enfin elles l'ont trouvé. Et elles trouvent aussi très romanesque que je vienne ainsi vous voir.

Elle avait encore la voix rieuse, mais ses joues étaient roses et elle gardait la tête penchée.

— Il est possible que ce le soit, fis-je d'un ton assez sévère, mais vous avez à travailler et nous pourrons nous y mettre quand vous aurez fini votre dernière goutte de lait.

Elle me lança un regard consterné. Elle balbutia :

— Vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas, Eben? Je plaisantais simplement.

— Bien sûr que non, fis-je un peu trop brusquement.

Elle reprit sa place, légèrement calmée, mais elle ne put rester tranquille longtemps.

— Eben, dit-elle.

— Mmm?

— Je n'ai pas vraiment dit que vous étiez beau.

Mais cela ne me consola guère.

— J'aimerais avoir de plus jolies choses pour m'habiller, dit-elle au bout d'un moment. Nous mettons une robe bleue avec une guimpe le dimanche, et nous devons porter de longs voiles blancs à l'église. Celui d'Émily est tombé la dernière fois ; elle était si pressée qu'elle l'avait mal accroché, et elle a attrapé toute une journée de silence.

Ne recevant aucune réponse à cette ébauche d'information, elle passa à d'autres sujets.

— J'aime bien certaines de mes leçons, dit-elle. J'aime les choses dans le genre des sciences, des mathématiques, mais je n'aime pas l'histoire. Elle me rend trop triste. Je dois avoir une drôle de tournure d'esprit.

Je tenais un pinceau entre mes dents, tandis que je travaillais avec un autre, et je grommelai une réponse quelconque.

— Vous aussi, vous avez une drôle de tournure d'esprit, dit-elle.

— Peut-être bien. J'acquiesçai distraitement. Peut-être que oui. Tournez la tête, légèrement vers la droite...

— Eben, fit-elle peu après, d'une voix bizarre, haletante. Croyez-vous que, parfois, les gens peuvent savoir ce qui les attend — je veux dire ce qui va leur arriver?

Mais je travaillais, et je ne pensais qu'à ce que je faisais. Sans quoi je me serais arrêté — j'aurais réfléchi — et j'aurais peut-être été trop troublé par la question pour y répondre. En l'occurrence, je l'entendis à peine, et y répondis distraitement.

— Absurdités, dis-je.

Jennie garda le silence un instant, puis elle dit lentement :

— Je n'en sais rien. Je n'en suis pas si sûre que ça. Vous savez combien parfois certaines choses vous rendent triste, des choses qui n'ont jamais existé. Peut-être vont-elles se passer. Peut-être le savons-nous et avons-nous peur de l'admettre. Pourquoi? — Eben, si vous pouviez lire l'avenir, ne seriez-vous pas triste en songeant à ce qui va arriver. Et si vous ne savez pas ce qui vous attend, vous appelez ça du tourment ou quelque chose de ce genre.

J'entendis ces paroles, mais n'y prêtai pas réellement attention.

— Vous parlez comme la Blanche Reine, dis-je.

— La Blanche Reine?

— Oui, celle d'*Alice au Pays des Merveilles*. Elle a commencé par crier, ensuite elle s'est piquée.

— Oh! fit Jennie d'une voix mince.

J'avais beau être très absorbé par ce que je peignais, je sentis que je l'avais froissée.

— Très bien, dit-elle, je ne parlerai plus.

Et tout le temps qu'elle tint la pose, elle demeura silencieuse et grave, retirée de nouveau en elle-même, rêveuse et lointaine. Mais j'étais trop occupé pour tenter une explication, et puis c'était excellent pour le portrait. Lorsque la lumière baissa, je posai mon pinceau et respirai profondément.

— Je crois que j'y suis, Jennie, dis-je.

Il n'y eut aucune réponse, elle semblait assoupie. J'allai doucement le long du couloir, me rafraîchir dans le cabinet de toilette ; je ne crois pas m'être absenté plus d'une minute ou deux. Mais lorsque je revins, Jennie était partie.

Elle avait laissé une note pour moi sur le lit :

Cher Eben, je reviendrai un de ces jours. Mais pas tout de suite. Au printemps, je crois.

Jennie.

XI

Même avant d'avoir téléphoné à l'école, je connaissais la réponse : « Je regrette, mais il n'y a personne ici de ce nom-là ». Je ne leur demandai pas de consulter leurs listes antérieures ; je savais, d'avance, quelle serait la réponse.

Il en était donc ainsi.

Il faut que j'essaye de décrire, si c'est possible, mon état d'âme pendant les semaines qui suivirent. Je savais que ce qu'on me demandait de croire était impossible ; cependant j'y croyais et, en même temps, j'avais peur. Le fait que mes craintes étaient sans nom ne les rendait que plus redoutables ; car, éveillé ou endormi, rien ne nous effraye autant que l'inconnu.

Je ne sais pas ce qui me fut le plus pénible : la sensation de la peur ou cette brusque désolation qui s'abattit sur moi après le départ de Jennie. Elle était partie au delà des mers les plus lointaines, il n'existait aucun lieu où j'aurais pu la rechercher.

Cela donnait à mon univers une curieuse impression de vide. — Il était silencieux et vide, comme le ventre de bois d'un violon dont on ne tire aucun son. Une note lui rendrait la vie, une note en ferait un instrument ; mais la note n'est pas jouée. Personne ne touche au violon : il demeure une boîte vide.

Je me remis au travail et, devant mon chevalet, je repris un peu de ma paix d'esprit. Je compris que j'étais encore ancré sur terre et que si je devais vivre, quels que fussent les desseins de Dieu, ce serait par mes propres efforts. Peu à peu, la sensation d'impuissance, la brume de la

peur se consumèrent hors de mon âme et me laissèrent net, reconnaissant — et solitaire.

Ce fut cette impression de solitude, à laquelle je ne m'étais pas attendu et qui ne m'était pas habituelle, qui m'empêcha d'apporter aussitôt à Mr Mathew le portrait terminé. C'est tout ce qui me restait de Jennie, tout ce que j'avais pour me rappeler qu'elle était vraiment en ce monde, et je n'arrivais pas à m'en séparer. Je m'aperçus que je m'attendais sans cesse à ce qu'elle revînt ; une partie de moi qui avait toujours été saine et satisfaite cessa brusquement de l'être ; quelque chose manquait.

Mrs Jekes me découvrit un jour, parlant au portrait. Je ne me rappelle plus ce que je disais — sans doute ce que j'avais déjà dit à la vraie Jennie. Mrs Jekes s'avança doucement derrière moi, son essuie-meubles à la main, et resta à m'observer, regardant par-dessus mon épaule :

— Ah! bien, dit-elle. Ah! bien.

J'en fus saisi et troublé aussi. Je m'écartai, cherchant à paraître ne m'être rien dit à moi-même, comme si c'était une erreur, une chose toute naturelle. Mais Mrs Jekes ne s'y trompa pas :

— C'est la fille qui vous a rendu visite, dit-elle, la voix fielleuse. C'est votre amoureuse.

Je me précipitai sur elle dans ma fureur :

— Vous êtes une imbécile, lui criai-je.

J'avais envie de la frapper, de la pousser hors de la porte. Mais elle tint bon et me rendit chaque regard haineux.

— Ce n'est pas moi qui suis l'imbécile, fit-elle, amère.

Elle se dirigea vers la porte avec une sorte de morne dignité.

— Vous pouvez toujours quitter cette maison si vous en avez envie, dit-elle. Il y en a d'autres qui seraient heureux de prendre votre place.

Et elle ajouta en sortant :

— Vous n'êtes pas un gentleman.

J'avais envie de courir après elle, de lui dire que je partais, que je partais tout de suite... Mais avant d'avoir fait deux pas, je m'arrêtai, consterné. Car je m'aperçus que je ne pouvais pas partir. C'était ici la chambre de Jennie, c'était là qu'elle s'était assise, là que nous avions déjeuné ensemble, c'était l'endroit où elle aimait à revenir. — Comment pouvais-je le quitter ? Il était plein de souvenirs d'elle.

Et puis — si je m'en allais — comment me retrouverait-elle ?

Je refermai doucement la porte et revins lentement sur mes pas. Il me fallait rester. Il me fallait faire des excuses à Mrs Jekes. Cela me laissait un goût de bile. Je pris le portrait de Jennie et le tournai contre le mur. Je voulais rester un moment sans penser à elle.

Mais je ne pensais guère à autre chose. Nous étions au début de mars ; ce fut au début d'avril que je la revis. Du moins j'en suis certain, bien qu'au moment même j'aie eu des doutes. Cela ne dura qu'un instant, et je fus dans l'impossibilité de lui parler.

C'était dans la galerie de Mr Mathew, à une exposition des œuvres de Jerry Farnsworth, avec quelques paysages d'Helen Sawyer, des paysages du Cap, le croisement au nord de Truro, une vieille maison et une peinture du Pamet, là où il coule devant le débarcadère, à Truro. Il y avait eu foule à regarder ces tableaux et j'étais retourné dans le petit bureau de Mr Mathew, au fond de la galerie, pour parler à miss Spinney. Elle avait vendu mon tableau de fleurs avec bénéfice, se sentait amicale et satisfaite d'elle-même.

— Adams, fit-elle, après m'avoir dit bonjour, expliquez-moi une chose : De quoi un peintre est-il fait ? Un homme mourra de faim toute sa vie, circulera avec des trous dans son pantalon et ses pieds sortant de ses souliers, et malgré cela il ne désire qu'une seule chose, flanquer de la peinture sur un mètre de toile. Qu'est-ce qui est fou — lui ou nous ? Qu'avez-vous fait des vingt-cinq dollars que vous avez reçus la dernière fois ?

— Je les ai dépensés.

— Bien sûr. Je n'ai jamais pensé que vous achèteriez un bon d'Etat. Mais pourquoi n'avez-vous pas un pardessus neuf ou une paire de souliers ?

Je regardai mes souliers éculés, percés, et haussai les épaules. Je ne voyais pas en quoi ça la regardait.

— Oh ! je pourrais les faire cirer, et ils prendraient bonne mine. Seulement il faudrait y penser.

— Leur reste-t-il au moins des semelles ?

Je la regardai avec un rire moqueur, mais je tins mes pieds fermement cloués au sol, car je la savais capable d'en soulever un à la manière d'un forgeron qui veut ferrer un cheval.

— Je ne savais pas que cela vous intéressait, fis-je dans un murmure.

— Ne faites pas l'imbécile, dit-elle.

Mais une lente rougeur monta le long de son cou, recouvrant sa mâchoire au dessin net et vigoureux.

— Très bien, dis-je, me sentant un peu absurde, la prochaine fois comprenez une paire de souliers dans le prix.

Elle me lança des jurons tout comme un chauffeur de fourgon et je partis à la recherche de Mr Mathew.

Je ne l'aperçus pas tout d'abord, car il se trouvait à la porte, reconduisant un de ses clients. La galerie était presque vide à cette heure-là ; quelques personnes s'attardaient encore devant le *Repos après le Travail*, de Farnsworth ; mais, en dehors d'elles, la grande salle était déserte. Les Sawyer se trouvaient dans un coin éloigné, près de la porte, et je me dirigeai de leur côté.

Comme toutes les galeries, la salle elle-même était peu éclairée ; les tableaux sur le mur semblaient posséder leur propre lumière et projeter les reflets du soleil et de la mer, ou bien du ciel matinal et de

la terre à midi, ce qui donnait à l'atmosphère de la salle un aspect vague, plein d'ombres. Je crus entendre miss Spinney sortir du bureau derrière moi et me retournai un instant. Il n'y avait personne ; mais, lorsque je me retournai de nouveau, je crus que mon cœur s'arrêterait de battre.

Il y avait quelqu'un en face des Sawyer — une jeune fille vêtue d'une blouse et d'une jupe qui lui descendaient presque jusqu'aux chevilles. Elle se tenait devant le paysage du Pamet ; je pus distinguer cela à travers la pénombre de la pièce, mais rien de plus. Elle tenait ses mains devant sa figure et je crus qu'elle pleurait.

— Jennie, fis-je — ou bien ai-je simplement cru le dire.

Je m'efforçai de bouger, d'aller vers elle, mais mes jambes étaient comme du plomb. J'arrivais à peine à mettre un pied devant l'autre. Dans mes efforts pour respirer, je sentais le lent et lourd afflux de mon sang et je haletais comme on le fait dans la tempête.

Elle releva la tête et, pendant un instant, j'aperçus son visage, mouillé et brillant de larmes. Puis, elle disparut. Ce fut aussi simple que ça. Peut-être était-elle passée par la porte — je n'en sais rien. Mr Mathew, entrant à ce moment-là, s'écarta comme pour laisser passer quelqu'un. Peut-être était-ce Jennie ?

Mr Mathew vint à moi en souriant, mais, lorsqu'il vit ma figure, son expression changea.

— Bon Dieu, Mr Adams, s'écria-t-il, qu'avez-vous ? Vous avez l'air malade, mon petit ?

Je secouai la tête ; je ne pouvais pas répondre. Je le dépassai sans mot dire et me précipitai sur la porte. Il me suivait des yeux avec ahurissement, se demandant ce qui m'était arrivé.

Il n'y avait que les passants habituels dans la rue. Je ne m'étais pas attendu à ce qu'il en fût autrement.

XII

Le printemps fut très hâtif cette année-là, les vents pluvieux se dessé-chèrent avant la fin d'avril. Un beau jour, l'herbe dans le parc eut une odeur fraîche et douce, et une grive chanta sur le gazon en dessous du mail. A partir de ce moment-là, le ciel parut fait d'un autre bleu, et les nuages, eux aussi, étaient d'un blanc différent, teinté de jaune. Le jaune est la vraie couleur du printemps, et non pas le vert ; l'herbe nouvelle, les nuages, l'air brumeux, ensoleillé, les bourgeons poisseux, comme des petites plumes sur les arbres, tout est mêlé de tons jaunes, avec la buée du soleil, de la terre et de l'eau. Le vert est pour l'été, le bleu pour l'automne.

La ville se dresse en rêvant au-dessus de l'hiver ; ses toits élevés semblent fondre dans l'air. Le vent souffle du sud, à travers Jersey ; il sent

bon, il apporte le parfum de la terre. Les gens remuent plus lentement; il y a de la douceur en eux, le froid n'a pas encore quitté leurs os et ils se chauffent au soleil. Les jours allongent, les ombres sont moins profondes, le soir tombe presque imperceptiblement, il y a de longs crépuscules, l'obscurité est paisible et les bruits du soir sont tranquilles et réconfortants. L'été est devant vous, l'été du cœur; il vient, on l'entrevoit, il est en chemin, apportant des fleurs et des bains de mer.

L'été est la plus mauvaise saison quand on est seul. La terre est chaude et belle, libre, on peut y circuler, et, toujours, quelque part dans le lointain, se trouve un endroit où deux personnes seraient heureuses si elles étaient réunies. C'est au printemps qu'on rêve à ces endroits-là, on pense à l'été qui vient et le cœur songe à son amie.

A ce moment-là, je commençai à voir des gens se promener dans le parc, lentement, bras dessus, bras dessous, sans se hâter, comme en hiver, mais prenant le temps de causer l'un avec l'autre, de s'arrêter pour sourire aux enfants ou pour observer les cygnes sur le lac. Lorsque viendrait l'été, ils seraient encore ensemble; ils pouvaient donc être heureux du printemps. Mais, pour moi, c'était différent. Je n'avais aucun moyen de savoir quand je reverrais Jennie. Et, à mesure que les jours passaient, elle me manquait de plus en plus.

Il y a un genre de distance auquel on peut atteindre, quel que soit l'éloignement. C'est là-bas, au delà des collines de Jersey — on y arrive en auto. — C'est au nord, au milieu des pins, ou à l'est, au bord de la mer. Ce n'est jamais hier, ni demain. Ceci est une autre sorte de distance, d'une nature plus cruelle, il n'existe aucun moyen de la franchir.

Mais, bien que Jennie me manquât, bien qu'il me fût impossible de l'atteindre, je n'étais pas complètement privé d'elle. Je découvris que ma mémoire s'était aiguisée, à moins qu'elle ne me jouât des tours. Je ne vivais pas vraiment dans le passé, mais ce passé prenait de plus en plus la clarté, la forme réelle du présent et s'insérait dans mes pensées du plein jour. Le présent, au contraire, semblait devenir un peu brumeux, glisser loin de moi... tant de choses me rappelaient Jennie. Et alors ces souvenirs s'emparaient de moi d'une façon si intense qu'ils me paraissaient presque plus réels que ce qui se trouvait devant moi.

Tandis que les autres rêvaient à l'avenir, ce printemps-là, à l'été qui venait, moi, mes rêves retournaient en arrière vers le passé. Soupirs, bruits, parfums, tout m'y ramenait — l'odeur de brûlé, le bruit du bois — peut-être d'une pelle grattant le trottoir ou le sifflement d'une péniche sur le fleuve. A la tombée de la nuit, les voix tristes, aiguës des enfants se collant par ma fenêtre me reportaient à une autre soirée dans le brouillard, au parc, dans une longue avenue flanquée de bancs vides, avec une enfant à mon côté qui sautait à cloche-pied, au-dessus des marques à la craie... *Savez-vous quel est le jeu que je préfère? C'est faire un vœu.* Ou bien, par une matinée ensoleillée au bord du lac sur lequel les barques allaient paresseusement à la dérive, je me sentais subitement comme en transe

et immobile, voyant devant moi non pas l'eau bleue qui dansait, mais la place blanche, brillante des patineurs ; je sentais de nouveau le vent froid sur mes joues et le bras de Jennie sur le mien, si ferme et si léger... Ou bien encore, rentrant chez moi l'après-midi, je montais l'escalier à la hâte, le cœur battant, car elle aurait pu s'y trouver — je me rappelais si nettement la première fois qu'elle était venue me voir, dans sa petite robe de velours avec son manchon : *J'ai pensé que vous aviez peut-être envie que je vienne*, avait-elle dit.

Tel était mon état d'esprit, ces premiers jours du printemps — ni heureux, ni malheureux, passés dans le rêve et l'attente. Je ne désirais pas grand'chose, je n'espérais pas grand'chose — simplement la revoir, être de nouveau avec elle. Je m'efforçais de ne pas songer à l'été, ni, du reste, à l'avenir. Comment l'aurais-je pu ? Je lui avais abandonné cela, tout comme je lui avais abandonné le passé. Pourquoi nous étions-nous rencontrés ? Comment était-ce arrivé ? Je n'en savais rien. Je ne le sais pas encore. Je sais seulement que nous devions être réunis, que les fils de sa vie étaient tissés avec les miens ; et que ni le temps, ni le monde ne pourraient nous séparer complètement. Ni alors, ni jamais.

Qu'est-ce qui fait comprendre à un homme et à une femme qu'ils s'appartiennent entre tous les autres hommes et femmes en ce monde ? N'est-ce que le fait du hasard, d'une rencontre... Rien de plus que de vivre ensemble sur la terre en même temps ? Est-ce seulement grâce à une courbe de la gorge, à une ligne du menton, à la façon dont les yeux sont placés, à la manière de parler ? Ou bien est-ce quelque chose de plus profond, de plus étrange, quelque chose qui dépasse le fait d'une rencontre, qui dépasse la chance et la fortune ? Y en a-t-il d'autres, à d'autres époques que nous aurions aimées, qui nous auraient aimés ? N'existe-t-il peut-être qu'une seule âme entre toutes — entre toutes celles qui ont vécu, à travers les générations, d'un bout du monde à l'autre — et qui doit nous aimer ou mourir ? Que nous devons aimer à notre tour — que nous devons espérer toute notre vie — aveuglément, avec nostalgie, jusqu'à la fin.

En mai, il ne me restait pas le sou et je dus remettre le portrait à Mr Mathew. Il m'était très pénible d'y renoncer, mais il n'y avait aucun remède à cela ; j'avais besoin d'argent pour mon loyer, pour des couleurs et des toiles... Je prenais encore des repas à l'*Alhambra*, bien que j'eusse terminé mon travail ; le pique-nique au-dessus du bar semblait plaire aux clients, et Mr Moore ne voyait aucun inconvénient à me donner un repas gratuit par jour, à condition qu'il ne fût pas trop copieux. En réalité, il songeait à un menu fantaisie avec une couverture illustrée — peut-être une reproduction du restaurant, lui-même placé devant la porte. Gus voulait que j'y ajoute son taxi. Cela m'était indifférent ; un artiste travaille pour manger, d'une manière ou de l'autre.

Gus m'aida à transporter le portrait en bas de la ville dans son auto et il me suivit pour veiller à ce qu'on ne me trompe pas. Après avoir tra-

versé la galerie, nous le mîmes sur une table dans le fond du bureau, en nous écartant pour permettre à Mr Mathew de l'examiner.

Il se tut un long moment. Au début, je crus qu'il se trouvait déçu et je me sentais défaillir, lorsque je m'aperçus qu'il était vraiment très ému. Il avait légèrement pâli, ses yeux s'élargirent, puis se plissèrent et il ne cessait de frotter la paume d'une main avec les doigts de l'autre.

— Eh bien, fit-il. Eh bien...

— Oui.

Je commençai à m'agiter, moi aussi. Jusque-là, je me demande si j'avais vraiment regardé le portrait d'un œil critique, là-bas, dans ma chambre, il faisait si bien partie de moi, je sentais encore les traits du pinceau dans mes doigts... Et puis, c'était Jennie, tout ce qui me restait d'elle... Mais ici, dans la galerie, en l'examinant, comme le faisait Mr Mathew, je compris pour la première fois que j'avais « réussi ». Cela me rendit fier et humble à la fois.

Au bout d'un moment, miss Spinney vint se joindre à nous. Elle ne dit rien pendant une minute, puis elle aspira longuement.

— Eh bien, Adams, fit-elle d'une voix étonnamment douce : ça y est bien.

Mr Mathew se clarifia la gorge :

— Oui, ça y est. C'est ce que je voulais dire. C'est, c'est...

Il paraissait incapable de poursuivre. Ce fut Gus qui parla pour lui :

— C'est un bijou, Mack. C'est pas moi qui vous en ferai reproche.

Et, se retournant vers miss Spinney, il ajouta d'un ton dégagé :

— Traitez-le bien, madame, parce que c'est mon ami.

— Je m'en souviendrai, dit miss Spinney.

Elle et Mr Mathew sortirent ensemble pour se concerter, et Gus s'approcha de moi et me donna un coup de coude :

— Je crois que ça leur plaît, Mack, murmura-t-il.

— Oui, répondis-je. En effet.

— Alors, ne lâchez pas trop facilement. Demandez-en cinquante dollars, tout net.

— Ça vaut le double, dis-je.

Gus en fut bouche bée.

— Non ? — et avec une sorte de croassement il ajouta : « Pas possible. Je ne l'aurais jamais cru ».

Mr Mathew et miss Spinney revinrent, l'air solennel, et Mr Mathew se mit à traiter l'affaire. Il commença :

— Mr Adams...

— Pourquoi tant de formalités ? dit miss Spinney, il est de la famille.

— Bien, alors... Eben, dit Mr Mathew, avalant sa salive, je ne veux pas essayer de déguiser ma pensée. Vous m'avez procuré une grande surprise. Je suis puissamment remué. Le portrait... eh bien... je n'aime pas prononcer le mot de chef-d'œuvre, mais malgré tout...

- Allez-y, Henry, fit miss Spinney.

— Oui, et Mr Mathew se hâta de poursuivre : Voilà. Le fait est que nous ne voulons pas l'acheter. Non, dit-il en levant la main, voyant mon visage s'assombrir — pas pour la raison que vous croyez. La raison est que, honnêtement, je n'en connais pas la valeur.

— Alors, dis-je, laquelle lui attribuez-vous ?

— Ça dépend de l'acheteur. Le marché n'est pas fameux en ce moment pour des collectionneurs particuliers, mais si le musée le prenait...

— Oui ? fis-je.

— Il pourrait rapporter plus de mille dollars.

J'entendis Gus qui respirait bruyamment à côté de moi.

— Ce que je voudrais, poursuivit Mr Mathew, ce que nous voudrions faire — c'est le prendre en dépôt et puis agir de notre mieux. Comme avance — nerveux, il se racla le gosier — comme avance, je peux vous donner deux cents dollars...

— Henry ! — Miss Spiney intervint d'un ton de menace.

— Trois cents, fit Mr Mathew, l'air malheureux.

Du coup Gus retrouva sa voix :

— Acceptez, Mack, dit-il, la voix rauque, en me poussant.

Je rentrai chez moi dans son taxi, appuyé en arrière contre les coussins, et contemplai triomphalement ma ville qui parut me répondre avec joie. Par la vitre ouverte devant moi, je voyais la nuque de Gus. Je m'aperçus qu'il avait abaissé son drapeau sur le compteur qui marchait. Après tout, pourquoi pas ? J'étais un homme riche. Malgré tout, cela me surprit, et le silence de Gus me surprit aussi. Ce silence n'était pas naturel ; ça ne lui ressemblait pas.

Il me laissa à ma porte et accepta le prix de ma course sans un mot. Lorsque je cherchai à le remercier pour m'avoir aidé, il détourna les yeux.

— De rien, n'y pensez plus.

Il souleva ses mains du volant et les regarda d'un air d'impuissance comme si elles l'avaient déçu. Puis il les laissa retomber.

— Je n'ai rien pu faire pour vous, Mack, et c'est la vérité.

XIII

Très tôt, le lendemain matin, par un brillant soleil de printemps, Jennie revint à moi. J'entendis sa voix dans le couloir d'en bas et j'eus à peine le temps d'enfiler ma veste, elle avait déjà grimpé l'escalier et passé ma porte. Elle tenait à la main une petite valise qu'elle laissa tomber aussitôt entrée, et elle se précipita vers moi et m'embrassa.

C'était la chose la plus naturelle du monde. Nous nous tenions à bout de bras et nous nous regardions en souriant, sans rien dire... Toute la matinée de printemps, ensoleillée, parfumée, avait pénétré dans ma chambre avec elle.

Elle paraissait plus âgée, — je m'en aperçus aussitôt : jeune fille, à

présent, vêtue d'un costume de voyage, elle avait même des gants. Elle était essoufflée, était-ce simplement d'avoir monté l'escalier si vite, ou bien de joie? Ses yeux bruns n'avaient pas la moindre hésitation en scrutant mon visage. Je respirai profondément.

— Jennie, dis-je, vous m'avez beaucoup manqué.

— Je le sais, répondit-elle. Vous m'avez manqué à moi aussi. Et, pour moi, c'était plus long.

Elle retira ses mains des miennes et, grave, subitement :

— Je ne suis plus à l'école, ajouta-t-elle.

— Je le sais, fis-je, je le vois bien.

Elle tourna lentement sur ses talons, et regarda autour d'elle avec une joie simple :

— Comme j'ai rêvé à tout cela, Eben! Je ne peux pas vous dire. Les nuits où je restais éveillée, songeant à cette chambre...

— Je le sais, fis-je.

— Vraiment? répondit-elle doucement. Non, je ne peux pas le croire.

Elle restait là, parcourait la pièce des yeux et enlevait lentement ses gants; j'examinais tout, moi aussi, et souhaitais voir ma chambre plus en ordre.

Je me dirigeai vers le lit, pour l'arranger un peu, mais elle m'arrêta :

— Non, dit-elle, n'y touchez pas. Vous rappelez-vous le jour où je voulais tout mettre en ordre, quand j'étais petite? Laissez-moi le faire à présent. Montrez-moi où vous mettez le café... Pauvre Eben, je vous fais lever bien tôt. Allez vous habiller, après quoi nous déjeunerons et je vous raconterai tout ce qui s'est passé.

— Mais, Jennie, dis-je, si nous avons si peu de temps...

— Nous avons toute une longue journée, répondit-elle, le souffle court. Et... et un peu plus.

Je sortis dans le couloir et allai dans le cabinet de toilette, laissant Jennie arranger les choses comme elle le désirait. Je crus voir Mrs Jekes sur le palier du bas, mais je n'y fis guère attention; j'étais trop heureux, la journée était trop belle... toute une longue journée et un peu plus. Qu'est-ce que cela voulait dire : un peu plus? Je me coupai deux fois en me rasant.

Jennie avait appris à faire un lit et à préparer le café. Je reconnus à peine ma chambre lorsque j'y revins. Le couvert était mis sur ma table de travail, avec une serviette propre, mes deux tasses, dont l'une avait l'anse cassée, et la cafetière côte à côte, puis un morceau de beurre que j'avais mis sur le rebord de la fenêtre, et du pain qu'elle avait grillé avec une fourchette sur le réchaud à gaz. Cela sentait bon. Nous nous assîmes ensemble, la main dans la main, pour déjeuner.

Je lui parlai de son portrait, et ses doigts se resserrèrent sur les miens.

— Oh! mais c'est superbe, s'écria-t-elle. C'est merveilleux, Eben, n'êtes-vous pas ravi?

Elle garda le silence un instant, elle réfléchissait.

— Eben, dit-elle enfin, faisons quelque chose d'extraordinaire, voulez-vous ? Pour fêter cela. Parce que je n'ai vraiment pas beaucoup de temps à rester ici. Voyez-vous... On m'envoie à l'étranger — en France — dans une pension de fin d'études — pour deux ans.

— Jennie ! m'écriai-je.

— Je comprends, dit-elle vivement. Je ne veux pas y aller, mais je crois qu'il le faut. En tous cas, ça ne paraîtra pas très long. Et après...

— Et après ? demandai-je.

— Je me hâterai, fit-elle avec sérieux. Et un jour j'aurai votre âge.

— J'ai vingt-huit ans, Jennie, dis-je gravement.

Elle inclina la tête.

— Je le sais. Et je les aurai moi aussi... à ce moment-là.

— Mais pas à votre retour de France ?

— Non, il y aura encore beaucoup de temps à passer après cela.

Elle tenait ma main serrée :

— Je vais me presser, dit-elle. Il le faut.

Pendant un moment elle sembla perdue dans ses pensées, la tête baissée, les yeux dissimulés sous leurs longs cils. Puis elle se ressaisit et se redressa avec un sourire :

— Allons faire un pique-nique, Eben, quelque part dans la campagne — pour toute la journée. — C'est une chose que nous n'avons jamais faite encore.

Une chose que nous n'avions jamais faite encore... comme si nous en avions fait déjà beaucoup. Mais elle n'eut pas besoin de me pousser. Une grande journée à la campagne, ensemble, par ce chaud printemps...

— Oui, dis-je, oui, faisons cela.

Elle pouvait à peine attendre que j'eusse fini de boire mon café. Nous descendîmes l'escalier à la hâte, pour nous trouver dans la rue, nous tenant par la main, et la brillante matinée ensoleillée tomba sur nous, comme une brassée de fleurs.

Gus était dans son taxi, au coin. Lorsqu'il m'aperçut avec Jennie, il enleva son chapeau et parut effrayé. Je pense qu'il n'avait jamais cru à l'existence réelle de Jennie, et ne s'était jamais attendu à la voir. Je m'avançai vers l'auto et ouvris la portière.

— Gus, lui dis-je, nous allons en pique-nique. Nous allons passer la journée à la campagne... quelque part... n'importe où. Je voudrais que vous nous emmeniez. A combien ça montera-t-il ?

Il tordit son chapeau entre ses mains et s'efforça de sourire ; il paraissait avoir quelque difficulté à avaler.

— Voyons, Mack, écoutez-moi... écoutez...

— Le prix m'est indifférent, dis-je, et je fis monter Jennie dans l'auto.

A quoi bon être riche, si on ne peut pas faire ce que l'on veut ?

Gus se retourna une ou deux fois, comme pour s'assurer que nous étions bien réellement là.

— Donc, c'est un fait, dit-il enfin, plus à lui-même qu'à moi, et en proie à une sorte de crainte : Eh bien... où voulez-vous aller, Mack?

Je lui fis signe d'aller de l'avant.

— Là où nous trouverons de la verdure, lui dis-je. Dans la campagne...

Je ne sais pas où nous sommes allés, mais c'était vert et ravissant. C'était à un endroit au nord de la ville — peut-être dans le Westchester. Il nous fallut environ une heure pour y arriver. Nous avons laissé l'auto au bord de la route, escaladé une clôture et traversé en courant un pré dans lequel se trouvait une vache. La vache ne fit aucune attention à nous. Puis nous avons grimpé sur une petite colline, parmi des arbres. Jennie était rouge et essoufflée et riait sans cesse. Nous courions en avant et Gus suivait.

A midi, nous nous sommes assis ensemble sur un mur de pierre tout chaud, au soleil, au bord d'une prairie et à proximité d'un petit bois.

Des boutons d'or poussaient dans l'herbe, et l'air avait une douceur de miel. Nous nous étions munis de sandwiches : pain et laitue pour Jennie, saucisson pour Gus et moi. Nous les avons mangés, et bu un peu de bière dans des petits bidons. C'était la première fois que Jennie en goûtait et elle ne la trouva pas bonne, trop amère, disait-elle.

Gus et Jennie étaient les plus causeurs. Il lui raconta comment il était parti à sa recherche, un jour, et comment il m'avait aidé à vendre le portrait, et elle lui recommanda de prendre bien soin de moi et de veiller à ce que rien ne survint. Je ne parlais guère ; je me sentais somnolent au soleil, et je songeais sans cesse au plaisir que j'aurais eu si Arne s'était trouvé là, avec nous ; je songeais à ce que ce serait plus tard, quand nous serions tous réunis.

Jennie était assise sur le mur, à côté de moi, sa tête appuyée contre mon épaule. Elle avait enroulé dans ses cheveux une fleur jaune, d'où émanait un frais parfum d'herbe. Le ciel était du bleu des œufs de grive, j'entendis un oiseau chanter dans les bois. Je me sentais heureux — d'un bonheur jamais éprouvé jusque-là, jamais ressenti depuis.

Gus nous laissa après déjeuner ; il retourna dans son auto faire un somme. Alors Jennie se tut, elle aussi, appuyée contre moi, rêveuse et satisfaite. Au bout d'un moment, je la sentis remuer, et l'entendis respirer longuement d'un souffle inégal.

— A quoi pensez-vous, Jennie? lui demandai-je.

Elle répondit d'une voix lente et douce :

— Je songeais combien le monde est beau, Eben, et combien il continue à être beau — malgré tout ce qui peut nous arriver. Le printemps revient, année après année, pour nous ou pour l'Égypte ; le soleil se couche dans un même adorable ciel vert ; les oiseaux chantent... pour nous, ou pour hier... ou pour demain. Le monde n'a jamais été fait en vue d'autre chose que de la beauté. Eben, que nous vivions à présent ou que nous ayons vécu il y a longtemps.

— Demain, dis-je. Mais quand demain sera-t-il, Jennie?

— Quelle importance ça a-t-il ? Ce sera toujours. Ceci a été demain — autrefois. Promettez-moi de ne jamais oublier.

Je récitai à mi-voix :

D'où je viens,
Personne ne le sait ;
Où je vais,
Tout s'en va.

Elle reprit avec un léger cri de surprise :

Le vent souffle,
La mer s'écoule...
Et Dieu sait.

— Je crois qu'Il sait, Eben, dit-elle.

Et elle me tendit ses lèvres, confiante, en toute innocence, et les appuya sur les miennes.

Plus tard, nous avons parcouru la pâle verdure des bois, à travers les ombres des branches, sur les fougères et les mousses. Nous avons trouvé un petit ruisseau et des violettes cachées sous leurs feuilles. Jennie s'arrêta pour les ramasser, elle en fit un petit bouquet pour emporter à la maison.

— Ce sera un souvenir de cette journée, dit-elle.

Le soleil déclinait à l'ouest, les ombres tombaient autour de nous. Il commençait à faire froid. Nous dûmes revenir sur nos pas et rentrer.

XIV

J'ai eu une journée de bonheur limpide, et je ne l'oublierai jamais. Sa misérable fin elle-même ne peut changer sa qualité dans mon souvenir ; car tout ce que nous avions fait, Jennie et moi, était bien, et le malheur ne nous est venu que du dehors. Peu de gens — amoureux ou amis — peuvent en dire autant. Car les amis et les amoureux sont faciles à blesser, plus faciles même que des étrangers ; le cœur qui s'ouvre au monde s'ouvre à la douleur.

Je ne crois pas que la question se soit posée de savoir où Jennie passerait cette nuit-là. Elle devait prendre le bateau le lendemain matin, le *Mauretania*, m'avait-elle dit, je m'en souviens... — Bizarre d'entendre ce nom prononcé de nouveau — et Jennie et moi comptions rester ensemble jusqu'à ce moment-là.

Après un souper à l'*Alhambra*, à une petite table près du bar, d'où elle pouvait voir ma fresque, nous prîmes le chemin du retour par une tranquille soirée. Il faisait frais, l'air était calme et à l'ouest teinté de vert, l'étoile du soir pendait, comme une lanterne au-dessus de la ville.

Voilà les scènes, les souvenirs qui me consolent. Le printemps revient une année après l'autre, avait-elle dit, et demain sera toujours. Et quand,

à la fin, il n'y eut plus de lendemain à attendre, je me rappelai hier. Hier sera toujours lui aussi.

Elle me raconta qu'elle était allée à la galerie le jour de l'exposition, lorsque j'avais cru l'apercevoir, et qu'elle avait pleuré.

— Je ne sais pas pourquoi. C'était devant un paysage de rivière avec de petites collines de l'autre côté. La rivière s'appelle le Pamet. Et tout à coup j'ai senti que je connaissais cet endroit, et qu'il était triste — je me trouvai en larmes. Je voulais venir à vous, mais je ne le pouvais pas ; il fallait que je retourne. J'ai été malheureuse un moment, puis j'ai oublié.

Elle posa dans la mienne une main qui tremblait un peu :

— Je regrette que vous m'en ayez parlé, dit-elle. Je ne voulais pas me le rappeler.

Je lui caressai la main.

— C'est une drôle de petite rivière. Jennie, lui dis-je, et pas triste du tout. Elle vient de la baie et n'est pas bien profonde. Les enfants s'y amusent et les hérons croassent dans les roseaux, la nuit. A marée basse, tout le monde va y creuser, à la recherche de coquillages.

Elle sourit, hésitante :

— Je le sais, fit-elle, j'ai été stupide. N'en parlons plus. Racontez-moi plutôt ce que vous savez de Paris. Vous y êtes allé, n'est-ce pas? C'est ravissant? Mon école est à Passy, est-ce près d'où vous étiez? Dites-moi ce que je devrai voir et faire, ainsi, un jour, nous croirons l'avoir fait ensemble...

Assis sur le bord du lit, nous avons causé longuement. Je lui parlai d'Arne, de l'atelier Dufoux, de la *Closerie des Lilas*, où nous allions quelquefois quand nous avions de l'argent, et du petit bistrot de la rue du Bac, où nous nous réfugions quand il manquait. Elle m'écoutait avide, se préparant à tout cela.

— Oh! Eben, que ce sera amusant!

Nous avons même projeté ce que nous ferions ensemble. Je me souvenais d'une chambre dans l'île Saint-Louis qu'un de mes amis habitait — une chambre qui ressemblait à la proue d'un bateau coupant la Seine, et l'eau coulait à flots de chaque côté, sous les fenêtres. Je lui promis de l'emmener au Luxembourg, au quai des Marinières et à la foire de Neuilly. Je promis de danser avec elle place Pigalle, le jour de la fête de la Bastille, et d'aller dans la forêt de Saint-Cloud au printemps boire du vin nouveau sous les arbres.

— Que ce sera amusant! dit-elle.

Il était tard lorsque Mrs Jekes frappa à la porte. Je crois que je me souviendrai toute ma vie de ce coup. Lorsque la mort viendra enfin, elle aura ce même son.

Avant que la porte s'ouvrît, j'avais deviné, je crois, ce qui allait suivre. Mrs Jekes se tenait sur le seuil, silhouette immobile, hivernale, ses mains croisées, comme toujours, sur son ventre.

— Oh! pas de ça, dit-elle. Oh! non. Pas dans ma maison, pas la nuit.

Il y a une limite à tout, mes amis. J'ai géré ma vie entière une maison respectable et je tiens à la conserver ainsi.

Et, dirigeant sur Jennie un doigt blanc qui tremblait, elle cria brusquement :

— Sortez!

J'étais trop saisi pour parler. Je me sentis glacé intérieurement, peut-être fut-ce un bien, car sans cela je ne sais pas de quoi j'aurais été capable. Jennie se leva lentement du lit, comme en rêve ; elle détourna de moi son visage effrayé, pour me cacher sa honte, et se dirigea tranquillement vers la chaise sur laquelle se trouvaient son manteau et son chapeau.

— Je regrette, Eben.

Elle balbutiait :

— Je ne croyais pas...

— Sortez! répéta Mrs Jekes.

Je retrouvai alors ma voix.

— Taisez-vous! lui criai-je, — et, à Jennie : « N'écoutez pas... n'écoutez pas ce qu'elle dit ».

Mais Jennie secoua la tête :

— Non, fit-elle, non, c'est trop tard, ç'a été dit, ça ne pourra jamais ne pas avoir été dit.

Elle mit son manteau et son chapeau et se baissa pour prendre sa petite valise près de la porte, à l'endroit où elle l'avait déposée ce matin-là. Mrs Jekes s'écarta pour la laisser passer. Jennie sortit sans lever les yeux vers Mrs Jekes, mais elle se retourna sur le seuil et me regarda — un regard où se lisait tant de nostalgie, d'amour et de confiance que c'était comme si, un instant, elle avait posé sa main contre ma joue. Ce fut ce regard plus que toute autre chose qui m'empêcha de courir après elle.

— Adieu, Eben, dit-elle nettement. Je reviendrai un jour. Mais pas comme ça. Jamais plus comme ça. Pas avant que nous puissions être ensemble, toujours.

Mrs Jekes la regarda partir. Elle la suivit dans l'escalier. J'entendis ses pas résonner de plus en plus faiblement le long des marches.

XV

Je quittai alors la maison de Mrs Jekes, et l'été n'étant pas loin, je partis aussitôt rejoindre Arne au Cap.

Mr Mathew et miss Spinney me firent leurs adieux en vieux amis. Mr Mathew me donna un petit chevalet pliant qui avait appartenu à Fromkes, et miss Spinney y ajouta une bouteille de cognac — pour enlever, comme elle le dit, la brume de mes doigts :

— Je veux un autre tableau de fleurs, 46 × 38, et une église. J'aime les églises, les petites églises blanches, avec de hauts clochers. Adieu, que Dieu vous bénisse, et n'allez pas vous noyer en mer.

— Pourquoi voulez-vous que l'envie me prenne de me noyer en mer?

— Je n'en sais rien. Les hommes sont si stupides qu'ils sont capables de n'importe quoi. Personnellement, je n'ai aucune confiance dans la mer. Je ne voudrais pas me trouver à quatre-vingts kilomètres de la côte.

— Vous êtes coriace, dis-je, la mer ne vous prendra jamais.

Elle me regarda d'un air étrange ; je vis le rouge commencer à envahir son menton.

— Ce sont les coriaces qui se noient aisément, fit-elle, et elle se détourna.

Mr Mathew me reconduisit à la porte ; il levait sans cesse la main pour me caresser le dos.

— Au revoir, mon garçon, au revoir. Je suis heureux que vous soyez venu à moi, nous ferons de grandes choses ensemble. Vous avez mérité du repos ; profitez-en. Mais, rappelez-vous : pas de paysages. Abandondonnez les dunes à Eastwood.

— Je voudrais peindre les pêcheurs, dis-je.

Il répéta d'un air de doute : « Les pêcheurs. Enfin... »

— Dans les viviers, fis-je, au petit matin, avec les poissons s'agitant dans les filets.

Mr Mathew me regarda, consterné :

— Ecoutez. Il y a suffisamment de poissons en ce monde. Il poussa un gros soupir : Mais pas assez de femmes, ajouta-t-il.

Gus me conduisit au train :

— Pas d'imprudences, Mack, dit-il. Ne faites rien de ce que je ne ferais pas moi-même.

J'avais les violettes de Jennie dans un sac de papier, au fond de ma poche. Elles étaient flétries à présent, mais conservaient encore un peu de leur parfum. Ma peinture, mes toiles et mon chevalet étaient emballés ensemble et mes effets à part. Le train partait à minuit, les grands immeubles des bureaux étaient sombres sur le chemin de la gare. Je ne pouvais m'empêcher de penser que, la veille encore, Jennie était avec moi dans l'auto.

Je savais que je la reverrais et je le dis à Gus.

— Pour sûr, fit-il, pour sûr. Pourquoi pas? Faut pas être trop sûr de soi, en ce monde, Mack, parce qu'il y a toujours « quéque » chose qui se passe sur quoi on ne comptait pas. Par exemple, mon peuple, à moi, il ne croyait pas pouvoir sortir d'Égypte. Et il en est sorti. Et pourquoi ça? Pour écrire la Bible. Comment l'aurait-il deviné?

— Il n'a pas eu à le deviner, dis-je.

— Je sais bien, répondit Gus. C'est parce que quelqu'un le lui a annoncé. C'est à ça que vous pensez. Eh bien! qu'est-ce qu'Il leur a dit? C'est ce que je voudrais savoir.

— Je croyais qu'Il l'avait fait clairement entendre.

— Pas à moi, dit Gus. Je tourne encore tout ça dans ma tête. Je me dis :

ça ne devait être qu'une bonne nouvelle, parce que la seule mauvaise possible, c'était d'avoir à rester comme on était.

Je me préparais à prendre de l'argent pour le payer de sa course, mais il le repoussa :

— Laissez ça, Mack, le drapeau du compteur n'était pas baissé. Vous avez fait beaucoup pour moi.

— Au revoir, Gus, dis-je. Je vous reverrai à l'automne.

— Pour sûr. Envoyez-moi une carte postale.

J'hésitai un instant avant de prendre mes sacs :

— Vous croyez que Dieu essaye de me faire entendre quelque chose? lui demandai-je, à demi-sérieux.

— Je ne voudrais pas le tenir en dehors.

— Mais de quoi?

Il secoua la tête.

— Je ne peux pas savoir, répondit-il.

J'arrivai à Provincetown le lendemain après-midi. En traversant le pont à Bourne, lorsque je respirai le chaud parfum ensoleillé des buissons, des pins et des genêts, je sentis la bonne paix de l'été m'envahir. Dans le Yarmouth, les lilas étaient fleuris au fond des cours et au seuil des portes, et dans le Brewster, les poiriers et les pruniers sauvages avaient ouvert leurs pétales d'un blanc de neige. Les marais de Wellfleet étaient tous d'un vert argenté, au delà de Truro la baie scintillait, tranquille, plus bleue qu'une aile de martin-pêcheur et, à l'horizon, Plymouth s'élevait net, sombre et lointain.

Arne m'attendait; il avait une chambre du côté ouest de la ville, en bas, près de la cour où Furtado avait ses bateaux. Arne m'y amena pour y faire ma toilette et m'y installer. J'allai à la fenêtre et respirai une longue bouffée du passé. Comme je m'en souvenais! La bonne vieille odeur d'herbe et de poissons s'élevait de la marée; les mouettes tournoyaient en criant dans le port, et, au-dessous de nous, dans le sable, Manuel frappait sur la coque blanche d'un langoustier. La goélette *Mary-P.-Goulden* était dans le port, avec la plus grande partie de la flotte des pêcheurs et j'aperçus le thonier de John Worthington, *le Bocage*, venant des filets au nord de Truro et qui poussait son teuf-teuf sur l'eau bleue, chassant un peu d'écume par le travers. Lentement, paisiblement, le ciel et l'eau foncèrent; le soleil descendit au-dessus de Peaked Hill Bars, une lumière de rubis parut à Wood's End, et une autre, blanche, s'alluma à la pointe.

Nous sommes descendus à l'entrepôt de poissons, passant devant la quincaillerie de Dyer, le garage de Page, le bureau de poste et le petit square avec ses grands ormeaux. Les baigneurs de la saison d'été n'étaient pas encore arrivés, et la ville, simplement peuplée de ses habitants, paraissait tranquille. Des pêcheurs au teint hâlé flânaient sur le seuil des portes; ils causaient ensemble dans leur langage mi-argot, mi-portugais; et les jeunes filles passaient deux par deux, dans la pénombre, sans cha-

peau et rieuses. Nous nous sommes arrêtés chez Taylor pour souper et j'ai commandé un brouet de poisson et de coquillages, à la mode du pays. Je voulais connaître toutes les nouvelles de Provincetown, quels professeurs enseignaient cette année-là, comment fonctionnaient les diverses classes. Jerry Farnsworth avait-il conservé son ancien studio et Tom Blakeman allait-il reprendre ses cours de gravure? Et puis, bien entendu, Arne dut être mis au courant de ce qui s'était passé pour le portrait. Lorsque je lui dis que Mr Mathew espérait le vendre un jour à un musée, il fit un geste d'horreur.

— Ne laisse pas faire ça, Eben.

Il tonitruait :

— Ne permets jamais cela. Un musée, la mort de l'âme!

— Bien sûr, fis-je, comme pour Innes ou Chase.

— Ils sont morts, répondit-il. Tout ça est passé et terminé.

— Vraiment? dis-je. Pas si certain que ça.

Il rugissait très sérieux :

— Bon Dieu, le passé est derrière nous. Et puis quoi?

— Rembrandt demeure encore, et Van Gogh. Nous n'en avons pas fini, avec eux... Le passé n'est pas derrière nous, Arne, il nous entoure Et c'est ici, sur le Cap, qu'on doit le plus s'en apercevoir, — là où les années se succèdent comme les marées dans le Pamet, et où les bateaux amènent chaque jour les mêmes poissons qu'autrefois.

Je lui souris à travers la table :

— Je ne fais que commencer à songer à des choses de ce genre.

— Eh bien, fit-il, d'un air malheureux. J'aimerais bien que tu y renonces. Un artiste ne doit pas trop réfléchir, c'est mauvais pour son sentiment de la couleur.

Et là-dessus nous nous plongeâmes dans nos vieilles discussions. Le reste du repas, il ne fut plus question que de couleurs, lignes, symboles, formes et masses.

— Je vais te dire, s'écria Arne en tirant sur sa barbe, nous devons redevenir comme de petits enfants. Ramener la couleur sur terre. Voilà à quoi est destinée la couleur, à être regardée. Ne réfléchis pas : peins. Comme les petits enfants.

Il frappait sur la table, étreignait sa barbe et grondait comme un taureau. Il était parfaitement heureux. Je lui demandai s'il s'attendait à ce que des enfants puissent comprendre sa peinture, et il me lança un regard de mépris.

— Seul un artiste, dit-il, peut espérer comprendre ce qu'un artiste s'efforce de rendre. Voilà pourquoi il y a dans les masses si peu de compréhension de l'art. Malgré tout, ajouta-t-il, inconséquent, on voit des tas d'enfants dans les musées.

Il en était toujours ainsi avec Arne.

Nous étions sortis après souper et, sur le chemin du retour, Arne me demanda sur un ton plein d'entrain :

— Ton modèle viendra-t-il au Cap cet été, Eben?

Je répondis presque sans réfléchir :

— Oui. Un jour ou l'autre.

Arne secoua gravement sa grosse tête :

— C'est bon, dit-il, je ferai son portrait, moi aussi.

Cela m'amusa et me fit rire tout bas, dans l'obscurité. Ce serait une chose à voir, ce portrait.

Mais cela me donna subitement une impression de solitude. Je me demandai où pouvait être Jennie, ce qu'elle faisait — dans un endroit lointain, inconnu, sur lequel notre douce soirée printanière, d'un bleu velouté, avait depuis longtemps passé comme un souffle. Se trouvait-elle encore en mer? La nuit, ombre noire balayée de la terre, était sur l'océan, mais le soleil de demain se levait déjà sur les pentes est de l'Oural.

Et le soleil d'hier brillait-il toujours sur le mur de pierre bas, au bord de la prairie, près du petit bois? C'était encore aujourd'hui, encore midi, sur le Pacifique, sur les houles bleues qui lavaient Hawaï. Hier... demain... Où se trouvaient-ils?

Ce serait long avant que Jennie revînt. Pas avant que nous puissions être toujours ensemble, avait-elle dit. Un long été... Hâtez-vous, lui disais-je, dans mon cœur.

Je n'aurais jamais pu expliquer cela à Arne. Je n'essayai même pas.

L'air de mer, humide, salé et frais, venu des marais, ou brusquement épicé par les jardins fleuris de Provincetown, nous enveloppait, tandis que nous nous acheminions vers notre logis, sous les lampes blanches de la rue. Dans le port, les feux mouvants de la *Mary-P.-Goulden* se balançaient légèrement dans l'obscurité; les rayons des phares de la Pointe et de Wood's End clignotaient en direction de la baie, et la grande croix blanche au nord de Truro passait comme les raies d'une roue sur le ciel. Les étoiles brillaient, calmes, au-dessus de nos têtes... Combien d'années auparavant, ces rais métalliques avaient-ils bondi pour la première fois à travers les espaces vides entre leur demeure et la nôtre? Bien, bien longtemps, avant nos plus lointains autrefois.

Les mouettes dormaient sur l'eau dans le bleu sombre, silencieuses et oublieuses, alignées en rang sur les ponts des bateaux de pêche vides. Les rues étaient calmes et désertes; nous entendions le bruit de nos pas qui nous accompagnaient chez nous.

XVI

Je n'avais pas l'intention de passer l'été à Provincetown. Plus de deux cents dollars me restaient de l'argent du portrait et je louai une petite maison à Truro, sur le Pamet. Ce n'était guère qu'une cabane au sommet

de la crête dominant l'eau ; les pins l'encerclaient de près, leurs aiguilles mettaient un tapis brun autour de la maison, et on apercevait la rivière entre les branches. J'entendais sans arrêt le bruit des eaux de la baie et celui du vent dans les pins assez semblable au bruit de l'océan. L'air était chaud, parfumé des odeurs de la terre et du soleil ; je me sentais protégé des pluies de l'est, du vent du nord-ouest, qui soufflait fort et froid au-dessus de Cornhill, derrière moi. Je me trouvais en plein sur le trajet d'une rafale venue du sud-est ou d'un coup de vent fumeux du sud-ouest, mais c'était un avantage, car les vents du sud sont des vents de beau temps, chauds et doux.

A marée basse, le Pamet n'est qu'un mince filet d'eau parmi les joncs ; mais à la pleine lune, et par grande marée, il recouvre les marécages, et on peut se représenter ce qu'était cette rivière autrefois, avant que le sable s'empilât à l'entrée du port, une large et profonde rivière dans laquelle trente baleiniers pouvaient désarmer. Mais il y a longtemps de cela. Aujourd'hui, le Pamet tantôt se déverse par un lit étroit qui aboutit à la baie, tantôt reçoit ses eaux et serpente avec des replis à travers le Cap, entre cette baie et l'océan. A cent cinquante mètres environ de l'endroit où le Pamet s'écoule de ses sources, commencent les dunes, assez basses, derrière lesquelles se trouvent la plage et la mer. La route n'est pas longue entre l'océan et la baie. Le Cap, très étroit à son extrémité, mesure à peine trois milles de large.

Les maisonnettes sont tapies dans les creux, à l'abri des vents du nord-ouest qui soufflent si fort en hiver. Les pins y poussent, les chênes rabougris, les caroubiers, les trembles et les ormes, et aussi l'épine-vinette, le genêt, le pyrola, les pruniers et les cerisiers. Tout est à une petite échelle ; les minuscules collines et les creux prennent en perspective l'aspect de monts et de vallées. Les clochers des deux vieilles églises et la chapelle dominent tout le reste. Elles s'élèvent sur la plus haute crête et veillent sur les vallées, dans leur beauté et leur sérénité.

D'anciennes familles habitent encore Truro. Les Snow, les Dyer, les Atwood, les Atkinse, Cobbs, Paine, Riche. Vieux noms, vieilles familles du cap Cod... c'est leur pays, leur foyer, il leur appartient.

Je me mis à l'ouvrage, moi aussi. Mais, pendant plus d'une semaine, les couleurs du Cap engourdirent mes sens. Le jaune pâle du sable, le ton léger du vert, et le bleu fané de l'eau et du ciel qui s'intensifiaient et tournaient au violet dans le lointain. Des oiseaux émigrant au nord, faisaient halte en chemin, des grives fouillaient les gazons, les gros-becs entraient et sortaient des arbres, comme des vérons, et un couple de loriots avait construit son nid dans l'orme derrière chez moi.

En juin, le genêt devint jaune, l'épine-vinette se mit à fleurir rose et blanche sur les dunes, les linaigrettes se mirent à se faire signe dans l'herbe. Je me baignai dans la rivière ; elle était fraîche et rapide et les petits crabes verts me fuyaient, se sauvaient vers les eaux les plus basses. Des enfants s'y trouvaient déjà, jouant avec une vieille carène de bateau

traînée sur le rivage. L'un d'eux, aux cheveux couleur de foin, prétendait être un pirate. Son équipage se trouvait prêt à la bataille ; il se composait de sa sœur et d'un pistolet d'enfant. Il ne découvrait pas d'ennemi.

Tout l'été, les enfants s'amusent sur les plages. Ils sont heureux et bons camarades ; à chaque vague qui s'étend sur le sable, les plus jeunes tournent le dos à la mer et s'enfuient prudemment. Lorsque l'eau bordée d'écume se retire, ils courent après elle, comme s'ils chassaient l'océan devant eux. Mais à la prochaine vague, ils se sauvent encore, bruyants et craintifs, avec une surprise renouvelée. Le soleil chauffe leurs jambes brunes, et ils collectionnent avec enthousiasme des morceaux de coquillage, des dollars en sable et des cailloux teintés, usés par la marée. Les plus grands plongent dans les vagues comme de petits dauphins. L'eau est limpide et froide.

Le temps reste immobile à Truro ; les semaines glissent, l'une après l'autre. En juin, il y eut une bourrasque du nord-est, le vent venait en sifflant de la mer, chassant la pluie presque horizontalement devant lui ; il souffla trois jours, les portes se gonflaient et tremblaient, les tiroirs des secrétaires refusaient de s'ouvrir, et une moisissure verte se montra sur quelques-unes de mes toiles. Les bûches de pins elles-mêmes qui brûlaient tout le jour dans la cheminée n'arrivaient pas à chauffer ma maison, ni à la sécher. Puis le vent tourna à l'ouest, le soleil parut et ce fut de nouveau l'été, le jaune pâle des sables, le vert léger, le bleu fané.

Je peignais beaucoup. Je fis pour miss Spinney un tableau de l'église qui se trouve au sud de Truro, vieux bâtiment, solitaire et vide sur les dunes qui dominent la baie, et une aquarelle de la mer vue de la vallée de Long Nook. C'était par une journée éventée ; le vent venait du nord-est, la mer paraissait sombre, de ce ton vineux, cher aux Grecs, coupée de bandes vertes, fonçant à l'horizon, et le ciel était comme l'intérieur d'un bol de porcelaine bleue avec la lumière luisant au travers. J'envoyai ces deux peintures à Mr Mathew. Mais ma meilleure toile fut celle qui représentait les hommes dans les viviers au petit matin. Je dus surtout peindre de mémoire. Les barques vont aux filets avant le jour.

Tout est calme et obscur, l'eau monte des ténèbres en longues vagues de fond. Les barques mettent le cap sur ces vagues... A l'est, le ciel tourne au gris, puis au rose, l'aube monte lentement. Les étoiles pâlissent, des tons de bleu commencent à se voir dans le ciel. Loin de la rive, une barque glisse dans les viviers, levant les filets à mesure qu'elle avance. Les poissons sont au fond, ils passent en avant et en arrière, sous la barque, comme des ombres. Les filets remontent brusquement ; ils brisent la surface de l'eau dans un flot d'argent, et les pêcheurs recueillent les poissons par côté. Le soleil se lève, la baie étincelle dans la lumière, le poisson est d'argent, sous les pieds. Lentement, pesamment, une des barques traverse la baie vers Provincetown, tandis que les autres reviennent à terre.

Je voulais entraîner Arne avec moi, mais il prétendait que cela manquait

de couleur pour lui. Il peignait l'usine électrique de Provincetown ; il disait que cela représentait l'industrie, que l'industrie représentait le véritable monde d'aujourd'hui, et que c'est dans le monde réel que l'artiste doit trouver un sujet digne de lui.

— Ne nous laissons pas duper, Eben, s'écriait-il. La beauté n'a de noblesse que lorsqu'elle est utile. Le symbole du monde d'aujourd'hui est l'usine de force motrice ; et si elle nous paraît laide, c'est simplement parce que nous ne la regardons pas comme elle doit être vue.

Mais Arne vint à Truro pour les pique-niques sur la plage, en juillet. Nous nous étendions sur le sable à Cornhill pendant que le soleil se couchait et que la lune se levait au-dessus de la colline, derrière nous ; des hommes en culottes de velours et des femmes avec des mouchoirs sur les cheveux alimentaient le feu avec des bois d'épaves récoltés sur la plage. Le couchant pâlissait, devenait rose et vert ; la vieille nuit bleue descendait vague et brumeuse sur la rive et, de l'autre côté de la baie, les lanternes de Provincetown scintillaient dans la pénombre. A la lueur jaune et bondissante de notre feu on voyait les silhouettes de nos amis aller et venir, apporter d'autre bois, défaire les paniers, étendre les couvertures. Lorsque les flammes retombaient sur les braises, on faisait frire les biftecks et les saucisses, on plaçait un grand pot de haricots devant le feu, un seau de moules, une bouilloire de café. Ensuite, nous chantions assis autour du feu, tandis que la lune voguait doucement au-dessus de nous et que la marée envoyait des vagues minuscules se briser sur le sable. Nous chantions... *Je rêve à Jeannie aux cheveux châtain clair*... Ou bien, par les après-midi d'août, calmes et chaudes, nous nagions ensemble dans la mer tandis que les longues vagues se soulevaient pour se briser en un bondissement d'écume, puis glissaient en sifflant et venaient mourir sur la plage. Très loin, au delà de l'horizon, hors de vue, se trouvait l'Europe déchirée par ses guerres. Mais ici tout était paix, le rivage désert étendait sans fin sa courbe vers le sud, sous le soleil d'été, la brise légère agitait les herbes sur les dunes, et seuls les cris des enfants s'élevaient en face du roulement de tonnerre de l'océan.

C'est à des moments comme ceux-ci que le désir de revoir Jennie s'emparait de moi, lorsque la beauté du monde saisissait mon cœur. Et cependant, je n'avais pas l'impression de la solitude, car j'avais le sentiment — que j'ai toujours conservé depuis — de ne pas être seul, le sentiment que le monde, Jennie et moi ne faisions qu'un, fondus ensemble dans une unité pour laquelle il n'existe aucun nom, une unité inexprimable. Son absence, non seulement de ma vue, mais des jours qui se déroulaient lentement autour de moi, leur enlevait de leur réalité, de leur solidité ; elle n'était pas présente dans le temps ; les pluies qui tombaient sur le Cap n'étaient pas les mêmes pluies qui tombaient sur sa petite silhouette qui se hâtait, je ne sais où — dans quelle ville, quelle année ? Cependant, c'est pour cette raison-là que toutes les températures me semblaient être les mêmes et que les saisons du passé se

mêlaient dans mes rêves à l'été dans lequel je vivais. Car elle se trouvait quelque part sur cette terre ; et là où elle était, il y avait aussi un peu de moi.

Elle avait dit : « Que le monde est beau, Eben ! Il n'a été fait que pour la beauté — que nous vivions à présent ou que nous ayons vécu il y a longtemps ».

Nous avions partagé cette beauté. Nous ne l'avons jamais perdue.

XVII

L'été s'effaça devant l'automne, mais Jennie ne revint pas. En septembre, l'épine-vinette rougit et on ramassa les prunelles dans les champs, le long des routes, pour en faire de la gelée. Les roseaux, dans la rivière, tournèrent au brun argenté et, l'après-midi, le soleil glissa plus bas à travers les pins autour de ma maison. Ceux des oiseaux qui avaient émigré pendant la plus grande partie de l'été reparurent, en route pour le sud : pics à tête rouge, rouges-gorges bleus, fauvettes et merles. Les hirondelles balayaient l'air d'un vol inquiet et, parfois, le soir, j'apercevais la pointe du triangle des canards sauvages palpiter contre le ciel.

J'avais reçu une assez grosse somme d'argent de Mr Mathew, et j'en pris une partie pour louer un petit bateau à voiles au frère de John Worthington, Bill, qui habitait à côté du pont de chemin de fer, près de l'endroit où le Pamet se déverse dans la baie. Je connaissais quelque peu la navigation à voile, mais je ne pensais pas courir grands risques. Le bateau de dix-huit pieds, à quille mobile, bon pour les petits parcours, était amarré près de l'embouchure de la rivière dans une nappe d'eau un peu en retrait du courant rapide. Il n'était pas aisé de naviguer hors de l'étroit chenal pour entrer dans la baie : la marée et le vent devaient être propices ; mais ce mois-là, le vent semblait presque toujours venir de l'est, soufflant du haut des Bermudes qui se trouvaient quelque part en mer comme un nuage formidable et invisible. Avec une bonne brise derrière moi, j'arrivais généralement à en sortir, même contre la marée. Au retour, il me fallait attendre le courant, puis rentrer en boulinant les voiles. Arne constituait tout mon équipage ; assis à l'avant, il abaissait le mât quand il le fallait et manœuvrait le grand foc avec une sorte de solennité sauvage. C'était vivifiant de s'appuyer contre le vent, de sentir le bateau lutter, de contempler l'eau verte glissant sur le côté et d'écouter le courant glouglouter contre le bordage. C'était aussi un bon exercice, il me donnait des courbatures dans les bras et des ampoules aux mains.

Nous voguions dans la baie, parfois jusqu'aux viviers, une ou deux fois jusqu'à Provincetown. C'était un monde à part, sur l'eau, dans le miroitement du soleil, si brillant, un monde d'un bleu infini, de vents assurés, de lointains clairs en forme d'arc, et j'y étais heureux.

Vers la fin de septembre, on signala un ouragan dans les Caraïbes. Nous n'y fîmes guère attention, c'était l'époque de l'année où les ouragans

heurtent la Floride ou viennent s'user dans l'Atlantique. Celui-ci semblait se diriger vers la Floride.

Sur le Cap, nous avions une période de temps clair, inusité — précurseur de mauvais temps, disait Arne. Nous en profitions, car la saison tirait à sa fin, la tempête équatoriale n'était pas éloignée et, ensuite, il ferait trop froid et trop houleux pour naviguer. Nous sortions tous les jours. La température restait chaude — exagérément, pour cette période — et le vent demeurait au sud-est. Nous attendions qu'il passât au nord.

Le lundi, on annonça que la tempête s'était détournée de la Floride et se dirigeait sur les Carolines. Cela signifiait pluie et bourrasque du sud-ouest, mais le mardi, on annonça que la tempête retournait à l'est et se perdrait en mer. Nous calculions qu'il nous restait encore quelques jours de beau temps propice pour la navigation et nous voulions entreprendre un long parcours en suivant la côte, camper la nuit sur la grande île de Wellfleet et revenir le lendemain. Nous partîmes un peu avant midi, le mardi ; il soufflait une brise égale du sud et nous couvrîmes une bonne distance.

Cette nuit-là, nous avons campé dans l'île et construit un feu au bord des sables. Nous avons longuement causé à la lueur du feu ; les ombres dansaient au milieu des buissons ; derrière nous et, au dessus de nous, le ciel pâle, semé d'étoiles, s'étendait comme un grand lac, tandis que le petit bateau se balançait tranquillement à l'ancre, sur la marée. Je cherchai à expliquer à Arne un peu de ce que j'avais dans l'esprit, sur moi-même et sur l'univers.

— Nous savons si peu de choses, disais-je, et il y a tant à apprendre. Nous vivons guidés par le goût et le toucher. Nous ne voyons que ce qui est sous notre nez. Là-haut, au-dessus de nous, se trouvent les systèmes solaires, plus vastes que le nôtre ; des univers entiers sont contenus dans une goutte d'eau. Et la durée s'étend à perte de vue de chaque côté. Cette terre, cet océan, ce petit instant de notre vie n'a aucune signification en soi... Hier est aussi réel qu'aujourd'hui, seulement nous oublions.

Arne bâilla :

— Oui, dit-il, en effet. Dors donc.

— Et l'amour, fis-je, est éternel lui aussi, et le petit bonheur d'aujourd'hui n'en est qu'une petite partie.

— Dors, dit Arne. Demain sera un autre jour.

Cette nuit-là, pour la première fois de ma vie, je rêvai à Jennie ; je rêvai à notre rencontre, si éloignée, j'y rêvais, revoyant tout comme cela s'était passé. Je la revis enfant, marchant le long de la rangée de bancs vides du mail, et je l'entendis qui disait comme alors : « Je voudrais que vous attendiez que je grandisse, mais j'ai peur que vous ne le fassiez pas ». Et, dans mon rêve, je me souvins des paroles de sa petite chanson sans mélodie :

Le vent souffle, la mer s'écoule...

Je me réveillai avec un sentiment de peur, la sensation que quelque chose n'allait pas. Le vent soufflait toujours, chaud et sans à-coups, du sud-est, mais un peu plus fort, me semblait-il. Il y avait un légère brume dans l'air, et quelques nuages d'un aspect bizarre passèrent au-dessus de moi. Ils semblaient aller vite. Je me retournai et secouai l'épaule d'Arne :

— Lève-toi, Arne, il faut rentrer.

Nous avons hissé la voile et mis le cap sur Truro, nous ne perdions pas de temps. Sur l'eau, le vent paraissait encore plus fort ; il était un peu d'arrière et je laissai la voile s'enfler le plus possible. C'était toute une affaire de tenir le gouvernail, car la mer était forte et le bateau faisait beaucoup d'embardées. Arne ne disait rien, il examinait le ciel.

La brume s'épaississait très lentement, mais les nuages devenaient plus nombreux ; ils se trouvaient à des hauteurs différentes et se mouvaient très vite, leur forme m'était inconnue : de longs cylindres, des tentacules de brouillard, des doigts fumeux. Ils étaient d'un blanc tout autre, semblable à celui du coton, un peu poussiéreux. J'avais bien attaché les écoutes de la grande voile, mais je me demandais si elle résisterait :

— Arne, lui criai-je, ne ferions-nous pas mieux de prendre des ris ?

Il fit signe que oui, sans parler, et j'arrivai à mettre le bateau dans le vent. Je m'aperçus que mes doigts tremblaient et il me sembla qu'Arne était un peu pâle. Le vent exerçait une curieuse pression.

— Il va falloir nous tirer de là, dis-je.

Le bateau, avec un seul ris, s'élança, et je m'efforçai de mettre le cap un peu plus dans le vent pour profiter de l'abri des côtes. Les vagues augmentaient de hauteur et se brisaient à leurs crêtes ; je dus appuyer de tout mon poids sur la barre du gouvernail pour maintenir le bateau. Je me sentais décidément mal à l'aise, et je me demandais s'il ne faudrait pas essayer d'aborder tout de suite, mais je n'aurais trouvé aucun abri pour le bateau en dehors du Pamet, à Truro. Je ne me rendais pas compte de la force exacte du vent, je savais cependant qu'il soufflait fort, et j'entendais un drôle de bruit, venu de quelque part, au loin.

Un peu avant midi, Arne fit un geste vers l'arrière et je suivis son regard au-dessus de la poupe. L'horizon disparaissait au sud derrière une buée grise. Le gris n'était pas pur, il tournait au jaune, comme de la boue. Cela pouvait être de la pluie, pensais-je, mais ça n'en avait pas l'air. Il faut nous sortir de là, me disais-je.

Mes bras et mes mains me faisaient mal à force de tenir la barre et mes jambes étaient fatiguées par mes efforts pour m'accoter contre les flancs du bateau. Je fis signe à Arne de venir à l'arrière me remplacer, pendant que j'irais à l'avant prendre l'écope pour vider l'eau qui passait surtout par-dessus la poupe. D'en bas, de la cabine, les vagues paraissaient plus hautes que jamais ; la poupe se hissait, nous restions en suspens au sommet d'une crête pour nous précipiter sur son versant et tournoyer dans le creux jusqu'à ce qu'Arne eût pu rectifier la position. Chaque fois que la pointe

de la vergue frappait l'eau, je croyais que nous allions sombrer. Ma gorge était sèche, mais je n'avais pas peur, je n'en avais pas le loisir. J'écoutais le vent ; ce bruit ne ressemblait à rien de ce que je connaissais.

Peu après, nous nous efforçâmes de nous diriger vers le Pamet. Je repris la barre et dis à Arne de s'emparer de la voile et de larguer chaque fois que nous pencherions par trop. Il la noua autour d'un taquet le plus solidement qu'il put, mais il eut besoin de toute sa grande force pour la maintenir. Nous étions sur le pont, face au vent, nos jambes arc-boutées contre le montant de la quille mobile ; les lames formidables se brisaient derrière nous, écumaient au-dessus de la proue, et les eaux d'un vert sombre se déversaient le long du pont sous le vent, jusqu'aux écoutilles. Il me semblait que nous voyions la mer à nos pieds mêmes ; elle se soulevait parfois et une tranche de vague se recourbait au-dessus de la cabine ; alors, je donnais un coup de pied au gouvernail et nous remontions.

— Je crois, tout de même que nous arriverons, dis-je.

Arne secoua la tête :

— Peut-être, répondit-il.

Nous étions à deux cents mètres du rivage environ, lorsque la grande voile céda, arrachée du mât ; l'instant d'après, le foc suivit. Je crus alors que c'en était fait de nous, mais les deux voiles se prirent dans les cordages et s'y accrochèrent, ce qui donna de l'aisance au bateau. Je sentis que tant qu'elles tiendraient nous aurions un double ris et nous n'avions pas loin à aller.

— Je crois que nous arriverons, Arne, lui dis-je encore.

Je pouvais à peine entrevoir l'embouchure de la rivière à cause des vagues, ce qui me donna une idée de la hauteur de la marée, mais je me dirigeai vers le pont du chemin de fer et me fiai à la chance. Nous tombâmes juste et traversâmes un furieux tourbillon d'écume blanche, juchés sur une lame mugissante qui nous ramassa et nous entraîna dans le chenal comme si nous étions un morceau de bois, pour nous lancer sur le sable à cent mètres de la baie. Arne sortit le premier mais avant qu'il eût pu descendre la grande voile, le vent la lui arracha des mains et l'envoya voler de même qu'un ballon à travers la rivière, la moitié des cordages y restant accrochés. Nous sortîmes l'ancre, mais je savais qu'elle ne tiendrait pas. Les vagues s'élançaient en grondant à l'embouchure du Pamet, et remontaient la rivière hautes de six pieds à l'allure d'une troupe de chevaux sauvages.

— C'est inutile, Arne, dis-je. La marée monte, le bateau sera entraîné jusqu'au pont et perdra son mât.

Nous ne pouvions rien faire. Je ne me serais jamais imaginé que la marée monterait aussi haut.

Bill Worthington nous avait vu revenir. Il nous attendait tandis que nous grimpions jusqu'à la route, remontant de ce qui restait de la plage.

— Eh bien, bon Dieu, vous avez fait une belle sortie, mes enfants.

Je grimaçai un sourire, mais j'étais un peu secoué. Mes jambes tremblaient et je n'arrivai pas à empêcher mes dents de s'entrechoquer.

— Je suis désolé pour le bateau, Bill, dis-je. Je ne croyais pas que la tempête serait aussi forte.

Bill me regarda et secoua la tête :

— Au diable la tempête, dit-il. Cette fois, c'est un ouragan.

XVIII

Bill nous dit que les signaux annonçant l'ouragan partaient du phare de High Land et que cela lui donnait une drôle de sensation au creux de l'estomac. Mais nous n'en étions qu'au début. Nous le savions tous.

Nous arrimâmes le bateau tant bien que mal, et Bill nous reconduisit à la maison par la route au nord de la rivière. Nous entendions le sable heurter l'auto lorsque nous traversions une partie exposée de la route, et une ou deux fois l'auto pencha fortement sous une subite poussée du vent. Bill nous laissa chez nous et retourna observer la marée. Sa demeure à lui ne s'élevait guère au-dessus du niveau d'un gros d'eau.

Ce ne fut qu'en longeant le sentier qui conduisait à ma maison que j'eus une idée réelle de la force du vent. Là-bas, sur l'eau, j'avais été trop occupé, et puis nous en faisions partie en quelque sorte, entraînés par lui, courant devant lui. Mais ici, face à l'étendue découverte du sud-est, je le sentais en plein, et il me frappa comme s'il m'assenait un coup.

Le vent passait au-dessus du Pamet en une coulée égale, on eût dit un fleuve d'air en crue. Il n'y avait aucun temps d'arrêt, il coulait lourd, épais et rapide ; ce vent aplatissait les herbes des marais et courbait les pins d'un quart de cercle. Il semblait étrange, paraissait venir de très loin et se rapprochait sans cesse ; j'avais l'impression que c'étaient les ténèbres qui montaient vers nous, et une force qui n'appartenait pas à ce monde. Mon cœur battait très vite, j'avais froid et me sentais énervé. J'entendais ce même son bizarre que j'avais entendu sur la baie, une sorte de bourdonnement formidable qui venait de très haut et de très loin et, au sud, le mur gris jaune était toujours là. Ou bien s'était-il rapproché ? Je n'en savais rien. Je regardai au bas de la pente ; la rivière recouvrait les marais d'une eau brune striée d'écume jaune.

— Je suis content d'être ici, dis-je à Arne.

Je criais à cause du vent. Il sourit pour la première fois :

— Si la maison résiste, répondit-il.

Une branche de caroubier au bord de l'eau se brisa soudain et fut entraînée par le courant pendant quelques mètres en remontant vers nous.

— Allons, dis-je, rentrons.

Nous avons passé derrière la maison pour éviter la force du vent qui venait en plein vers nous. Pendant notre absence, l'épicier avait laissé

une boîte remplie d'œufs sur le petit porche de la cuisine ; ils étaient tous répandus par terre. Ce sera une jolie saleté à nettoyer demain, me dis-je, mais je ne m'arrêtai pas. Le vent nous ramassa et nous poussa à travers la porte, nous dûmes nous appuyer dessus pour la refermer. Il faisait froid, et tout était tranquille dans la maison, mais le mugissement persistait dans ma tête après toutes ces heures passées sur la baie. Au bout d'un moment, ce bruit cessa dans mes oreilles et je pus entendre la tempête elle-même et ce haut bourdonnement lointain.

Arne alluma le feu, je sortis le whisky. J'en bus une bonne lampée et il me réchauffa tout le corps. Nous nous tenions devant le feu, je sentais la maison s'ébranler à chaque instant et j'entendais trembler les fenêtres ; je me demandais si nous ne ferions pas mieux de fermer les contrevents, je cherchais à me souvenir de ce que j'avais lu sur les ouragans. Puis je me rappelai que la maison n'avait pas de volets. Il ne restait rien à faire, semblait-il.

— Le bateau résistera-t-il, dis-je.

— Je ne crois pas, répondit Arne.

— Nous avons vraiment eu de la veine.

Je bus de nouveau :

— Savoir comment ils s'en tirent à Provincetown ?

Arne secoua la tête, morose.

— Ça n'ira pas tout seul. On peut y compter.

La pluie commença à peu près à ce moment-là. Elle ne tombait pas très fort, mais presque horizontalement. Au bout de dix minutes, nous avions une jolie flaque d'eau à l'intérieur. J'étendis une serviette le long du linteau pour nous protéger.

Le vent semblait sans cesse augmenter de puissance ; une ou deux fois il secoua la maison, si bien que je crus que les murs céderaient. Il n'y avait rien à faire, sinon rester assis à attendre que quelque chose survînt. Au bout d'un moment, Arne proposa de sortir et de regarder ce qui se passait. Il voulait se rendre compte de ce qu'est un ouragan. Il nous fallut toutes nos forces pour réussir à refermer la porte derrière nous. Mais, une fois arrivés de l'autre côté de la maison, nous ne pouvions plus respirer ; le vent nous enlevait littéralement l'air de la bouche.

— Mon vieux, dit Arne, se protégeant la figure avec les mains, je suis heureux de ne pas être sur la baie en ce moment.

Je cherchai à voir la baie, mais elle était masquée par les éléments : pluie, embruns et sable volaient, gris, suffocants. Je m'aperçus que les poteaux télégraphiques au delà de Cat Island étaient tombés et je fis un geste dans cette direction. Au même instant le grand ormeau, derrière la maison, s'abattit.

Il tomba lentement, avec une sorte de soupir, entraînant avec lui une grosse motte de terre. Arne ne disait rien, mais ses yeux avaient une expression égarée. Il s'agrippa à mon bras et montra du doigt l'autre côté

de la rivière. Nous vîmes la vieille grange de Bill Worthington pencher de côté, et le vent l'entraîner vers la rivière.

— Peut-être faudrait-il chercher à l'aider, criai-je, ma bouche à l'oreille d'Arne.

Il fit un geste d'impuissance :

— Comment y aller ? cria-t-il à son tour.

Nous regardions encore la maison de Bill, tapis ensemble, nos bras entourant l'un des pins qui se débattait, lorsque le camion des gardes-côtes passa. Il s'arrêta sur la route derrière nous, et l'un des hommes s'avança pesamment en bottes et huilés :

— Bon Dieu, mes amis, qu'est-ce que vous faites-là ? nous dit-il.

Nous lui répondîmes que nous regardions la grange de Bill entraînée par le vent dans la rivière.

— Eh ben, dit-il, il y aura bien autre chose dans la rivière, bientôt ; l'océan a tout rompu et se déverse à Dune Hollow.

L'homme retourna à son camion qui repartit vers Cat Island et la maison de John Rule au bord du marais.

Nous nous trouvions sur un point assez élevé au-dessus de l'eau et je ne croyais pas que l'océan lui-même pût nous atteindre. En tous cas, nous n'eûmes pas longtemps à hésiter ; au bout de dix minutes environ, la première vague arrivait vers nous, le long de la vallée, venant de la mer. Elle ne semblait pas très haute, une simple ligne d'écume brune, mêlée de branchages et de sable, mais elle avait quelque chose de terrifiant. Elle passa au-dessus de nous, après quoi le marais disparut, il ne restait que l'eau qui montait rapidement.

L'instant d'après, je vis Jennie.

Elle était un peu en contre-bas, plus à l'est, près du débarcadère de la ville, et elle s'efforçait de remonter la pente au-dessus de la rivière ; elle paraissait lasse, le vent la harcelait. Au moment où je la regardai, elle perdit l'équilibre et tomba à demi ; puis elle glissa en arrière vers l'eau. Une autre vague descendait la vallée, venant de l'est. Je la voyais s'avancer.

Je ne sais pas comment j'arrivai à descendre la colline contre le vent et à rejoindre Jennie, mais j'y parvins. Je passai mon bras autour d'elle à temps, et l'entraînai un peu plus haut, hors de portée de la vague dont la crête passa à près d'un pied au-dessous de nous. Jennie s'appuyait contre moi, frêle et à bout de forces, les yeux fermés.

— Mon chéri, j'avais peur de ne pas pouvoir arriver jusqu'ici, dit-elle.

Avec ce flot sauvage à nos pieds, je m'imaginai parvenir à nous tirer de là. Je penchai la tête et appuyai mon visage contre le sien ; ses joues étaient d'un froid mortel. Elle leva lentement les mains, comme si elles pesaient d'un grand poids, et passa ses bras autour de mon cou :

— Il fallait que je vous revienne, Eben, dit-elle.

— Hâtons-nous, Jennie, lui dis-je.

Je m'efforçai de l'entraîner le long de la pente, mais elle était comme

un poids mort, ses forces semblaient l'avoir abandonnée. Elle me sourit d'un sourire pitoyable et secoua la tête :

— Remontez, Eben, me dit-elle, moi je ne peux pas.

J'essayai de la soulever, mais elle était trop lourde, je n'arrivais pas à prendre pied sur le sol glissant. L'eau montait, elle arrivait presque à nos pieds, un léger bouillonnement sombre passa sur mes chevilles.

— Jennie, m'écriai-je, pour l'amour de Dieu...

— Laissez-moi vous regarder, murmura-t-elle.

Je ne pouvais pas entendre ce qu'elle disait, mais je la comprenais. Elle tenait ma figure entre ses mains et me regarda un moment, les yeux élargis et sombres.

— C'était bien long, chéri, dit-elle.

Je ne voulais pas parler, je voulais nous sortir de là, je voulais la remonter en haut de la pente, hors de l'eau.

— Essayez, fis-je, si je pouvais vous soulever sur mon dos...

Mais elle ne paraissait pas m'entendre.

— Oui, disait-elle, presque à elle-même, je ne m'étais pas trompée.

— Jennie, criai-je, je vous en supplie...

Ses bras se resserrèrent autour de moi :

— Tenez-moi bien, Eben, dit-elle. Nous sommes réunis à présent.

Je la tins serrée, mais j'étais pris de panique. Je ne pouvais ni la soulever, ni l'entraîner, et le sol sur lequel nous étions commençait à céder.

— Arne! Je hurlais de toutes les forces : Arne!

Ce fut alors que je vis venir la chose.

Accourant de la baie, une grande lame brune balayait la vallée et allait vers la mer. Il n'y avait aucun moyen de lui échapper ; nous n'aurions jamais pu monter et l'éviter ; elle venait, égale et très rapide, avec un étrange bruit de succion. Au moins, me disais-je, nous disparaîtrons ensemble.

Je me penchai et l'embrassai en plein sur les lèvres :

— Eh bien, Jennie, fis-je, nous voici réunis.

Elle comprenait ce qui nous menaçait :

— Eben, murmura-t-elle, pressée contre ma joue, il n'y a qu'un seul amour... rien ne peut le changer. Tout reste encore très bien, chéri, quoi qu'il arrive, parce que nous serons toujours réunis... quelque part.

— Je le sais, répondis-je.

A ce moment la vague nous heurta. J'essayai de me cramponner à Jennie, de la suivre, mais la vague nous arracha l'un à l'autre, je la sentis enlevée de mes bras par un tourbillon ; je fus projeté en haut, aspiré en bas, et projeté de nouveau. Puis quelque chose se brisa en moi, et c'est tout ce que je sais.

Arne me retrouva, couché contre un arbre, à demi dans l'eau. Je me demande comment il put me porter en haut de la pente et me ramener à la maison par ce vent. Il me mit au lit, me fit boire presque une pinte

de whisky, et me veilla toute la nuit. Il me raconta plus tard qu'il dut me retenir dans mon lit, car je cherchais sans cesse à retourner à la rivière. Je ne m'en souviens guère. Tout cela était obscur, je ne me rappelle que cette obscurité.

Je ne pus pas voyager avant une semaine, mais cela importait peu, car les routes étaient impraticables, et, de toute manière, nous n'aurions pas pu partir. Je restais au lit, je mangeais ce que m'apportait Arne et m'efforçais de ne pas penser à ce qui m'était arrivé. Arne me donnait les nouvelles de l'extérieur ; il me raconta qu'il y avait eu moins de dégâts à Truro que nous ne l'avions supposé. Beaucoup d'arbres étaient tombés à Provincetown et un bateau de pêche avait été jeté contre les rochers. Les filets de John Worthington, au nord de Truro, s'étaient perdus, mais, à part l'irruption de la mer, il n'y avait pas eu beaucoup de mal. La maison de Bill, elle-même, était encore debout, bien que l'eau fût montée jusqu'aux fenêtres. Sur la plage, à Dune Hollow, on commençait déjà à reconstruire ; bientôt, tout serait comme avant.

Je revins en ville par un beau jour d'automne d'un bleu profond, les rues étaient jaunes de soleil et les grands bâtiments s'élevaient clairs et nets dans l'air vif et léger. Mr Mathew m'attendait dans la galerie :

— Nous nous sommes tourmentés pour vous, Eben, me dit-il, miss Spinney et moi... Nous sommes restés très longtemps sans nouvelles.

Il me caressa l'épaule d'un geste maladroit :

— Je suis heureux de vous voir, mon garçon, très heureux.

Miss Spinney ne disait rien. Elle me parut avoir pleuré.

Ce fut Gus qui me donna la petite coupure du journal :

— J'ai cru que, peut-être, vous ne l'aviez pas vue, Mack.

C'était pris dans le *Times* du dimanche 22 septembre. « Le vaisseau *Latania*, disait-on, a fait savoir par sans-fil aujourd'hui la perte d'une de ses passagères, dans la tempête, à cent milles du bateau-phare *Nantucket*. Miss Jennie Apleton, qui revenait d'Amérique après avoir passé huit ans à l'étranger, a été balayée par une vague qui a écrasé une partie du pont et blessé un certain nombre de passagers. Des fonctionnaires de la ligne s'efforcent de trouver l'adresse des parents de miss Apleton dans ce pays. »

Gus hésita, il me regarda, puis détourna les yeux :

— Je pensais que vous ne le saviez peut-être pas. J'en suis désolé, Mack.

Je lui rendis la coupure.

— Non, dis-je, je le savais.

Tout est très bien, ajoutai-je. Tout reste très bien.

ROBERT NATHAN

TRADUCTION DE GERMAINE DELAMAIN

LA JEUNESSE DE CONRAD[1]

(1874-1883)

Conrad était né en 1857 en Pologne. Son père, Apollo Nalecz Korzeniowski, était un écrivain estimé ; ardent patriote, il avait secondé les efforts du Comité Central qui travaillait secrètement à libérer la Pologne de l'oppression russe. Arrêté en 1861, Apollo fut condamné à la déportation à Vologda dans la Russie du Nord. Sa femme et le jeune Conrad, qui avait alors six ans, le suivirent dans cet exil. Mme Korzeniowska, dont la santé était délicate, ne résista pas aux rigueurs du climat. Elle mourut en 1865 et le jeune Conrad fut envoyé en Ukraine chez son oncle Thadée Bobrowski.

Quelques années plus tard, son père, qui avait obtenu de sérieux adoucissements à sa situation et avait même été autorisé par le tsar à aller se soigner en Algérie — autorisation dont il ne put d'ailleurs profiter — mourut à Cracovie (1869). Ses funérailles furent l'occasion d'une grande manifestation patriotique. Orphelin, le jeune Conrad continua ses études à Cracovie. En 1872 il révéla, au grand étonnement de ses amis, sa résolution de devenir marin. Son oncle ne voulut voir là qu'une lubie, mais, en 1873, au cours d'un voyage en Suisse, Conrad manifesta que sa décision était inébranlable. Cette fois l'oncle Thadée céda et expédia le futur auteur de la Flèche d'Or *à Marseille.* (N.D.L.R.)

Puisque le jeune Conrad voulait être marin, il était tout naturel que les siens, comme lui-même, tournassent de préférence leurs regards vers la France. Prendre du service dans la marine russe ou allemande, ne fût-ce que dans la marine marchande, il ne pouvait en être question, vu les sentiments d'un Polonais à l'égard de ces deux pays. Il n'eût, en revanche, rencontré aucune difficulté à se faire admettre dans la marine autrichienne. On avait bien pensé, dans son entourage, à l'envoyer à l'Ecole navale de Pola, mais Conrad n'y avait jamais songé. Jamais, jusqu'alors, ne s'était formée dans son esprit l'idée d'une *carrière*. Il souhaitait, avant tout, échapper à une certaine atmosphère, à une sorte d'étouffement, atteindre ce qui, à ce moment, représentait confusément pour lui le salut, la libération, l'espérance : la mer.

La voie la plus simple, la plus naturelle pour y parvenir devait nécessairement passer par la France. Les sympathies réciproques de la Pologne et de la France étaient séculaires. Il n'y avait presque aucune bonne famille polonaise qui n'y comptât des parents, des amis. On y aurait des facilités pour veiller un peu sur ce jeune extravagant, les premiers temps. En outre,

1. Copyright by Jean Aubry et Gallimard.

Conrad, depuis son enfance, ne parlait-il pas couramment le français ? De Cracovie et Lwow, on mit en branle les relations dont on pouvait disposer. L'instrument des premiers rapports de Conrad avec la mer fut un compatriote francisé, entré lui-même dans la marine de commerce française, et qui appartenait à une famille bien connue, Victor Chodzko. Devant être absent de Marseille quand le jeune voyageur y arriverait, il l'avait recommandé à l'un de ses amis, Baptistin Solari, qui avait promis de trouver un navire convenable pour l'apprentissage du jeune homme, « si vraiment il voulait goûter de ce métier de chien ».

Conrad a raconté dans ses *Souvenirs* l'impression de son premier réveil à Marseille :

> Ce Solari (Baptistin), quand je le vis en chair et en os, se trouva être un tout jeune homme de très bonne apparence, avec une jolie barbe noire coupée court, un teint frais et deux yeux noirs, doux et joyeux. Il était aussi jovial et aimable que pouvait le souhaiter un jeune garçon. Je dormais encore à poings fermés dans un modeste hôtel situé non loin du Vieux-Port, quand il fit irruption dans ma chambre, ouvrit tout à coup les volets au grand soleil de Provence et me gourmanda impétueusement d'être encore au lit à cette heure. Il m'effraya le plus plaisamment du monde en m'objurgant à grand bruit d'avoir à me lever sur-le-champ et à partir sans délai pour une campagne de trois ans dans les mers du Sud. O mots magiques ! Une campagne de trois ans dans les mers du Sud !
>
> Ce fut un bienheureux réveil et son amitié se montra infatigable, mais il ne considéra jamais avec beaucoup de solennité la question de me trouver un navire.

S'il n'y mit pas un grand empressement, du moins le présenta-t-il aussitôt à divers membres de sa famille : courtiers maritimes, approvisionneurs de navires, arrimeurs, calfats, pilotes, parmi lesquels Conrad se fit bientôt des relations amicales. Il fréquenta de préférence ceux qui pouvaient satisfaire le mieux son désir de se familiariser, au plus tôt, avec la mer : ce furent les pilotes.

La population du Vieux-Port laissa à Conrad un souvenir vivace et reconnaissant, mais le monde des pilotes et leurs familles n'était pas le seul que le jeune Korzeniowski rencontrât. Il évoluait, de temps à autre, dans une société très différente, avec la même aisance, sinon avec le même plaisir.

A cette époque, où il venait d'atteindre tout juste ses dix-sept ans, il était d'une taille un peu au-dessous de la moyenne ; son visage, d'un ovale régulier, aux pommettes très légèrement saillantes, aux lèvres proéminentes et aux yeux très noirs, vifs et perçants, était surmonté d'une abondante chevelure châtain, rejetée en arrière du front et qui lui tombait juste au ras du col. D'une mise très soignée, montrant un parfait naturel en dépit d'une grande politesse, et réservé malgré une très vive ardeur, il semble ne s'être jamais senti désorienté en France, et y avoir gagné immédiatement des sympathies des plus diverses.

Peu après son arrivée, il avait été recommandé à un négociant et armateur, chef de la maison Delestang et Fils, dont les bureaux imposants et silencieux se trouvaient au rez-de-chaussée du 3 de la rue d'Arcole. Ce M. Delestang appartenait au parti légitimiste. Le régime républicain, en 1875, était encore assez vacillant pour autoriser les espérances monarchistes. Une bonne partie de la société élégante de Marseille pouvait, sans anachronisme, songer au rétablissement des anciennes institutions. Cérémonieux, avec son visage osseux et pâle, et comme emboîté dans de courts favoris, M. Delestang était, au dire de Conrad, un royaliste si glacé, si momifié qu'il employait dans la conversation des expressions du temps du bon roi Henri et qu'il comptait encore par écus comme sous Louis XIV.

L'excellent et digne M. Delestang s'accompagnait d'une femme, « la belle madame Delestang », dont l'aspect important et la langueur un peu hautaine rappelaient à Conrad la lady Dedlock du *Bleak House* de Dickens. Son

allure aristocratique et son maintien distant s'humanisaient pourtant parfois au point de manifester de la sympathie au jeune garçon, sous la forme d'une question, d'une phrase aimable, et même d'une invitation à faire un tour avec eux, au Prado, à l'heure des élégants, sur le siège de devant de leur voiture, ou bien à figurer à l'une de ces réceptions d'après-midi où l'on travaillait au triomphe de la cause légitimiste au-dessus de tasses de thé et de petits gâteaux.

Pendant le temps que Conrad demeura à Marseille avant d'embarquer, et durant les intervalles de ses voyages, il fréquenta plus volontiers et plus assidûment ses amis du Vieux-Port que les salons légitimistes et même les bureaux de la rue d'Arcole où son oncle fit en sorte qu'il pût toucher la petite pension qu'il lui servait. Pourtant, par une ironie du sort, dont on verra, au cours de cette existence, plus d'un exemple, l'influence qui détermina le double courant de la « vie française » de Conrad fut beaucoup plus celle des Delestang que celle de ses amis du Vieux-Port, C'est, en effet, M. Delestang qui lui procura ses premiers embarquements, et c'est dans le salon de la belle madame Delestang qu'il fit les relations dont l'enchaînement singulier le lança pendant quelque temps dans la plus romanesque des aventures.

La maison C. Delestang et Fils possédait, à ce moment, deux navires — deux voiliers, cela va sans dire — un trois-mâts-barque, vieux de plus de vingt ans, le *Mont-Blanc ;* l'autre, tout neuf, le *Saint-Antoine,* un fort beau brick-goëlette. Conrad fit successivement partie de l'équipage de ces deux navires.

Il semble avoir fait auparavant une petite navigation d'essai. Mais son premier voyage véritable se fit en Méditerranée, à bord du *Mont-Blanc,* durant la seconde moitié de l'année 1875. Le navire se rendit aux Antilles : il demeura près de deux mois à Saint-Pierre-de-la-Martinique toucha à Saint-Thomas et s'en alla prendre à Cap-Haïtien un chargement de bois de campêche à destination du Havre.

Conrad débarqua dans ce port l'avant-veille de Noël, ayant achevé une campagne qui, depuis son départ de Marseille, avait duré six mois, presque jour pour jour. Si ce voyage lui avait valu de contempler aux Antilles des aspects quelque peu différents de ceux de sa Pologne natale, ce n'avait pourtant pas été une simple promenade de plaisance. Outre les exigences habituelles à la manœuvre d'un voilier, le novice avait déjà pu s'y familiariser avec les sensations et les sentiments que peut inspirer à un jeune homme une succession de jours de tempête. Le voyage de retour avait, en effet, été particulièrement rude pendant presque tout le dernier mois, et le navire rentra au Havre avec d'assez graves avaries.

On avait vivement espéré en Pologne qu'une expérience de ce genre — et même moindre — suffirait à calmer l'humeur aventureuse du jeune Conrad et qu'il reviendrait au bercail, dégrisé, dégoûté et l'oreille basse. L'attente de la famille fut entièrement déçue. Bien loin de montrer de la lassitude ou du découragement, il ne demanda qu'à repartir. Le *Mont-Blanc* devant subir, au Havre, des réparations assez longues, Conrad n'attendit pas davantage, et, sans même prendre le soin d'emporter son bagage, après deux ou trois jours passés à Paris, il rallia Marseille. Quand il y arriva, l'autre navire de la maison Delestang, le *Saint-Antoine,* se trouvait, à son tour, à la Martinique et force fut à l'apprenti-marin d'attendre le retour de l'un ou l'autre des navires sur lesquels il était assuré de pouvoir embarquer.

Il passa ainsi six mois consécutifs à Marseille, pendant la première moitié de l'année 1876. Ce qu'il fit durant ces six mois, on ne le sait pas précisément.

Bien des heures se passèrent, avec des jeunes gens appartenant à diverses classes de la population marseillaise, à discuter de toutes choses au monde, à l'une de ces terrasses de café qui, plus nombreuses encore qu'aujourd'hui, bordaient alors, de l'un et l'autre côté, la Canebière, ou bien dans ce café, aujourd'hui disparu, de la rue Saint-Ferréol, dont Conrad, à la fin de sa vie, prononçait encore le nom avec attendrissement : le café Bodoul, celui-là même dont Stendhal disait, dans *les Mémoires d'un Touriste*, qu'on y rencontrait toute la haute bourgeoisie du pays.

On ne sait malheureusement pas qui furent ces jeunes gens que Conrad rencontrait alors dans l'un ou l'autre de ces cafés ; l'on a pu toutefois en identifier un qu'il ne connut que fort occasionnellement et qui a laissé plus tard un nom dans les lettres et dans la politique : Clovis Hugues, qui venait d'être remis en liberté peu auparavant, après sa condamnation pour la part prise au mouvement communiste. Il y connut aussi un sculpteur nommé Frétigny et qui figure dans son roman marseillais, *la Flèche d'Or*, sous le nom de Prax. D'autres furent sinon plus intimement, du moins plus secrètement liés avec Conrad dans une aventure dont il sera question plus loin.

Après ces six mois de relâche, Conrad embarquait de nouveau le 10 juillet 1876, cette fois sur le *Saint-Antoine*. Après une traversée de trente-neuf jours, il se retrouvait le 18 août à Saint-Pierre-de-la-Martinique, où le navire demeura un mois et appareilla pour Saint-Thomas.

Le navire comptait quatre officiers et treize hommes d'équipage ; outre le capitaine Antoine Escaras, dont Conrad garda un très bon souvenir, et le second lieutenant Pierre Defaucompret, qui était, peut-être, un descendant du traducteur de Walter Scott et de Fenimore Cooper, il y avait à bord, comme second, un homme qui devait jouer dans la pensée et dans l'œuvre de Conrad un rôle incomparable.

Il se nommait Dominic Cervoni et était né à Luri, en Corse ; il avait alors quarante ans et plus de vingt-cinq ans de service à la mer ; sa personnalité était définitivement fixée. Conrad en a donné, sous son véritable nom, plus tard, un portrait physique dans *le Miroir de la Mer* et l'on retrouve quelques traits physiques et moraux de cet homme, et également sous son nom véritable, dans *la Flèche d'Or ;* en outre, des reflets de cette forte personnalité apparaissent, sous des noms différents : Tom Lingard, Nostromo, Jean Peyrol, Attilio, et parmi des circonstances et des contrées diverses, en maint endroit de l'œuvre de l'écrivain.

Dominic Cervoni fut pour Conrad le véritable initiateur dans l'art de la mer. Sa longue expérience, la sûreté de son coup d'œil, la force contenue de sa nature éveillèrent chez ce jeune homme non seulement une vive sympathie, mais une admiration et une affection qui ne devaient jamais s'effacer de son cœur. De son côté, Cervoni s'intéressa à ce jeune étranger enthousiaste et avide de savoir. Ses connaissances ne se bornaient pas aux choses de la mer : il communiqua à ce disciple attentif ses vues, à la fois humaines et dénuées d'illusions, sur le monde des hommes et des choses. Dominic se fit le mentor de ce Télémaque marin, mentor singulier par son mépris des lois, une sorte de chaleureux scepticisme et un goût très calme d'aventures dangereuses, qui pouvait s'accorder naturellement avec celui qui brûlait au cœur de son impatient élève. Conrad trouva en Dominic Cervoni un aîné capable de tout comprendre des folies de la jeunesse, et qui s'efforcerait de leur donner tout au moins les apparences de la raison. Que pouvait demander, attendre de plus, à ce moment, ce jeune Polonais ?

Le voyage du voilier marseillais ne se borna pas, pour Dominic et pour Conrad, aux escales portées sur les rôles, ni au transport des marchandises avouées sur les connaissements. Ils prirent part, probablement seuls de tout

l'équipage, à une mission délicate et illégale qui consistait à convoyer jusqu'à son point de destination, sur le golfe du Mexique, un chargement d'armes et de munitions à l'intention d'un parti politique d'une des républiques de l'Amérique centrale. La chose se fit à bord d'une petite goélette, vraisemblablement depuis Saint-Thomas. On ne sait pas exactement où eut lieu ce débarquement : Puerto Cortez ou Puerto Barrios, au Honduras, semble avoir été l'endroit. Plusieurs passages de l'œuvre de l'écrivain attestent l'existence de cette navigation clandestine dans les parages de l'Amérique centrale. Il revint en longeant la côte septentrionale de l'Amérique du Sud, toucha à Cartagena de Colombie, à Puerta Cabello, à La Guayra où, montant sur la colline, il aperçut de loin Caracas, et à quelques autres endroits de la morne côte du Venezuela.

Cette expédition se passa sans incident, durant les mois d'octobre et novembre 1876, et Conrad en rapporta, outre l'exaltation causée par l'atmosphère d'aventure dont elle s'entourait, le récit qu'il entendit faire d'un vol, particulièrement audacieux, de lingots d'argent, qui avait eu lieu peu auparavant et qui forma, près de trente ans plus tard, la base même de l'intrigue de *Nostromo*.

Au début de 1877, le *Saint-Antoine*, rallié par Conrad à Port-au-Prince, rentrait à Marseille. Une fois le navire désarmé, Conrad n'abandonna pas son mentor : ils se retrouvaient au café de la Colonne Trajane, sur la place Neuve (aujourd'hui place Victor-Gelu), un café tenu par la belle Léonore, qu'on appelait la Romaine et qui avait du goût pour Dominic ; ou bien, Conrad emmenait Dominic au théâtre, pour lequel le second du *Saint-Antoine* avait un penchant très vif, et c'est de cette époque que durent dater ces souvenirs des opéras de Rossini, de Verdi, de Meyerbeer, des opérettes d'Offenbach, que Conrad, vers la fin de sa vie, évoquait encore avec un visible plaisir.

A bord du *Saint-Antoine*, où la distinction de ses manières et son origine tant soit peu exotique pour l'équipage l'avaient fait surnommer par celui-ci « le comte », Conrad s'était acquis l'amitié de tous par l'énergie qu'il déployait, en dépit d'une constitution encore faible. Tout le monde à bord s'employait à l'empêcher de se surmener. Tous souhaitaient le voir rembarquer, sans compter l'oncle, persuadé à juste titre, au fond de sa Pologne, que c'étaient les séjours à Marseille qui compromettaient l'équilibre des finances du neveu. Le nom de Conrad figurait sur le rôle d'équipage, mais au dernier moment, on y porta l'indication : « embarquement nul », sans autre explication.

Une note de l'oncle semble donner à entendre que Conrad eut à ce moment un différend avec M. Delestang, mais la raison de son non-réembarquement doit se trouver dans une aventure où il était engagé et qui demeure encore, par bien des côtés, mystérieuse.

Dans une lettre de Thadée Brobowski à son neveu du 14, 26 octobre 1876, il est fait allusion à l'intention que Conrad aurait eu de joindre les forces carlistes. Vue à travers cette lettre, l'intention ressemble fort au mouvement de mauvaise humeur d'un jeune homme très désargenté, à qui son oncle menace de couper les vivres. Elle paraît d'autant plus singulière que, depuis février 1876, la guerre carliste était virtuellement terminée en pays basque ; il est vrai que des foyers d'activité, plus ou moins étouffés, persistaient dans d'autres parties de l'Espagne. L'intention de Conrad n'était pas, en tout cas, à l'égard de son oncle, une menace faite tout à fait en l'air.

Si enveloppées que restent certaines révélations faites dans ce roman, si incertaine qu'en soit la chronologie, il faut tenir pour véritables les faits rapportés dans *la Flèche d'Or*, où, quarante ans plus tard, Conrad évoqua

les vives ardeurs de sa vie marseillaise. Une note manuscrite de l'écrivain, sur un exemplaire de ce livre, atteste, en effet, que les faits et les personnages sont authentiques et nous n'avons pas de raison d'en douter.

Chez les Delestang comme au café Bodoul, Conrad s'était trouvé en rapports avec des milieux qui manifestaient, pour les efforts de don Carlos, la plus vive sympathie. Les cercles légitimistes trouvaient dans les aspirations du carlisme assez de ressemblance avec les leurs pour les encourager ; les unes et les autres n'incarnaient-elles pas le principe de la légitimité ? Et Marseille était devenu un centre important, non seulement de sympathies, mais encore de ravitaillement en argent, en vivres et en munitions, au profit du carlisme.

L'aventure à laquelle Conrad s'était trouvé inopinément mêlé dans le golfe du Mexique avait enchanté sa jeune imagination : il ne souhaitait plus que de recommencer, il ne rêvait que plaies et bosses.

Dans le salon des Delestang, il avait été présenté à diverses personnes du monde légitimiste. Ce jeune étranger, d'une vive intelligence, d'une très bonne famille, auréolée du prestige romantique des malheurs encore récents de la Pologne et qui, par esprit d'aventure, s'était lancé dans l'inconnu de la vie maritime, ne pouvait pas déplaire à un milieu où survivaient les derniers élans d'un romanesque politique et d'ardents attachements à des principes en perdition.

Le salon des Delestang n'était pas le seul où l'on se livrât aux délices secrètes de la conspiration, et si l'on en croit les circonstances rapportées aussi bien dans *le Miroir de la Mer* que dans *la Flèche d'Or*, Conrad rencontra, un jour, dans un autre de ces salons, un Anglais d'une trentaine d'années, nommé Henry C..., que l'esprit d'aventure avait conduit à prendre part à une expédition de contrebande d'armes au profit des Carlistes, dans le golfe de Gascogne. Au moment où Conrad le rencontra, il venait d'échapper au feu d'une canonnière espagnole et avait dû gagner le rivage à la nage ; dans les salons de Marseille, ce naufragé était le héros du jour. L'allure paisible du héros ainsi fêté avait vivement frappé Conrad et éveillé sa sympathie ; il se lia avec lui et, par son entremise, entra en relations avec un Américain de la Caroline du Sud, nommé J.-K. Blunt, qui, n'ayant à peu près pour tout bien que son épée, l'avait mise au service de don Carlos. Un jeune Marseillais, Roger P. de la S..., était devenu également un des intimes de Conrad, dont la récente aventure, adroitement répandue, avait accru un prestige auquel sa jeunesse n'aurait pas pu prétendre.

Aucun de ces jeunes gens, à vrai dire, ne se souciait vraiment de don Carlos ni de ses revendications ; pour eux, l'attrait de l'aventure tenait dans ses risques. On cherchait depuis quelque temps quelqu'un de sûr et qui eût des accointances maritimes, pour faire passer armes et munitions sur la côte orientale d'Espagne. Conrad se trouva là à point nommé : il était jeune, plein d'ardeur, avait une petite expérience de la mer, quelques relations parmi des équipages. On ne songeait pas à mettre en doute son attachement à la cause. Il n'était probablement pas sans avoir parlé à ces jeunes gens de Dominic Cervoni, de son caractère, de son art consommé de la mer, de sa connaissance et de son mépris des douaniers de toutes nationalités. C'était l'homme qu'il fallait. Conrad le mit au fait. Dominic se laissa tenter. Il ne restait plus qu'à trouver le petit navire propre à de telles expéditions ; les quatre jeunes gens formèrent une sorte de syndicat qui s'assura la propriété d'une balancelle de soixante tonnes, que Conrad désigne sous le nom de *Tremolino*.

Le destin servait à souhait ce Polonais assoiffé d'aventures. Il n'avait pas vingt ans et il se voyait engagé dans les dernières des entreprises dynas-

tiques qu'ait enregistrées l'histoire de l'Europe au XIXe siècle. Dominic Cervoni devint le patron de la balancelle. Conrad l'accompagna. Combien de temps dura cette succession de voyages clandestins entre Marseille et la côte espagnole ? On ne peut le dire avec certitude, certainement pas plus de quelques mois, mais elle valut à Conrad d'assez vives émotions. Il fallait dépister la surveillance des garde-côtes, atterrir sur des rivages dangereux, éviter douaniers et carabiniers, prendre contact avec des muletiers, véritables ou supposés, qui devaient se trouver tel jour à tel endroit de la côte, à l'insu de tous. Quel enchantement ! Dominic continuait, par ses propos, ses aphorismes, ses exemples, à éduquer pendant ce temps « le signorino », comme il disait.

A plusieurs reprises, l'aventure faillit tourner mal, sous les balles de carabiniers qui eurent vent de ce trafic. Elle s'acheva lamentablement par la nécessité où Dominic et le « signorino » se virent placés de jeter un jour leur petit navire à la côte, sur un rivage rocheux de la baie de Rosas, pour échapper à l'indiscrétion tenace d'un garde-côte.

Peut-être la fin du *Tremolino* précéda-t-elle immédiatement une lettre de juin 1877, dans laquelle Conrad (qui n'avait soufflé mot à son oncle de toute cette expédition) prétexte son intention de partir pour les Indes pour réclamer l'avance de quatre années de pension. A la fin de l'année, Conrad annonçait le projet de faire une campagne, d'un an et demi à deux ans, avec son ancien capitaine du *Saint-Antoine*. Ce n'était là, fort probablement, que d'astucieux prétextes pour dissimuler les véritables causes de ses besoins d'argent : l'épisode du *Tremolino*, qui venait de se terminer de façon si lamentable, lui avait valu une initiation dans un tout autre domaine, celui de la passion.

Parmi les appuis que le carlisme avait rencontrés à Marseille, l'un des plus généreux avait été celui d'une jeune femme, qui passait pour avoir, un moment, inspiré un sentiment à don Carlos lui-même et qui tenait une fortune considérable d'un peintre amateur, avec lequel elle avait vécu plusieurs années à Paris. Ce peintre était mort peu auparavant, lui laissant, entre autres propriétés, plusieurs maisons à Marseille, dont l'une sur le Prado, où elle venait, de temps à autre, échapper aux poursuites trop insistantes de quelques-uns de ses admirateurs parisiens, dont un bon nombre n'étaient pas sans trouver un attrait particulier à sa fortune.

La jeune femme était elle-même fort attrayante ; le retraite dans laquelle elle vivait, la réserve de ses manières, les propos que l'on tenait sur son aventure avec « el Rey », avaient créé autour d'elle une atmosphère de mystère. Dans les salons légitimistes où sa situation ne lui permettait pas d'être reçue, et où elle n'eût pas souhaité de l'être, on parlait d'elle à mots couverts, mais avec sympathie.

Elle avait contribué probablement, par l'entremise de J.-K. Blunt, cet Américain devenu carliste, à l'achat du *Tremolino* et c'est ainsi que Conrad s'était trouvé entrer en relations avec elle. Bien plus tard, au seuil de la vieillesse, il en a tracé le portrait séduisant et singulier, dans *la Flèche d'Or*, sous le nom de Rita de Lastaola. Comment s'appelait-elle, en réalité ? Nous n'avons pu encore le découvrir.

En tout cas, Rita et Conrad étaient presque aussi jeunes l'un que l'autre, ils se trouvaient dans la situation identique de deux êtres sans liens sociaux immédiats. La dévotion de Conrad à une entreprise où ses convictions politiques n'étaient aucunement en jeu, dont il n'avait d'abord accueilli les risques que par esprit d'aventure, puis par un certain entraînement pour cette jeune femme, n'avait pu que la toucher. Elle lutta plusieurs mois contre son inclination ; elle avait, par les expériences de sa vie, acquis une

vue plus mûre que ce jeune Polonais des êtres et des choses ; mais quand la perte du *Tremolino* fut consommée, les espérances carlistes entièrement ruinées, quand le jeune Polonais, hâve et défait, abandonné même par Dominic, fut rentré à Marseille, Rita ne se sentit plus la force de lutter contre son penchant pour ce jeune garçon à qui soudain tout manquait.

L'idylle fut de courte durée ; elle se passa vraisemblablement dans un coin écarté des Alpes-Maritimes, ainsi que Conrad décrit celle de M. George, cet autre lui-même, à la fin de *la Flèche d'Or*. Elle dut remplir les dernières semaines de 1877 et les premiers mois de 1878.

On a beau vouloir se tenir à l'écart du monde et de sa malveillance, le hasard parfois s'en mêle fâcheusement. Conrad eut besoin de se rendre à Marseille, ne fût-ce que pour toucher sa pension aux bureaux de la rue d'Arcole. Il pensait ne rester en ville qu'un très court moment et regagner aussitôt son ermitage, mais un jeune homme de ses amis l'arrêta au passage, heureux de le retrouver et, au cours de la conversation, lui fit part de l'émotion qu'avait causée, dans un certain cercle, la disparition soudaine de « madame de Lastaola ». Il ne crut pas devoir lui cacher que le capitaine J.-K. Blunt (de la défunte armée carliste) laissait entendre à qui voulait qu'elle était devenue la proie d'un jeune aventurier sans scrupules et qui vivait à ses crochets.

Le sang du jeune Polonais ne fit qu'un tour. Il savait de longue date que les vues de J.-K. Blunt n'étaient guère désintéressées. Il n'avait pas oublié une certaine entrevue qu'il avait eue, plusieurs mois auparavant, avec madame Blunt, la mère du « capitaine », personne souverainement distinguée, mais qui lui avait conseillé de s'éloigner de madame de Lastaola, car elle ne voyait aucune raison pour que son fils, remarquable et infortuné, n'épousât pas, — oh ! par pur esprit chevaleresque ! — les millions de la jeune femme. Le ton et le sujet de l'entretien avaient fait sourire Conrad, qui avait passé l'âge de la parfaite ingénuité. Maintenant la chose devenait insoutenable, et, dissimulant la raison véritable d'un nouveau voyage à Marseille, Conrad, lui ayant envoyé ses témoins, se battit en duel avec le capitaine J.-K. Blunt, « Américain, catholique et gentilhomme », ainsi qu'il se désignait lui-même. Les deux adversaires furent blessés : « Je lui ai fracassé la patte », déclara (en français) Conrad à une de ses cousines, bien longtemps après l'événement.

Le duel dut avoir lieu à la fin de février 1878, car, au début de mars, l'oncle Thadée reçut de Marseille une dépêche, où un ami de Conrad, nommé Richard Fecht, lui annonçait que son neveu venait de se blesser d'un coup de feu.

Dans une maison de la rue Sylvabelle qui lui appartenait, la jeune femme veilla avec tendresse sur Conrad tant que son état réclama ses soins. Une fois assurée que Conrad était hors de danger, celle que nous ne connaissons que sous le nom de Rita, résolue à ne pas compromettre plus longtemps l'avenir du jeune homme, prit le parti de s'effacer et elle disparut à tout jamais de sa vie, sinon de son souvenir, aussi brusquement qu'elle y était entrée.

Thadée Bobrowski, qui s'était empressé de quitter Kief, où il se trouvait alors, pour Marseille, y arriva quand son neveu était déjà sur pied, mais dans une situation financière fort embrouillée, et dont il ne fut pas longtemps sans soupçonner, sinon sans les connaître, les raisons véritables. Il demeura une quinzaine de jours à Marseille et, ayant réglé près de 4 000 francs de dettes, sermonné sérieusement son neveu, auquel il déclara qu'il lui faudrait désormais ne compter absolument sur rien de plus qu'une pension de 2 400 francs par an, il repartit pour l'Ukraine, peu rassuré sur

l'avenir de ce neveu, en qui circulait, trop évidemment, le sang désordonné des Korzeniowski.

Une fois qu'il se retrouva seul, la triste fin de sa double aventure sentimentale et maritime rendit, on le conçoit, le séjour de Marseille absolument intolérable à Conrad. Il n'y pouvait plus que comparer le vide de son existence avec la plénitude qu'elle avait offerte à son esprit et à son cœur quelques mois plus tôt. Après ces trois années et demie d'indépendance, il ne songeait aucunement à retourner dans son pays natal. Ce retour eût pris l'apparence d'un échec. La seule assurance qu'il eût était celle de sa vocation. Elle s'était formée, affirmée en lui. La mer était sa seule porte de salut. Une occasion s'offrit à lui de quitter Marseille à peu près sans bourse délier, il n'hésita plus.

Le 24 avril 1878, il prenait passage à bord d'un cargo anglais, le *Mavis*, qui, ayant fait escale à Marseille, se rendait à Constantinople, pour y porter du charbon. La guerre russo-turque venait de finir, les préliminaires de la paix avaient été signés le 3 mars précédent et il put encore apercevoir les tentes du camp de San Stefano. Le vapeur alla mouiller au fond de la mer d'Azof, au port de Ieisk, d'où, au milieu de mai, il repartait avec un chargement de graines de lin. Le 21 mai, il repassait les Dardanelles et, le 18 juin 1878, il entrait à Lowestoft, sur la côte est d'Angleterre.

C'est de cette façon à la fois soudaine et indirecte que Joseph Conrad, après trois années de vie aventureuse entre Marseille et les Antilles, quitta définitivement la France pour l'Angleterre et que, dans sa vingt et unième année, il touchait, pour la première fois, le sol de ce nouveau pays, ne sachant à peu près pas un mot d'anglais.

***

Une fois débarqué du *Mavis*, à Lowestoft, Conrad se trouva dans le plus grand isolement. Pendant ses six semaines de navigation à bord de ce navire écossais, il avait pu apprendre, tout au plus, quelques mots de cette nouvelle langue. Il ne connaissait absolument personne en Angleterre et ses ressources, fort médiocres, n'avaient aucune chance de s'améliorer avant longtemps. Il savait son oncle trop fâché de la malencontreuse équipée de Marseille pour en pouvoir attendre un surcroît de subsides.

Vers le milieu de juillet, une lettre de Thadée Bobrowski lui disait ce qu'on peut dire à un jeune homme en pareil cas : « de travailler, de vivre selon ses moyens, qu'autrement il se verrait obligé de lui supprimer sa pension, car bien des jeunes gens de son âge travaillent pour aider leur famille et ne privent pas leurs parents de l'indispensable, etc. » Cette même lettre nous révèle que Conrad avait songé et songeait encore à s'engager dans la marine de guerre française ; il n'avait donc pas encore pris le parti de ne pas retourner en France et l'oncle n'y trouve rien à redire. Il a beau faire la grosse voix ; c'est un excellent homme et qui ne souhaite aucunement la mort du pécheur. Il n'en continue pas moins à tancer son neveu.

Mais déjà à ce moment, le neveu s'était courageusement mis à la tâche. Le plus urgent étant de trouver un emploi qui lui permît, sans trop écorner son maigre pécule, d'apprendre l'anglais : il embarquait le 11 juillet 1878, comme simple matelot, à bord d'un navire au nom magnifique, *The Skimmer of the Sea* (l'Ecumeur de la mer), mais qui n'était pourtant qu'un petit voilier de deux cents tonnes, faisant bien prosaïquement et avec monotonie le cabotage entre Lowestoft et Newcastle ; et, jusqu'au 25 septembre, Conrad fit, à bord de ce navire, six voyages entre ces deux ports.

C'est ainsi qu'il apprit l'anglais de ces braves gens de la côte Est, « des gens à la fois tannés et roses, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, bâtis comme pour durer éternellement et colorés comme des cartes de Noël ». Il y ajouta la lecture du journal *The Standard*. Il s'évertuait, non sans peine ni sans insuccès, à imaginer la prononciation de bien des mots qu'il lisait, et qui n'appartenaient pas au vocabulaire restreint des marins, des pêcheurs ou des approvisionneurs de navires, que, pendant ces deux mois, il approcha. Avec son premier gain, il acheta un Shakespeare complet en un gros volume à couverture verte qu'il lut assidument, et il y ajouta l'*Economie politique* de Stuart Mill, dont il avouait plus tard qu'elle n'était pas dénuée pour lui de vertu soporifique.

Il entendait bien ne pas s'éterniser dans ce cabotage, juste le temps de se familiariser avec la routine du métier et d'acquérir une connaissance de la langue usuelle et technique. Il voulait voir du pays, naviguer au long-cours, mais comment y parvenir sans relations, sans aucun appui ?

Il avait découvert dans le *Standard* l'annonce d'un agent maritime de Londres qui lui parut de nature à lui faciliter certaines démarches. Il lui écrivit une lettre, — sa toute première composition en langue anglaise, — pour lui annoncer sa visite et se mit en route.

Le bureau de l'agent maritime n'était pas facile à trouver dans le dédale de la cité ; c'était un bureau exigu dont les fenêtres montraient encore, paraît-il, la poussière de 1815, et si sombre qu'un bec de gaz y brûlait, bien qu'il fût une heure de l'après-midi. Il s'y trouvait un homme à grande barbe blanche, à gros nez, avec des lèvres épaisses, de larges épaules, des cheveux blancs bouclés qui lui donnaient l'air d'un apôtre de style baroque italien. Le nez surmonté de lunettes à monture d'argent, il était fort occupé à manger une côtelette qu'on lui avait apportée de la gargotte voisine.

Le visiteur fit entendre lentement une série de sons qui devaient avoir suffisamment de rapport avec la phonétique de la langue anglaise pour que l' « apôtre baroque » comprît de quoi il s'agissait. Sans cesser de manger, celui-ci lui expliqua que son occupation consistait bien à trouver des navires, mais pour de jeunes messieurs qui désiraient prendre la mer à leurs frais comme pilotins, en vue de devenir officiers. Ce n'était aucunement ce que Conrad désirait à ce moment.

Touché par l'évidente détresse de cet étranger, l'homme à barbe blanche réussit à lui procurer un emploi de simple marin à bord du *Duke of Sutherland*, un grand et beau voilier d'un millier de tonnes qui faisait les voyages d'Australie pour le commerce de la laine et qui, à ce que disait le second, « connaissait mieux que son capitaine la route des Antipodes ».

De ce premier voyage vers l'Orient, Conrad ne semble pas avoir conservé des impressions particulièrement agréables. La connaissance encore rudimentaire qu'il avait de l'anglais, le fait d'être simple marin, après avoir navigué jusqu'alors dans des conditions un peu privilégiées, l'obligation de trouver dans son seul amour-propre la force nerveuse nécessaire pour suppléer à une constitution encore peu robuste, et surtout les fatigues d'un métier souvent épuisant, tout contribua à ne lui laisser d'abord qu'une impression assez décourageante.

Non seulement il ne réembarqua pas sur le *Duke of Sutherland*, mais une lettre de son oncle témoigne que, dès son retour à Londres, il fut pris du désir de naviguer de nouveau en Méditerranée, sans qu'on puisse savoir si la simple attraction de la vieille mer classique, l'espoir de retrouver Dominic Cervoni ou quelques vestiges de son existence sentimentale, ou bien le souhait de replonger dans une atmosphère qui lui était moins étrangère en fut la raison.

Visiblement, Conrad ne savait encore quel parti prendre. Il fait le projet de se rendre l'année suivante à Odessa et d'y rencontrer son oncle, mais celui-ci lui répond significativement : « Je ne voudrais pas que tu viennes en Russie avant d'être naturalisé Anglais ».

Cela explique l'insistance que, pendant les sept années qui suivirent, Thadée Bobrowski apporta à cette question de naturalisation. A plusieurs reprises, Conrad proposa à son oncle d'aller le voir en Ukraine, chaque fois celui-ci l'en dissuadait ; il craignait, — à juste titre, car on en avait vu des exemples, — de voir le Gouvernement impérial exercer quelque contrainte sur ce Polonais, fils d'un condamné politique et qui, depuis dix ans déjà, se trouvait, en somme, vis-à-vis des autorités russes, dans une situation illégale. On voit Thadée Bobrowski pousser son neveu tour à tour à se faire naturaliser Autrichien, puis Suisse ; Conrad, de son côté, avait songé maintes fois à devenir Français. Ne pouvant être légalement ce qu'il était, c'est-à-dire Polonais, on souhaitait qu'il pût, aussitôt que possible, se libérer de l'étiquette « sujet russe », que les circonstances de l'histoire polonaise lui avaient imposée. Nul doute que Conrad n'ait plus d'une fois souffert de cette impossibilité de pouvoir retourner, sans risques, au pays de ses pères, et cela s'ajoutant au souvenir des traitements dont les siens avaient été victimes, contribua à entretenir chez lui une constante russophobie, dont la générosité de sa nature ne le délivra jamais, et qui semble même avoir trouvé un nouvel aliment dans les méditations de l'âge mûr.

Sans plus tarder, et assez inopinément pour un jeune marin qui n'aimait déjà et n'aimera jamais que la marine à voile, Conrad embarqua le 12 décembre 1879 sur l'*Europa*, un vapeur du port de Londres, à bord duquel il fit successivement escale à Gênes, Livourne, Naples, Patras, Céphalonie, Messine et Palerme pour rentrer six semaines plus tard à Londres. Il semble être tombé sur un capitaine d'une humeur particulièrement désagréable et cela ne contribua certainement pas à diminuer son aversion pour les vapeurs.

Il rentre à Londres assez malade, fiévreux, toussant, dénué d'argent à un moment où l'oncle, en proie à des difficultés, ne peut absolument pas lui venir en aide ; il passe plusieurs semaines assez désespéré dans une chambre meublée du nord de Londres, mais il n'est pas d'une nature à se laisser longtemps abattre, à compter sur les autres et à se plaindre sans agir : un amour-propre extrême l'anime. La seule vue des lettres de son oncle vient lui rappeler sans cesse les parents, les connaissances qui, en Pologne, ont prédit qu'il ne ferait jamais rien de bon, qu'il n'est qu'un écervelé. Sa connaissance de l'anglais et celle de son métier se sont accrues avec une si étonnante rapidité qu'il songe déjà à passer son examen de deuxième lieutenant, dix-huit mois à peine après qu'il a mis pour la première fois le pied sur le sol anglais.

Au début de juin 1880, il passe avec succès cet examen, non sans mérite, car l'examinateur s'était acquis la réputation d'un homme qu'on ne contente pas facilement :

Grand, maigre, la tête et la moustache toutes blanches, avec des manières tranquilles et aimables et un air de douce intelligence, il avait dû, il faut croire, être défavorablement impressionné par quelque chose dans mon apparence. Joignant ses mains maigres sur ses jambes croisées, il me posa une question très simple d'une voix douce, puis continua, continua... Cela dura des heures et des heures. Si j'eusse été un étrange microbe capable de faire courir un danger mortel à la marine marchande, je n'aurais pas été soumis à un plus microscopique examen. Fort rassuré par son aspect bienveillant, j'avais d'abord répondu avec assurance ; mais, à force, j'eus l'impression que mon cerveau se stérilisait. Et cet impassible questionnaire se poursuivait, me communiquant l'impression que d'indicibles siècles s'étaient écoulés en simples préliminaires. Je commençai à m'effrayer. Non pas que je craignisse d'être refusé, c'était là une éventualité qui ne se présentait même pas à mon esprit. Il s'agissait de quelque chose de

bien plus grave et de plus étrange. « Ce vieillard, me disais-je, est si près de la tombe qu'il doit avoir perdu toute notion du temps. Il considère cet examen sous l'angle de l'éternité. C'est très joli pour lui. Il a fait son temps. Mais, en sortant de cette pièce, pour rentrer parmi les êtres humains, je vais me retrouver un étranger, sans aucun ami : ma logeuse elle-même m'aura oublié, en admettant que je me rappelle encore le chemin pour rentrer chez moi. » Qu'on ne croie pas là à quelque exagération verbale. Des pensées véritablement singulières me traversaient l'esprit, tandis que je songeais aux réponses qu'il me fallait faire, des pensées qui n'avaient rien à voir avec la navigation, ni même avec quoi que ce fût de raisonnable en ce monde. Je crois vraiment que, par moments, j'étais plongé avec ahurissement dans une sorte de langueur. A la fin, il y eut un silence, qui me sembla aussi durer des siècles, tandis que, penché sur son bureau, l'examinateur remplissait mon certificat. Il me tendit la feuille de papier sans prononcer un mot et inclina gravement sa tête blanche pour répondre à mon salut.

Une fois sorti de la pièce, je me sentis flasque comme un citron pressé et, dans sa cage de verre, le portier, à qui je demandai mon chapeau et que je gratifiai d'un shilling, me dit :

— Eh bien ! je croyais que vous ne ressortiriez jamais.

— Combien de temps suis-je resté là ? demandai-je faiblement.

Il tira sa montre.

— Il vous a gardé près de trois heures, monsieur. Je ne crois pas que ce soit jamais arrivé avec l'un de ces messieurs auparavant [1].

Le nouvel officier se trouva au bas de l'escalier sans avoir eu la sensation d'en descendre les marches. Quand il déboucha de Sainte-Catherine's House, sur la pente de Tower Hill, et regarda machinalement les jardins à sa gauche, la façade de la Monnaie à sa droite, les deux policemen qui arpentaient avec un air de supériorité le trottoir devant le bar du Cheval-Noir, le roi n'était pas son cousin : ce fut un des plus beaux jours de sa vie.

Mais le plus beau jour d'une vie n'est qu'un jour, après tout, et ce certificat n'était qu'une feuille de papier bleu ; il fallait trouver un poste de lieutenant, et il n'y a rien d'aussi lassant, d'aussi décourageant que de passer des jours à « chercher un navire ». Par bonheur, cette recherche et cette attente furent moins longues que sa naturelle impatience ne lui en donnait l'impression ; moins de trois mois plus tard, il figurait comme officier sur un rôle d'équipage.

La vocation de Conrad est désormais assurée. Les lettres de l'oncle ne trahiront plus la moindre incertitude, le moindre flottement dans l'esprit et la volonté du neveu, les expériences des années de Marseille, cette campagne d'un an entre l'Angleterre et l'Australie, les exigences strictes et immédiates du métier, sans compter les circonstances particulières de sa naissance et celles de son énergie personnelle ont mûri prématurément ce jeune homme de vingt-deux ans. Avec une constante obstination, en dépit des déceptions, des dangers, du peu de profit matériel, il ne songera plus désormais qu'à l'invincible attrait qu'exerce sur lui la lutte constante du navire et de son équipage contre la mer sournoise ou déchaînée. A mesure que ses responsabilités s'accroîtront, il n'en éprouvera que mieux ce sentiment de solidarité que communique nécessairement la vie en commun d'un équipage soumis aux mêmes obligations du combat ; en même temps, il s'imprégnera chaque jour davantage de ce sentiment de liberté, d'action individuelle dans la solitude des grands espaces marins, de cette satisfaction de pouvoir respirer à l'aise, loin des conventions ou des tyrannies politiques ou sociales, satisfaction qui, après une enfance à ce point accablée par le malheur, devait lui être plus précieuse encore qu'à tout autre, et qui allait, par la suite, former la base même d'une œuvre où tant de personnages sont à la fois détachés, séparés des groupes sociaux et de leurs vues conventionnelles et, en même temps, fortement, irrésistiblement commandés par quelques convictions, quelques obligations profondément humaines.

1. « Des Souvenirs ».

Vers la fin d'août 1880, il prenait son poste sur le *Loch Etive*, un voilier en fer du port de Londres, en partance pour Sydney. On sait par un chapitre du *Miroir de la Mer* que Conrad était le plus jeune officier à bord et que ce fut un assez rude et profitable apprentissage que d'exercer pour la première fois son initiative et sa responsabilité d'officier sous les auspices d'un capitaine qui s'était fait un nom pour ses qualités de manœuvrier, et d'un second qui avait la réputation de toujours mettre sur son navire toute la toile qu'il pouvait porter.

La responsabilité du jeune homme se trouva encore accrue par la maladie du premier lieutenant ; les rapports avec le capitaine n'en devinrent pas plus aisés, d'autant que ses ordres étaient généralement laconiques et consistaient la plupart du temps à défendre à ses officiers de diminuer la voilure.

Arrivé à Sydney dans le courant de novembre, il en repartit le mois suivant pour rentrer en Europe par le cap Horn et il débarquait à Londres le 25 avril 1881, après une campagne de huit mois.

C'est au cours du voyage de retour qu'il devait acquérir la conviction « que la merveille la plus étonnante des eaux profondes est leur insondable cruauté », le jour où ils sauvèrent, au milieu de l'Atlantique, l'équipage d'un brick danois qui, depuis plusieurs jours, manœuvrait désespérément les pompes pour maintenir au-dessus de l'eau la coque dénudée de leur navire. La mer était idéalement calme, le jour parfaitement beau. On sauva l'équipage juste à temps. Conrad participa au sauvetage et, revenu à son bord, c'est avec d'autres yeux qu'il considéra la mer, après cette initiation à sa sournoise insensibilité.

Ce sont encore les lettres de l'oncle, — exceptionnellement nombreuses pour cette année 1881, — qui nous éclairent sur la vie et les sentiments de Conrad à cette époque. L'oncle s'y montre très satisfait de son neveu, il lui envoie un peu d'argent pour l'aider à passer ses futurs examens. Conrad a visiblement manifesté un enthousiasme très vif pour le métier ; sa campagne sur le *Loch Etive*, si rude qu'elle ait pu être, le passage du cap Horn, qui était une expérience pour un voilier, lui ont donné le sentiment, confus encore, mais déjà puissant, de la beauté de sa tâche.

L'oncle souhaiterait même maintenant un peu moins d'enthousiasme et préférerait même voir le jeune officier ne pas repartir pour l'Australie, mais accepter une campagne moins longue et rentrer à Londres en septembre, pour qu'ils pussent se retrouver à Wiesbaden où il se propose de faire une cure ; mais dès la fin de mai, Conrad a abandonné l'espoir de se rendre à Wiesbaden pour rencontrer son oncle. Il songe à s'assurer au plus tôt les mois de navigation exigés pour passer ses autres examens ; il n'a plus qu'une pensée : devenir capitaine au long-cours.

Jamais plus qu'à cette époque, le feu de la jeunesse ne l'a animé, jamais son moral n'a été meilleur, jamais sa santé physique ne connaîtra semblable plénitude, semblable équilibre.

Dans cette même lettre, l'oncle exprime au neveu un souhait particulièrement intéressant, non seulement pour être probablement le premier encouragement que le futur écrivain ait jamais reçu à cet égard, mais encore parce qu'il atteste que, dans sa langue maternelle, Conrad montrait déjà des dons d'écrivain et que le sentiment du style était en lui.

Cet encouragement, au surplus, n'était pas dicté par une sorte de bienveillance familiale ; il émanait d'un homme qui, dans ses lettres comme dans ses *Mémoires*, a laissé les preuves d'un véritable talent littéraire.

Il conseille un jour (juin 1881) à son neveu d'envoyer à un journal polonais des « correspondances » sur les « pays nouveaux » qu'il traverse. Mais cet encouragement n'eut aucun effet. Le tempérament de Conrad ne l'incli-

nait pas encore vers le désir de fixer des impressions qu'il se contentait d'éprouver. Il se satisfaisait pleinement de se sentir jeune, bien portant, de savoir le monde entier, du moins celui des mers, ouvert devant lui, avec ses aventures possibles, ses dangers probables, ses risques certains. En outre, l'encouragement d'écrire en polonais, au moment même où la langue anglaise commençait à lui devenir familière, où il songeait à devenir marin anglais, ne pouvait que créer chez lui une hésitation dont profitait l'indolence naturelle au marin hors du service.

Une allusion, peu explicite, d'une lettre de Thadée Bobrowski donne à penser que, vers le milieu de l'année 1881, Conrad aurait embarqué sur un navire, l'*Anna Frost* (ou *Forst*), qui aurait éprouvé un sinistre au mois d'août, d'où Conrad se tira au prix d'un court séjour à l'hôpital.

L'oncle a beau s'être rapproché cette année-là (il passe un mois à l'Hôtel Suisse, à Montreux), il lui faut renoncer à voir l'enfant prodigue, avec lequel il n'a passé que quinze jours à Marseille depuis sept ans, car, après bien des démarches, l'officier en quête d'un poste en a trouvé un.

Le navire, un trois-mâts-barque de quatre cents tonnes, est vieux, le capitaine est vieux et tout voûté, mais c'est pourtant son premier commandement ; le second, lui aussi, est un homme d'un certain âge, mais Conrad est jeune, il a l'impression de devoir durer éternellement, de devoir réussir à coup sûr. Qu'importe si les choses ne se présentent pas tout d'abord sous le meilleur aspect possible, tout s'arrangera. Pourtant si le 21 septembre 1881, par un jour maussade et pluvieux, il embarque commc premier lieutenant à bord de la *Palestine*, c'est bien faute de mieux, et on le voit par une lettre que son oncle lui adresse au moment du départ :

Il me semble que tu n'es pas très satisfait de ta nouvelle situation, car, d'abord, il s'agit d'une « barque », ce qui fait tort à ton honneur, et puis seulement de £ 4 par mois, ce qui fait tort à ta bourse ; et le capitaine t'a semblé une créature qui laisse à désirer quant à son intelligence, mais ceci va peut-être te donner justement l'occasion de te distinguer comme quelqu'un d'habile dans ton métier. Il est vrai que c'est déjà fait. Pars en bonne santé et reviens avec succès : *Deus te ducat, perducat et reducat*, comme disaient nos ancêtres à ceux qui partaient au combat, et je te le dis, moi, en te disant adieu et en t'embrassant de tout mon cœur.

Dans la même lettre, on peut voir que le lieutenant de la marine marchande britannique ne se désintéresse aucunement des questions polonaises et s'est inquiété de savoir ce que, d'après son oncle, la Pologne peut attendre du mouvement panslaviste.

Le trois-mâts-barque *Palestine*, sur lequel embarquait Conrad, n'était autre que le navire immortalisé par la suite dans l'admirable récit intitulé *Jeunesse*, sous le nom transparent de *Judée*[1]. Le récit n'est, dans les faits, que la transcription exacte de la réalité. Navire, officiers, équipage, circonstances, Conrad a tout conservé avec la plus absolue fidélité, tout jusqu'au nom véritable du capitaine. Quant à ce sentiment de jeunesse triomphante qui colore ces pages écrites dix-sept ans plus tard, il était bien le sien à ce moment de sa vie, et l'on en voit paraître le reflet dans une lettre de l'oncle, écrite au moment où Conrad attendait, à Falmouth, que son navire fût remis en état de prendre la mer.

Tes mésaventures de l'an passé me mettent au désespoir. Je parle de l'an dernier parce que j'espère et je souhaite que cette malchance te quitte cette année. On peut bien mettre quelque chose sur le compte de la destinée, mais il faudrait bien aussi compter avec la raison. Cette fois, la froide raison semble t'avoir abandonné, puisque tu t'es décidé à prendre un navire aussi misérable.

1. Ce récit a paru dans la *Revue de Paris*, numéros des 1er et 15 mai 1925, dans la traduction de G. Jean-Aubry.

Mais c'était la jeunesse qui parlait, l'esprit d'aventure, la soif de nouveaux horizons, le goût du risque. Le navire était d'une incroyable vétusté, il faisait eau, qu'importe ! Pour Conrad, c'était le premier voyage vers l'Orient, vers l'Orient coloré de tous les attraits d'un inconnu lointain, d'un passé légendaire.

La *Palestine* sortit de la Tamise à la voile, mit plus d'une semaine à gagner la rade de Yarmouth, essuya une tempête et n'arriva à Newcastle qu'au bout de trois semaines. Une fois là, le navire ayant perdu son tour de charge ne put appareiller que six semaines plus tard, le 29 novembre 1881, pour Bangkok, avec un équipage de huit marins et de deux mousses et un chargement de cinq cents tonnes de charbon. La tempête fit rage en Manche, le navire commença à faire eau ; épuisé par plusieurs jours de manœuvre des pompes, l'équipage refusa de poursuivre, il fallut relâcher à Falmouth. On avait d'abord cru qu'il suffirait de débarquer une partie de la cargaison, de calfater la coque, on avait rechargé le navire qui sortit de Falmouth ; une semaine plus tard, il y rentrait de nouveau, faisant eau plus que jamais, il fallut le mettre en cale sèche. Cela dura de janvier à septembre 1882. Conrad, à Falmouth, passa une bonne partie de son temps à relire tout Shakespeare, au bruit des maillets des calfats poussant l'étoupe dans les jointures.

Il obtint un congé de quelques jours et trois mois de solde d'avance et se précipita à Londres. Cela lui prit un jour pour aller, autant pour revenir, mais les trois mois de solde y passèrent bel et bien. « Je ne sais pas ce que j'en fis, a-t-il rapporté, j'allai dans un music-hall, je crois, je déjeunai, je dînai et je soupai dans un endroit très à la mode, dans Regent Street, et je revins au moment convenu, n'ayant rien d'autre à montrer, pour trois mois de travail, qu'une édition complète des œuvres de Byron et une nouvelle couverture de voyage. »

La *Palestine* était devenue la risée des dockers oisifs et des marins du port de Falmouth ; on pensait qu'elle ne reprendrait jamais la mer. Par un mouvement caractéristique de sa nature, le jeune officier ne s'en attachait que davantage à ce vieux navire, à ce vieux capitaine, dont c'était le malencontreux premier commandement. Il repoussait chaque jour plus fortement la pensée d'aller chercher un autre poste.

La *Palestine* partit enfin de Falmouth, pour de bon, le 17 septembre 1882 ; elle eut bonne brise et mer calme jusqu'aux Tropiques ; elle se traînait, à raison de trois milles à l'heure. Elle se traîna ainsi pendant une interminable succession de jours. Elle entra dans l'océan Indien, se traînant toujours péniblement. Cette traversée durait depuis près de six mois quand, le 11 mars 1883, on commença à sentir une assez forte odeur de brûlé ; le lendemain, la fumée fit son apparition ; le surlendemain, on essaya de noyer le foyer d'incendie. Le 14, le pont sauta ; il fallut abandonner le navire ; les embarcations descendues restèrent à proximité jusqu'au 15, à 8 heures du matin ; ce n'était plus alors qu'un brasier.

Après que le pont eût sauté, Conrad se retrouva étendu tout de son long sur un tas de charbon, au milieu d'un morceau d'éclats de bois, les cheveux, les cils, la barbe brûlés, mais enchanté de l'exaltant imprévu de cette aventure.

L'équipage se distribua dans trois embarcations ; Conrad était dans la plus petite avec deux hommes, un sac de biscuits, quelques boîtes de viande de conserve et un baril d'eau douce. Il avait reçu ordre de naviguer à proximité du grand canot pour qu'en cas de mauvais temps on pût les prendre à son bord, mais le jeune officier ne voulait pas perdre une si belle occasion de montrer son esprit d'initiative et sa résolution, et voici comment, dans *Jeunesse*, il a rapporté l'état de ses sentiments.

Je pensais que je lui fausserais compagnie aussitôt que possible. Je voulais jouir tout seul de mon premier commandement. Je n'allais pas faire de la navigation d'escadre, si l'occasion s'offrait d'une croisière indépendante. Je ferais mon atterrissage tout seul. Je battrais les autres canots. Jeunesse ! Jeunesse que tout cela ! La sotte, la charmante et la belle jeunesse !

...Nous mîmes le cap au nord. La brise se leva soudain et, vers midi, toutes les embarcations se rallièrent pour la dernière fois. Je n'avais dans la mienne ni mât, ni voile, mais je fis un mât avec un aviron de rechange et je hissai comme voile une tente avec une gaffe en guise de vergue. Le canot était assurément trop lourdement mâté, mais j'avais la satisfaction de savoir qu'avec vent arrière j'étais sûr de distancer les deux autres... Le lendemain, je tins la route sur ma coquille de noix — mon premier commandement — sans rien autour de moi que la mer et le ciel. J'aperçus bien, dans l'après-midi, les voiles hautes d'un navire au loin, mais je me gardai bien d'en rien dire et mes hommes ne le remarquèrent pas. C'est que, voyez-vous, je craignais qu'il ne fît route vers l'Angleterre, et je n'avais pas envie de tourner le dos aux portes de l'Orient.

On ne sait exactement combien dura cette navigation. « Je naviguai sur Java, a décrit Conrad plus tard, je naviguai pendant des jours. Je me rappelle des nuits et des jours de calme où nous souquions, nous souquions et où l'embarcation semblait rester immobile. » Ce que l'on sait de certain, c'est qu'un peu plus de quinze jours après le sinistre, il était à Singapour, après avoir entrevu, pour la première fois, l'Orient sur la côte javanaise. Jamais l'impression de ce premier contact avec cet Orient si longtemps désiré au cours de cet interminable voyage ne devait s'effacer de sa mémoire, et elle imprègne d'une inoubliable beauté les dernières pages de *Jeunesse*.

Conrad demeura à Singapour une bonne partie d'avril, attendant une occasion de se faire rapatrier au plus tôt, car, en dépit de tout l'attrait de l'Orient, il avait hâte de regagner l'Europe et d'y passer son examen pour le poste de second. Au début de mai, il prenait passage sur un vapeur qui le ramenait en Angleterre comme passager. La magnifique et dangereuse aventure de la *Palestine* était terminée.

Onze ans plus tard, en 1894, au moment où le capitaine Korzeniowski, sans le savoir, venait de rompre à tout jamais ses liens directs avec la mer, il rencontra son vieux capitaine de la *Palestine*. Il en a consigné le souvenir dans une lettre à H. G. Wells.

Il était un peu plus gris, un peu plus recroquevillé et rabougri. Il avait un air très sombre et portait autour du cou un cache-nez couleur chocolat. Il me raconta qu'il venait de piloter un navire étranger jusqu'au bas de la mer du Nord. Il avait un regard parfaitement angélique. Ce n'est pas là une exagération sentimentale de ma part, mais un honnête essai d'en rendre l'impression. Il était si courbé qu'il regardait pour ainsi dire de bas en haut. Dans le bar exigu d'un petit café, il m'avoua : « Depuis que ma femme est morte, je ne puis plus me reposer ». Il m'exprima son contentement de voir que j'avais bien marché dans la vie et ne fit pas la moindre allusion à notre voyage vers Bangkok. Je veux croire qu'il *peut* se reposer là où il est maintenant.

Il n'est pas probable que le capitaine Beard eût oublié les circonstances particulièrement désespérantes dans lesquelles il avait perdu à la mer son premier commandement, mais quand il revit son ancien lieutenant, il ne tint pas à évoquer des souvenirs qui ne pouvaient que lui être pénibles. Il n'en était pas de même pour l'ancien lieutenant de la *Palestine*. Cette aventure, malgré les dangers qu'il y avait courus, et à cause d'eux, ne lui laissait qu'un sentiment d'enthousiasme. Elle demeurait, dans sa mémoire, comme le moment le plus éclatant de sa jeunesse. Et ce sentiment était si vivace, si ardent, si chaleureux que lorsque le lieutenant Korzeniowski fut devenu l'écrivain Joseph Conrad, il ne lui fallut que quelques jours pour écrire ce récit magnifique qu'est *Jeunesse*, tant avait été vibrante, tant demeurait encore chaude dans son souvenir, et déjà dans son regret, toute la romanesque séduction de son aventureuse jeunesse.

G. JEAN-AUBRY

EFFETS DE LA BOMBE ATOMIQUE

La bombe atomique a été utilisée pour la première fois à Nagasaki et à Hiroshima. Ces « expériences » nous ont apporté des enseignements d'un prix inestimable.

On remarquera tout d'abord qu'on envisage déjà l'emploi de bombes infiniment plus puissantes et, partant, infiniment plus dangereuses que celles employées dans ces circonstances.

D'autre part, l'explosion à haute altitude des bombes n'a pas permis d'apprécier le rendement qu'on pourrait attendre de ce genre de bombes si elles éclataient au sol. Quand on fait éclater une bombe atomique dans l'air, une partie de sa force se trouve perdue.

Pour apprécier exactement les résultats obtenus à Hiroshima, il faut distinguer : d'une part, les dégâts matériels et les accidents mortels enregistrés dans la ville même ; d'autre part, le dommage infligé à toute l'économie de guerre japonaise. Représentons-nous ce que ce bombardement a été du point de vue militaire pour le Japon et, dans cet esprit, évoquons ce qui s'est passé au Quartier Général de Tokio, le matin du 6 août 1945.

Vers sept heures cinq, ce lundi matin, les stations de radar à longue portée signalèrent l'approche d'avions ennemis qui semblaient se diriger vers la mer Intérieure. Le premier signal d'alerte fut donné aussitôt mais, quarante-cinq minutes plus tard environ, c'est-à-dire vers huit heures, les radars de petite distance indiquèrent que le groupe ne comptait que trois appareils, ce qui impliquait qu'il ne s'agissait que d'un vol de reconnaissance. Le signal de fin d'alerte fut donné et la radio annonça qu'il s'agissait d'un vol de reconnaissance ou peut-être d'un raid en ajoutant que, si l'on voyait passer des B-29, il fallait prendre sur place les précautions nécessaires. On crut à une mission photographique ou météorologique. Les cartes des radars du Quartier Général japonais permettaient de suivre le vol de la mission : elle passa au-dessus d'Hiroshima, petit port situé sur la mer Intérieure et repartit en direction de Guam et de

Saïpan ; aucun incident ne fut signalé et ce vol ne retint guère l'attention.

Vers huit heures quinze du matin, l'ingénieur-contrôleur général de la radio japonaise s'aperçut que la station de Hiroshima s'était tue. Il ne parvint pas à découvrir ce qui s'était produit, les lignes téléphoniques de Hiroshima ne fonctionnant plus. Un peu plus tard, les services télégraphiques du chemin de fer de Tokio se rendirent compte que les relations télégraphiques avec Hiroshima étaient interrompues, les fils semblaient avoir été coupés à huit ou neuf kilomètres au nord de la ville. Des nouvelles très confuses sans caractère officiel, annonçant une catastrophe, commencèrent alors à parvenir de petits villages situés à quinze kilomètres de la cité. Il y avait eu à Hiroshima une explosion, ou ce qui semblait plus probable, une violente secousse sismique. Comme les services télégraphiques, téléphoniques, etc., étaient exploités par l'État et que l'État c'était l'armée, la défense passive militaire fût alertée immédiatement. L'autorité militaire appela son poste d'Hiroshima qui ne répondit pas. Le Quartier Général ne sut que penser ; les sismographes n'avaient enregistré aucune secousse importante et les radars ne signalaient pas de raids sérieux ; les services de ravitaillement ne signalaient aucun stock d'explosifs important à Hiroshima. Une catastrophe s'était certainement produite. Pourtant si les lignes télégraphiques ou téléphoniques avaient été coupées, l'officier responsable aurait immédiatement avisé le Quartier Général pour faire connaître la cause et les circonstances de l'accident. Il s'agissait donc d'un événement anormal qui appelait impérieusement une enquête.

Un jeune commandant d'état-major, reçut l'ordre de se rendre en avion à l'aérodrome militaire d'Hiroshima, de s'informer et d'envoyer un message. Trois heures plus tard, il arrivait en vue du nuage qui planait au-dessus d'Hiroshima. Il se trouvait à ce moment à cent cinquante kilomètres de la ville. On ne connaissait pas alors la forme étrange et caractéristique du nuage de fumée que produit la bombe atomique. Il ne l'identifia donc pas, mais se rendit compte que Hiroshima avait dû être le théâtre d'un cataclysme. Quand il y parvint, il ne discerna plus qu'un immense chaos fumant : l'aérodrome militaire, la ville avaient disparu. Il dut, pour se poser, voler jusqu'à une base navale distante de la ville d'environ cinquante kilomètres d'où l'on avait vu l'explosion et d'où l'on avait déjà tenté d'envoyer des secours. Mais, sur toutes les routes, une barrière de flammes avait forcé les camions à rebrousser chemin. Avec la ville, avec le concours de plusieurs milliers d'hommes, le commandant renouvela inlassablement ses tentatives pour reprendre contact. Mais ce ne fut qu'à la tombée du jour, c'est-à-dire tard dans la soirée, puisqu'on était en juillet, qu'Hiroshima se trouva de nouveau relié au monde extérieur. Quelques rescapés, couverts de brûlures, hagards et épuisés, étaient arrivés dans l'intervalle. Mais leurs récits incohérents ne concordaient que sur deux points, à savoir qu'il y

avait eu un raid terrible et que chacun d'eux avait reçu une bombe sur sa maison.

Le génie militaire d'Hiroshima n'avait pas averti Tokio pour la bonne raison que le commandant de la place était mort ainsi que le commandant en second, son remplaçant éventuel, ainsi que tous les autres officiers de la place. Il ne restait personne pour adresser un message à Tokio, ni d'ailleurs aucun moyen de faire parvenir ce message. Ce raid était sans précédent et ne pouvait se comparer à ceux des Super-Forteresses américaines. Toutes les défenses avaient été instantanément anéanties ; les pompiers n'avaient pu songer à combattre les incendies qui s'étaient allumés à la même minute en mille endroits différents, car les postes d'incendie avaient été détruits comme tout le reste... et, au fait, les pompiers eux-mêmes avaient péri en même temps que les autres habitants.

Il n'existait plus un seul poste de secours. Le médecin-chef gisait enseveli sous les ruines de la ville avec tous les membres du service de santé qui n'étaient plus que des cadavres noircis, portant d'un seul côté une brûlure étrange faite par l'éclair effroyable qui les avait frappés. Avec les médecins avaient péri les infirmières et les infirmiers. En règle générale, une organisation de secours d'urgence doit, pour être efficace, pouvoir faire face à l'imprévu ; elle y réussit généralement, car tout civil d'intelligence moyenne peut se rendre utile en pareil cas. Mais à Hiroshima, toute tentative faite dans ce sens eût été illusoire. Le cataclysme était total, toutes les organisations anéanties et il ne restait personne qui pût donner des instructions ou coordonner des efforts individuels. Dans les faubourgs à peine touchés, nombreux étaient ceux qui auraient pu agir s'ils avaient été encadrés. Toute intervention aurait été d'ailleurs bien difficile. Il fallut une journée entière à la première équipe de secours pour se frayer un chemin jusqu'à la la ville.

L'économie de guerre du Japon ne tarda pas à ressentir les effets de ce coup inattendu. Le Japon avait reçu à Hiroshima une blessure grave. Le jour même personne ne s'en rendit compte clairement ; mais, la nouvelle, une fois connue, répandit la terreur et la consternation. Les rescapés brûlés ou blessés semaient la désolation, épuisaient les stocks de médicaments, surmenaient médecins et infirmières. A Tokio, à Kobé et dans tous les hôpitaux du Japon mouraient des hommes, des femmes et des enfants que consumaient des brûlures mystérieuses.

Les premiers trains qui transportèrent les victimes remplirent si vite les hôpitaux et les dispensaires des régions avoisinantes que les suivants durent aller plus loin et que les derniers n'atteignirent leur destination qu'au bout de vingt-quatre heures. Pendant ce temps, les blessés ne reçurent aucun soin, faute de personnel médical et de médicaments disponibles.

A Nagasaki les secours furent d'ailleurs moins efficaces encore, car les Japonais avaient, à ce moment, déjà renoncé à la lutte. A Nagasaki, dans

un rayon de mille mètres autour du point qui se trouvait juste au-dessous de la bombe, aucun être humain ne survécut. Tous ceux qui étaient dans les rues, à l'extérieur des bâtiments, furent tués par la propagation de l'onde qui suivit l'explosion au bout de quelques secondes et avança à la vitesse du son. D'autres personnes périrent par l'effet du souffle ou furent écrasées sous les bâtiments qui s'écroulèrent.

Les chiffres relatifs à l'évaluation des distances n'ont plus aujourd'hui qu'une valeur historique, car la bombe de Nagasaki était d'un modèle déjà ancien au moment où on l'utilisa et elle ne répond plus aujourd'hui qu'à une conception périmée. Comme nous l'avons dit, les nouvelles bombes atomiques sont beaucoup plus puissantes. Pour donner une idée des effets des bombes atomiques que l'on construit aujourd'hui — et dont la puissance sera dépassée par celles qu'on envisage de construire demain — on peut indiquer qu'après l'explosion de ces bombes, dans un rayon de huit kilomètres, un individu a cinquante chances sur cent de périr.

***

Trois sortes de radiations atteignirent les Japonais. La lumière visible, celle qui se propage le plus loin et le plus facilement à travers l'air, se révéla la plus meurtrière des trois. Les radiations ultraviolettes agirent en même temps ; leur intensité était telle qu'en quelques millionièmes de seconde elles pouvaient produire sur l'être humain un « coup de soleil » mortel. Les rayons gamma n'eurent pas autant de victimes à leur actif ; en effet, la radiation gamma est, dans une certaine mesure, absorbée par l'air et ne peut agir, par conséquent, au delà d'une distance de trois kilomètres. Or, dans les limites de cette distance, les rayons gamma ne trouvaient plus que des cadavres ; d'autres causes avaient déjà déterminé la mort. La lumière et les rayons ultraviolets, au degré d'intensité où ils sont émis par la désintégration de la matière, peuvent carboniser les corps humains en un millième de seconde. Comme il faut beaucoup plus longtemps à la sensation nerveuse pour aller de l'épiderme au cerveau, la mort ne provoque aucune souffrance. L'intensité de la lumière juste au-dessous de la bombe était si grande que les surfaces noires ou sombres des bâtiments, les cheveux et les vêtements noirs furent instantanément carbonisés. Les gens qui portaient des costumes foncés présentèrent des brûlures beaucoup plus graves que ceux qui portaient des vêtements clairs. Les corps des femmes vêtues de robes à rayures alternées claires et foncées étaient zébrés de brûlures. Les petites taches de couleur sombre des vêtements s'étaient reproduites en une fraction d'un millième de seconde sous forme de brûlures profondes, de tatouages imprimés dans la peau. Tous ces effets furent produits par la

lumière visible, les rayons infra-rouges et ultra-violets. La petite bombe de Nagasaki brûla les vêtements noirs dans un rayon de six cents mètres de l'explosion. Les champs de blé mûr prirent feu dans un rayon de quinze cents mètres du point d'éclatement.

Les édifices du Japon sont d'une solidité et d'une résistance extraordinaires. Ils sont beaucoup mieux construits que ceux de Chicago, de Saint-Louis ou de New-York, car les architectes japonais prévoient les tremblements de terre. On aurait pu penser qu'une personne se trouvant dans un de ces immeubles ne serait pas touchée par le choc initial de l'explosion et que l'épaisseur des murs la protégerait contre les radiations de la lumière visible et des rayons ultra-violets ; cela n'est pas inconcevable, en effet, et l'on aurait pu imaginer, par conséquent, que cette personne aurait échappé à la catastrophe. Cette hypothèse optimiste ne s'est pas vérifiée. En effet, les rayons gamma traversent les murs de béton et atteignent l'homme qui s'est réfugié derrière eux. Ces rayons opèrent de terribles changements dans les cellules du corps humain. Si leur intensité est assez forte, ils déterminent une brûlure dont les effets s'irradient à travers le corps. Les os, le cerveau, les intestins, sont entièrement brûlés et la mort survient aussitôt. La brûlure peut être assez forte pour consumer la chair en quelques heures. L'un des expérimentateurs qui travaillaient à Los Alamos, où eut lieu la première expérience de bombe atomique, ne prit pas garde au fait que son bras se trouvait sur le passage du terrible faisceau primaire des rayons gamma qui se glissait par l'ouverture pratiquée dans l'écran placé devant lui. En quelques heures, la chair et l'os de l'imprudent se décomposèrent et la décomposition gagna tout le reste du corps.

Des rayons gamma moins intenses entraînent des réactions plus complexes. Les rayons atteignent toutes les cellules du corps, mais certaines résistent à leur effet. Le cerveau, par exemple, ne semble, dans ce cas, que peu affecté. Phénomène curieux, ce sont les cellules placées au centre du tibia, du péroné, du sternum et des autres os de longues dimensions qui sont le plus touchées. Ces cellules ont une fonction spéciale. Les os sont creux et dans leur centre se trouvent les organes qui produisent les cellules du sang et la plus grande partie de ce liquide complexe qu'est le sang. Les globules rouges qui transportent l'oxygène, les globules blancs qui constituent les forces de défense de l'organisme, les diverses substances chimiques qui coagulent le sang, bref nombre d'éléments vitaux sont rassemblés à l'intérieur des os.

Les cellules qui produisent le sang semblent particulièrement sensibles aux rayons gamma. Les globules du sang s'usent très rapidement et doivent être constamment remplacés ; or, si les cellules reproductrices du sang qui sont dans les os sont détruites, le sang de la victime ne se renouvelle plus. Les globules rouges meurent et le sang devient clair. L'air que lui apportent les poumons ne produit plus son effet, car il n'y a plus de globules pour le porter aux tissus. Généralement, l'homme meurt

avant que ces effets ne soient très perceptibles. Les globules blancs ne se trouvent pas remplacés non plus et le corps n'a plus de défense contre l'invasion des microbes ; la moindre infection dès lors devient fatale. Si l'homme paraît indemne, il n'en est pas moins condamné, car les substances chimiques qui provoquent la coagulation du sang ne se renouvellent plus. Seul un hémophile peut se rendre compte de ce que cela signifie ; ce ne sont pas les blessures en surface qui l'inquiètent, car il peut les atteindre et arrêter l'écoulement du sang. Mais toute contusion brise de tout petits vaisseaux sanguins ; normalement le sang se coagule et obture la déchirure ; on s'aperçoit à peine de ce qui est arrivé, sauf si l'on est hémophile. Les secousses que subissent les os quand, par exemple, on descend rapidement un escalier, peuvent produire la rupture de petits vaisseaux ; mais si le sang a une composition normale le mal est réparé en deux ou trois heures. Si, au contraire, le sang ne se coagule plus, il suinte dans les jointures qui se gonflent sous l'effet de la pression qu'exerce le sang. C'est ce qui se produisait dans le supplice de la roue ; c'est ce que l'hémophile redoute. Ce sont tous ces petits suintements qui tuent la victime des rayons gamma. Ces rayons peuvent agir d'une façon encore plus subtile, s'ils sont absorbés à plus faible dose. Parfois la victime ne meurt pas, mais s'affaiblit ; les cellules productrices du sang se reforment et remplacent celles qui ont été détruites. La victime continue à vivre, mais des cellules d'une autre sorte ont été touchées. Ce sont les cellules génitales ; si elles sont très atteintes l'homme ou la femme deviennent stériles. Si l'action des rayons est encore plus faible, les cellules génitales restent vivantes et la reproduction possible ; mais elle sera accompagnée de phénomènes anormaux. Les enfants pourront avoir quatre yeux, ou en être dépourvus. Ils peuvent aussi n'avoir pas de bras, avoir quatre jambes, ou être simplement d'un tempérament tel qu'ils offriront un terrain très favorable au cancer. L'hémophilie elle-même peut passer à la seconde génération. Si les rayons gamma ne tuent pas la mère en en faisant une hémophile, ils peuvent faire de ses enfants et petits-enfants mâles, des hémophiles. La force aveugle des rayons gamma risque donc de causer des lésions graves pendant plusieurs générations : parfois ce ne sera pas l'enfant lui-même, mais ses descendants qui en souffriront. Il est évident que ces mutations seront dans la plupart des cas dommageables à l'homme. Il est possible aussi qu'elles entraînent des effets favorables. C'est ainsi qu'elles pourraient supprimer l'appendice ou les dents de sagesse, sources de tant de maux. Le métabolisme de l'enfant pourrait être modifié, de telle sorte qu'il naîtrait immunisé contre toutes les maladies connues. Il n'est pas impossible aussi que ces mutations favorisent l'apparition d'un nouveau type de cerveau sensiblement plus volumineux que le cerveau humain normal. Une Japonaise touchée par ces rayons donnera peut-être naissance à un type d'enfant véritablement supérieur qui n'aura plus rien de commun avec

l'homme moyen. Il y a fort peu de chances en vérité pour que ce phénomène se produise, mais en revanche on a tout lieu de craindre qu'il naisse beaucoup d'enfants anormaux dans les régions de Nagasaki et d'Hiroshima pendant les quarante années qui vont venir.

On sera bientôt à même d'étudier utilement les effets de la bombe atomique sur la génération d'enfants qui est née au début de l'été de 1946. Les médecins, les biologistes et tous les savants des sciences annexes ne manqueront pas de s'intéresser à ce problème. Sans doute les édifices seront reconstruits, les morts enterrés, les arbres replantés, les blessés guéris et les effets immédiats et visibles de la bombe conjurés. Mais ce n'est que lorsque le dernier enfant qui se trouvait dans le cas d'avoir pu subir les effets des rayons gamma aura passé l'âge de la reproduction, c'est-à-dire vers l'an 2.000, que la dernière conséquence directe de la bombe atomique sera connue. D'ici là, certains de ses effets auront marqué la population. Les bombes ordinaires provoquaient la mort, les bombes atomiques peuvent modifier les conditions de la vie.

***

Il n'a pas été possible de mesurer complètement encore dans toute leur étendue les dégâts matériels causés par les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki, car c'est là un travail considérable qui oblige à connaître la résistance de tous les matériaux de construction employés au Japon. Les services de l'armée ont publié pourtant déjà quelques informations touchant certains résultats obtenus.

De même que la déformation d'une boule de métal placée dans l'âme d'un canon permet de mesurer la pression exercée par l'explosion, de même les déformations subies par des édifices ont permis de mesurer la pression qui s'est exercée en un point précis. Il suffit de mesurer la déformation que présentent les bâtiments comme on mesure celle de la bille de cuivre ; puis de prendre des échantillons des matériaux et d'éprouver leur résistance. Ces deux données renseignent sur l'intensité de la pression. Les bâtiments de béton et d'acier d'Hiroshima et de Nagasaki ont donc joué le rôle de dynamomètres. Les édifices américains sont loin d'être construits aussi solidement que les bâtiments japonais. A Hiroshima, un grand nombre d'édifices de béton et d'acier, bâtis tout spécialement pour résister aux séismes, ont résisté également, dans une certaine mesure, au souffle de la bombe atomique. Ils ne se sont pas écroulés et semblent encore intacts extérieurement, mais beaucoup furent si ébranlés et disloqués intérieurement qu'ils sont maintenant inutilisables ; ils ne constituent plus que des « tests », d'une valeur inestimable, il est vrai, pour évaluer la pression qu'ils ont supportée. Les chiffres obtenus jusqu'à présent ne sont que provisoires, mais très probablement exacts.

L'intensité de la pression varie, cela va de soi, avec l'éloignement du lieu de l'explosion et diminue très rapidement à mesure que la distance augmente. Cependant, à une distance d'environ huit cents mètres du lieu qui, à Nagasaki, se trouvait juste au-dessous de l'explosion et, par conséquent, à vol d'oiseau, à bien plus de huit cents mètres de la bombe, étant donné qu'elle explosa probablement à une altitude de deux cent cinquante mètres, la pression enregistrée était de soixante tonnes par mètre carré. Les fenêtres des immeubles administratifs ou commerciaux mesurent généralement un mètre sur un mètre cinquante ; sur la surface d'une de ces fenêtres, le souffle a donc exercé une pression qui approchait de quatre-vingt-dix tonnes. Si l'on considère deux fenêtres, elles ont dû supporter une pression environ égale au poids d'une locomotive ou bien de neuf camions de vingt tonnes empilés les uns sur les autres. Il est de toute évidence qu'aucun architecte sensé n'envisagera, en faisant les plans d'un immeuble commercial, de lui donner une résistance répondant, même de fort loin, à ces données. La chose serait réalisable, assurément, mais les murs devraient avoir une épaisseur excédant la profondeur des pièces elles-mêmes.

A une distance d'un kilomètre et demi, la pression était de dix tonnes par mètre carré. A quatre kilomètres, elle dépassait encore la force d'un ouragan soufflant à trois cents kilomètres à l'heure. Le souffle, à cette distance, n'a pas abattu les édifices japonais de béton et d'acier. Mais il est probable que les dégâts eussent été graves dans d'autres villes moins solidement construites.

La pression formidable créée par l'éclatement d'une bombe est ordinairement suivie d'un vide partiel très caractéristique. En général, quand les vitres d'un immeuble se brisent sous l'effet d'une explosion, les débris de verre tombent plutôt à l'extérieur qu'à l'intérieur. Le souffle de l'explosion brise les vitres, mais il est suivi d'un vide qui aspire en quelque sorte l'air du bâtiment à la manière d'un formidable *vacuum cleaner* ; les fragments de verre encore en suspens dans l'air sont balayés vers l'extérieur ; ce changement de pression est fatal aux êtres humains. Si la forte pression qui s'est exercée sur eux ne leur a pas aplati la poitrine et les côtes, la succion du vide qui lui succède distendra brusquement toutes les cavités du corps contenant de l'air et entraînera la mort. Les poumons éclateront et des millions d'hémorragies se produiront, l'estomac cèdera sous la pression de l'air qu'il contient, les intestins se fendront de toutes parts. Ce ne sont d'ailleurs pas des faits nouveaux : les habitants de Londres et de toutes les villes d'Europe et d'Asie qui furent bombardées les ont bien souvent constatés. La bombe atomique n'a fait que multiplier ces effets, non seulement parce qu'elle a une plus grande portée, mais parce que les deux ondes contraires qui se sont succédé après son explosion ont duré beaucoup plus longtemps.

On peut se demander s'il se trouvera dans l'avenir une nation qui,

entreprenant une guerre atomique, limitera volontairement comme l'ont fait les États-Unis au Japon les effets des bombes atomiques en ne provoquant que des explosions à haute altitude. Elle ne pourrait sans doute se le permettre, car il va de soi que, lors de la prochaine guerre, celui des belligérants qui agira le premier et qui sera le mieux armé bénéficiera d'une supériorité, à la lettre, écrasante. Les bombes atomiques à venir seront donc construites et utilisées de façon à causer le maximum de destruction. Il faut redire, en effet, que lorsqu'on étudie les effets des bombes atomiques au Japon, on est déjà dans le domaine de l'histoire et même de l'histoire ancienne. Compte tenu de la première expérience (qui avait eu lieu à Alamogordo), la bombe d'Hiroshima est la seconde que le monde ait connue et celle de Nagasaki, qui est la troisième, était déjà d'un type périmé quand on l'a lancée.

Les physiciens d'aujourd'hui envisagent de nombreux moyens d'augmenter les effets des bombes atomiques. Le premier et le plus simple consiste à employer une grande quantité d'U. 235 ou de Pu. 239 [1] dans chaque bombe.

Cependant la possibilité la plus intéressante est l'emploi d'atomes que l'on n'avait pu utiliser jusqu'ici. Le procédé Cockcroft-Walton, utilisant le lithium et l'hydrogène, peut produire par livre de matière une énergie plus de deux fois supérieure à celle de l'explosion du plutonium ou de l'uranium. L'inconvénient du procédé Cockcroft-Walton est qu'aucune réaction ne se produit si l'hydrogène ne bombarde pas le lithium avec une vitesse relative correspondant à cent cinquante mille électrons-volts et, jusqu'ici, les réussites sont si peu nombreuses que l'énergie obtenue est moindre que celle qui est consommée. Mais cette difficulté sera probablement vaincue.

Lorsqu'un corps est chauffé, les atomes qui le composent se mettent en mouvement à une vitesse toujours croissante. Non seulement ils se meuvent à de très grandes vitesses, mais ils entrent constamment en collisions. Si un mélange de lithium et d'hydrogène était chauffé à une température suffisamment élevée, l'agitation thermique obligerait les atomes d'hydrogène et de lithium à se bombarder continuellement avec la vitesse correspondant à la force de cent cinquante mille volts.

Il n'existe aucun procédé connu susceptible de chauffer la matière à une température approchant même de loin la température de combustion voulue, car cette température atteint presque deux cents millions de degrés centigrades. Mais l'explosion d'une bombe d'U. 235, qui peut être provoquée à une température ordinaire, produit instantanément une température extrêmement élévée, de sorte qu'une bombe d'U. 235 pourrait chauffer l'hydrure de lithium jusqu'au point de combustion et servir ainsi d'amorce à la réaction. Au lieu du lithium, on pourrait éga-

1. Voir les articles de Jean Thibaud dans la *Revue de Paris* d'Octobre et Novembre 1946.

lement employer d'autres corps assez communs et beaucoup moins coûteux que l'U. 235 ou le plutonium.

Le T.N.T. et d'autres explosifs puissants ont été les agents destructeurs les plus fréquemment employés au cours de la dernière guerre. Le T.N.T. était particulièrement apprécié parce qu'il explose très difficilement. On peut le marteler, tirer des balles dedans sans qu'il explose. Mais si l'on fait éclater un peu de fulminate de mercure ou de tétryl dans son voisinage, il éclate aussi. Selon toute vraisemblance nous verrons dans la prochaine guerre des bombes d'U. 235, comme celle qui a anéanti Hiroshima, servir d'amorces à d'autres explosifs.

Le rayon de destruction de la bombe construite de cette manière ne serait limité que par la volonté des assaillants et la dimension de l'objectif. L'objectif habituel, qui n'a pas changé au cours de toute l'histoire, ce sont les villes, les forteresses et les centres de production du pays ennemi ; la formule de la vie civilisée moderne — qui consiste à entasser les habitants dans des villes surpeuplées — s'est développée dans un monde qui ne connaissait que des armes à faible puissance ; l'arme puissante que constitue l'énergie atomique en fait aujourd'hui un anachronisme. On peut supposer que, selon toute vraisemblance, une seule super-bombe suffirait aujourd'hui à détruire la ville de New-York [1].

Aussi, comme il y a fort peu de chances pour qu'on puisse, d'ici le prochain conflit, modifier les conditions actuelles d'habitation, apparaît-il comme certain que grâce à quelques bombes seulement, la grande majorité de la population d'un pays et l'essentiel de ses moyens de production seraient anéantis en quelques minutes.

JOHN CAMPBELL

(TRADUCTION BAILLON DE WAILLY)

1. Et le prix de cette destruction, si l'on ose mettre en avant ce genre de considérations, serait relativement peu élevé.

L'ÉPUISEMENT MONÉTAIRE

CHACUN se rend compte de la persistance des déficits dans notre vie économique. Pour s'en tenir au domaine financier, il est évident que l'État a assumé de telles charges et si résolument désorganisé l'activité du pays que ses besoins dépassent considérablement ses recettes. Il est non moins visible que la balance générale des comptes extérieurs de la France nous rend largement débiteurs. Aussi se demande-t-on tout naturellement combien de temps peut durer une telle situation. Pour avoir les éléments d'une réponse à cette question si grave, il convient d'examiner les divers moyens par lesquels sont actuellement comblés les deux déficits de la trésorerie et de la balance des comptes. Notre pays dispose en effet de toute une gamme de ressources ou d'expédients qui sont concurremment mis en œuvre, et l'expérience nous montre que la politique financière intercale une série d'amortisseurs plus ou moins élastiques entre les faits qui sont les données d'un problème et les faits qui en sont la conséquence.

Depuis de longs mois, l'État n'a pas placé d'emprunt à long terme. Indépendamment de toutes les raisons générales qui peuvent expliquer cette abstention, il y a lieu de remarquer le trouble considérable apporté sur le marché par les dernières grandes opérations qui ont touché l'épargne. L'État a créé, pour les remettre aux actionnaires des sociétés nationalisées, un nombre, d'ailleurs mal connu, mais en tout cas très élevé, de parts bénéficiaires dont certaines jouissent de la garantie inconditionnelle de l'État. Ces titres nouveaux et mal définis ont un cours relativement bas qui les fait se capitaliser aux environs de 4,25 p. 100, c'est-à-dire à un taux largement supérieur à celui de la rente, en dépit de la baisse de cette dernière qui en est d'ailleurs plus ou moins solidaire. On sait que le 3 p. 100 valait 101 francs au début de 1945 et cote actuellement 82 francs. Il est incontestable que la masse de ces titres mal classés et dont l'origine ne peut manquer de rappeler à leurs porteurs les pertes cuisantes qu'ils ont supportées pèse sur la tenue de la cote ; de sorte que la présence de

titres assimilables à des emprunts d'État, mais dont les cours sont nettement inférieurs, rendrait évidemment délicates les conditions d'émission de nouveaux emprunts publics. Ainsi, par une conséquence inattendue, mais qui étonnera seulement les esprits ignorant la profonde solidarité qui unit toutes les manifestations de la vie sociale, une opération critiquable déjà à tant de titres se retourne contre son auteur et aggrave la difficulté des problèmes à résoudre.

Faute d'un marché de l'épargne, le Trésor s'alimente principalement par des bons du Trésor et par des avances de la Banque de France. Le mouvement des émissions à court terme n'est pas connu pour ces derniers mois. Mais il est évident que l'ambiance inflationniste provoque l'augmentation des dépôts en banque, et que les disponibilités bancaires, en s'accroissant, ouvrent de nouvelles possibilités aux émissions de l'État. Ceci est d'autant plus vrai que les restrictions de crédit privé ont pour conséquence, sinon pour objet, de réserver la plus grosse partie du fonds de roulement national, non pas à des emplois productifs, mais au service du Trésor public.

La circulation des billets est, elle, parfaitement connue. Le montant de l'émission s'accroît de façon constante, malgré les légères dents de scie qui se manifestent en cours de mois. A la veille de l'échange des billets, c'est-à-dire le 31 mai 1945, la circulation était de 549 milliards ; à la fin de février 1947, elle atteignait 737, et 764 le 3 avril. En moins de deux ans, 215 milliards de billets supplémentaires ont donc été mis en circulation. Ce chiffre doit d'ailleurs être rectifié. En effet, le Gouvernement déclara, en août 1945, que des billets valant 50 milliards environ n'avaient pas été présentés parce qu'ils étaient détruits ou avaient disparu. Cela signifie que, si le chiffre comptable de la circulation était de 549 milliards, en fait la circulation réelle devait être seulement de 500. Il en est autrement aujourd'hui, puisque tous les billets émis ont été créés matériellement il y a dix-huit mois et qu'on ne saurait imaginer qu'ils aient disparu. Le montant des moyens de paiement fiduciaires circulant effectivement dans le pays a donc en gros augmenté de 265 milliards depuis mai 1945.

On sait que l'affaiblissement régulier de notre monnaie tient essentiellement aux avances que la Banque consent au Trésor. Il est nécessaire de connaître le détail du mécanisme auquel notre pays recourt et dont l'opinion est mal informée parce qu'il n'en reste pas toujours une trace dans les bilans successifs de notre Institut d'émission.

Le 8 juin 1944, alors que le territoire français était encore presque entièrement occupé, une convention entre la Banque et le Trésor autorisait ce dernier à demander des avances provisoires ordinaires jusqu'à concurrence de 100 milliards. Par contre, le 20 juillet 1944, les avances déjà accordées, et s'élevant à 426 milliards, furent bloquées et demeurèrent sans changement depuis cette date.

Si l'on regarde le bilan du 27 mars 1947, on constate que les avances

faites à l'État s'élevaient à 79,5 milliards. Mais ce dernier chiffre ne représente pas le total de ce que l'État a emprunté récemment à la Banque. En effet, les 50 milliards remis à l'État lors de l'échange des billets en 1945 constituent un cadeau considérable fait au Trésor, mais que rien ne rappelle. D'autre part, lors de la dévaluation du franc, le 26 décembre 1945, la réévaluation de l'encaisse-or sur le nouveau prix du dollar fit apparaître une plus-value comptable de 118 milliards, dont 15 milliards furent purement et simplement portés au crédit du compte du Trésor à la Banque. Cela fait au total 65 milliards dont l'État a disposé en plus des prêts restés apparents.

A la fin de mars 1947, il semblait bien que la marge de 20 milliards subsistant sur les 100 milliards autorisés, allait être insuffisante ; mais plutôt que de relever le plafond des avances, on recourut à une convention nouvelle avec la Banque, dont le résultat est d'ailleurs absolument identique. En effet, il fut décidé que 40 milliards de billets nouveaux seraient mis à la disposition du Trésor, au titre d'une avance permanente, ce qui lui permettrait de rembourser d'autant ses avances provisoires. Ainsi, le Trésor récupère une nouvelle marge auprès de la Banque, et on annonce avec tranquillité que le Parlement peut partir en vacances puisque l'État dispose de la faculté (terrible cependant pour la stabilité de nos finances) de faire créer à son profit 60,5 milliards de francs nouveaux. Dans les sept jours qui ont suivi, c'est-à-dire entre le 27 mars et le 30 avril, l'État a recouru à cette facilité à concurrence de 13,6 milliards, et a donc déjà vu sa marge ramenée à 46,4 milliards.

Mais ce n'est pas tout. On sait que le Trésor a pris l'habitude récente de régler ses fournisseurs en traites à neuf mois, puis en traites à un an. Comme les créanciers de l'État ne sont pas en mesure d'attendre aussi longtemps le paiement de ce qui leur est dû, ce papier est escompté par la Banque de France. Telle est l'origine essentielle du poste considérable qui est apparu au bilan de l'Institut d'émission. Les effets escomptés ou achetés par la Banque représentaient seulement 16 milliards en juillet 1944 ; ils s'élèvent aujourd'hui à 127 milliards, dont la plus grosse partie est constituée par de véritables avances à l'État, car il est difficile de voir une différence dans le fait que la Banque remet un million au Trésor ou se substitue à ce dernier pour payer le million dû par lui.

La façon de présenter de semblables opérations ne peut en masquer la gravité. La presse a rappelé ce qui s'était passé en 1926 et en 1938. La situation financière était en effet déplorable à ces deux époques, mais les mesures prises alors successivement par Poincaré et par M. Paul Reynaud, et qui déclenchèrent le vigoureux redressement qui nous sauva, n'ont aucun rapport avec celles qui nous sont appliquées ; et on ne saurait en rapprocher deux éléments en les isolant de l'ensemble dont ils font partie. Il est vrai que le poste des avances permanentes à l'État fut porté à 3,2 milliards en 1926, puis à 10 milliards en 1938, mais c'était en compensation de la décision qui interdisait formellement à l'État de recourir

aux avances provisoires de la Banque, et qui prononçait la clôture définitive de ce compte maléfique. De fait, le salut de la monnaie a été obtenu, sous les deux gouvernements qui y présidèrent, en renonçant aux emprunts monétaires dont avaient abusé sans vergogne les gouvernements qui avaient mis les finances françaises dans la triste situation d'où il fallait les sortir. Il va sans dire que rien de comparable n'est fait aujourd'hui, puisque, au contraire, le financement des dépenses publiques par les avances de la Banque est considéré comme normal et que la mesure prise a pour objet d'en faciliter la continuation.

Personne ne peut dire pendant combien de temps se poursuivra cette déplorable dégradation du franc, pour le plus grand dommage de la nation tout entière. Quels que soient les noms dont on baptise les avances de la Banque, qu'elles proviennent de la réévaluation de l'or, de l'échange des billets, d'un prêt permanent, d'un prêt provisoire, ou de l'escompte d'une traite de l'État, elles constituent le déroulement d'un processus inflationniste caractérisé. La seule chose certaine est qu'un jour il faudra y mettre fin, car aucune monnaie ne pourrait résister à ce régime.

Les artifices monétaires permettent de faire illusion à l'intérieur des frontières ; mais ils sont impuissants à fournir des ressources extérieures, de sorte que l'on peut fixer avec précision les moyens dont un pays dispose pour faire face au déficit de sa balance des comptes.

Lors de la libération de la France, nous avions un stock d'or intact et un portefeuille étranger considérable, qui s'était même accru des revenus accumulés à l'extérieur et non payés pendant quatre ans. On sait ce qui est advenu du métal précieux qui, de 1 777 tonnes en juin 1944 est tombé à 617 tonnes fin mars 1947. On connaît moins bien les aliénations de notre portefeuille. Des exposés officiels avaient évalué à 1 200 millions de dollars le total des avoirs privés sous forme de titres ou de devises ; des déclarations récentes laissent penser que les réquisitions déjà opérées sont considérables et que ce qui n'a pas encore été aliéné le sera vraisemblablement.

La France, cependant, achète largement à l'étranger. On connaît les résultats de l'année 1946, et les programmes des années suivantes ont été publiées. On sait ainsi que les comptes de l'année 1946 ont fait apparaître un déficit de 2 200 millions de dollars, qui paraissent avoir été approximativement réglés par l'aliénation de 1 milliard sur les avoirs publics et privés en devises ou en titres, et par 1 200 millions de crédits extérieurs.

Le déficit probable de la balance des paiements de 1947 est évalué à 1 800 millions de dollars. Les 3 235 millions de dépenses prévues correspondent à des importations qui ne paraissent guère devoir être diminuées, aux charges de fret que nous inflige le déclin de notre marine marchande, à l'intérêt que nous avons à payer pour notre dette extérieure grandissante et aussi aux transferts de salaires que nous impose l'immigration de travailleurs étrangers. Les 1 435 millions de recettes doivent pro-

venir de deux postes principaux. On prévoit 1 225 millions de dollars d'exportations. A la vérité, nous n'y sommes pas encore. Les exportations de 1946 ont atteint 566 millions et celles des deux premiers mois de 1947 représenteraient 1 milliard pour toute l'année. On voit l'effort qu'il reste à accomplir, et on se demande dans quelle mesure il est compatible avec une production déficiente et un ralentissement général de l'activité qui risquent de conduire notre pays à manquer de plus en plus des objets indispensables à une vie normale. L'autre poste important est le tourisme, dont on attend 150 millions, ce qui suppose remplies un certain nombre de conditions intérieures qu'il est loisible d'imaginer.

Il est difficile de savoir comment nous pourrons supporter un déficit extérieur d'une telle importance. Le recours au portefeuille privé et l'utilisation de 700 millions de dollars de crédits qui nous ont été consentis et qui ne sont pas encore consommés laissent encore à trouver 500 ou 600 millions de dollars pour la seule année en cours.

Nous aurons une vue plus lointaine en nous référant au plan Monnet, qui a dressé le programme de la balance des paiements français jusqu'au 31 décembre 1949. Si ses pronostics sont exacts, il en résulterait que les opérations en capital exigeraient pour la France l'aliénation de 2 milliards de dollars sous forme d'avoirs publics ou privés définitivement vendus, et des emprunts à l'étranger s'élevant à 3,2 milliards de dollars. Chacun est ainsi en mesure de constater que les opérations en cours auront pour effet d'absorber en quatre ans la quasi-totalité de la richesse extérieure de la France telle qu'elle existait en 1944 et de la remplacer par un endettement largement supérieur. Il en résulterait que, alors que la France possédait 100, elle n'aurait plus rien, au bout de quatre ans, et devrait au contraire 160. Telle est la situation qui nous est proposée comme un objectif particulièrement enviable.

On est bien obligé de constater que la politique financière de la France consiste à consommer, secteur par secteur, toutes les richesses présentes ou futures dont elle peut disposer, pour compenser ce qu'a de profondément déséquilibré son comportement actuel. On en arrive ainsi à se demander si la richesse d'un pays ne constitue pas pour lui un handicap, dans la mesure où elle lui permet de poursuivre plus longtemps des erreurs qui, pour d'autres nations moins fortunées, entraîneraient des conséquences immédiates. La France avait d'énormes richesses et disposait d'une situation véritablement privilégiée. Qu'elle soit en passe de la perdre, cela est aujourd'hui évident, et il faut une étrange aberration d'esprit pour ne pas envisager nettement une situation incontestablement sérieuse.

Il ne suffit pas de se demander combien de temps peut durer le gaspillage des richesses antérieures. Les pronostics à ce point de vue sont d'ailleurs difficiles puisqu'ils dépendent de quelques éléments qui sont matériels et de beaucoup d'autres qui sont purement psychologiques, dès

l'instant qu'ils touchent au crédit. Mais ce qui devrait constituer la préoccupation centrale de tout gouvernement et de toute opinion véritablement soucieux d'assurer le bien-être de la nation est la constatation flagrante que notre pays est en pleine régression financière. Quel que soit le désir que l'on ait de mettre en valeur les éléments favorables de notre situation, et ils sont nombreux, l'objectivité oblige à reconnaître la perte de vitesse générale de l'économie française qui fait que nous profitons d'un élan antérieur sans nous soucier de le voir se ralentir. La traduction matérielle, dans le domaine financier, de cette rétrogradation est l'accumulation de déficits et d'emprunts qui correspondent beaucoup plus à de véritables pertes d'exploitation qu'aux exigences d'une économie en progrès voulant se rajeunir.

Il nous faut faire un effort décisif. A la vérité d'ailleurs, depuis des mois, on a pris conscience de la légèreté avec laquelle l'économie française avait été engagée dans des voies absurdes. Il est malheureusement fort difficile d'en sortir, et surtout il est à peu près impossible d'éviter les conséquences des choses qui, une fois faites, sont irréversibles. Cependant, on peut dire qu'il n'est plus accompli actuellement de geste important et qu'il n'est presque plus pris de décision qui aggrave le désordre dont tout le monde désormais constate l'existence et redoute le développement. Il ne faut pas sous-estimer le progrès que cela représente. Mais, bien entendu, cela ne suffit pas.

Le conducteur d'une automobile a l'habitude de regarder son tableau de bord pour s'assurer que le moteur charge bien la batterie comme il le doit. S'il n'en est pas ainsi, la voiture peut encore rouler quelque temps en employant l'énergie des accumulateurs, mais cela ne saurait durer. Le véritable problème, et la question qui devrait tous nous passionner, n'est pas de savoir combien de temps on met à épuiser les accumulateurs, mais par quel moyen on remet la machine en ordre pour que l'aiguille de l'ampèremètre indique à nouveau que le système est en charge, et qu'ainsi les richesses consommées sont immédiatement produites et reconstituées avec la régularité et l'abondance qui seules peuvent engendrer la sécurité du lendemain.

ED. GISCARD D'ESTAING

FORTUNE DE MER

« Oh, Heaven's Heaven! but we'll be missing
The palms and sunlight and the South ».

RUPERT BROOKE

I

TARO DOUGLAS, qui est assis à ma table, ses genoux durs contre les miens, me désigne d'un geste la montagne proche :

— C'est la pluie, dit-il.

Par la porte ouverte, on voit comme un fond de primitif, s'étager les plans rocheux, à la base noyée de cocotiers bleus, et terminés en arêtes gantées de moisissures verdâtres. Que faire à Huahiné lorsqu'on attend désespérément la goélette pour Tahiti et qu'il pèse sur l'île une menace de mauvais temps...

La pluie est là, suspendue, une pluie touffue des tropiques prête à vous inonder, tiède et vivifiante. Et cependant, il y a juste un instant, alors que je faisais les cent pas sur le quai, la baie de Faré était encore d'un indigo exalté, bouillant et le soleil pourtant sur son déclin, était encore brûlant.

Faré, la capitale de Huahiné : une capitale de quarante cases délabrées, avec un wharf en troncs de cocotiers, et, surplombant l'eau, des lieux d'aisance publics sur pilotis par les trous desquels on voit folâtrer dans le lagon les plus beaux poissons du monde, splendeurs de velours outremer, de soie cramoisie, d'émeraude scintillante.

Je passais ma mauvaise humeur en coups de pied rageurs sur des fragments de corail : « Dix heures de retard! Cette fois, cela dépasse vraiment la mesure...! » Jamais je ne pourrai m'habituer aux nonchalances fantaisistes, à l'effarante irrégularité de la navigation océanienne.

— Pas de bateau ce soir..., chanta à mes oreilles la voix du capitaine Taro Douglas. ... Pas ce soir, c'est à parier! Palmyro, le subrécargue, a une de ses femmes, celle d'Uturoa, qui attend un petit : il aura voulu

l'accoucher lui-même. Tu peux t'installer chez Ah-Fun pour la nuit, en toute tranquillité.

C'était le parti le plus sage, et ensemble, nous montâmes mon bagage chez le Chinois.

Décor assez misérable : une grande baraque rapiécée, en planches à moitié pourries, verdâtres, mal jointes. L'intérieur fait à la fois magasin, café, restaurant, comptoir d'achat, de vente, de tout ce que l'on veut... Au plafond, entre des lampions flasques, les guirlandes de feuillage du 14 juillet pendent encore, desséchées et maussades. Dans l'air moite, d'étranges odeurs se mêlent, pointent tour à tour ; celle de vanille surtout, de cette vanille recroquevillée, noirâtre, que l'on aperçoit par la porte du fond séchant sur une toile moisie dans l'arrière-boutique.

Ah-Fun s'excuse silencieusement — il s'excuse tout le temps — et accroche une Morigaz à pétrole au-dessus de nos têtes ; puis une autre près de l'entrée, où souffle maintenant le grand vent qui précède la pluie.

Enfin le grain tombe, brutal et serré, tandis que devant nos exigences, le Tinito s'affaire à remédier à l'indigence du repas. De ses placards grillagés, il sort des petits pains perlés de sucre, une grosse boîte de saumon californien qu'il accommode au lait de coco ; il apporte enfin à Taro sa traditionnelle conserve de « Hellaby », toute luisante de graisse chaude. Depuis sa jeunesse, le capitaine a toujours suivi ce régime et il s'en glorifie : quatre onces de corned-beef de Nouvelle-Zélande ou d'Australie matin et soir, pour ainsi dire rien d'autre, si l'on ne tient pas compte des boissons fortes. Surtout pas de légumes.

— Curieux, n'est-ce pas ! Cette alimentation ravigotante ne m'a jamais fait défaut... sauf durant mon sacré retour de l'Ile de Pâques...

De Taro Douglas, j'ai fait la connaissance peu de jours auparavant, tandis que j'explorais en solitaire des parties peu connues de Huahiné, la moins lointaine — quatre-vingt-dix milles marins de Papeete — et pourtant la plus sauvage des Iles-sous-le-Vent. Un orage subit m'avait surpris pendant que je longeais la côte Est en pirogue à balancier. Trempé, je me réfugiai dans une grande case qui se présenta soudain devant moi sur le rivage. Alors, Taro — c'était lui le propriétaire de la plantation — m'offrit un déjeuner improvisé tout en m'emplissant les oreilles d'étonnantes histoires maritimes, et nous fûmes tout de suite les meilleurs amis du monde.

C'est un maigre aux muscles durs, avec des yeux intelligents, des traits fins dans une figure ridée comme une vieille olive, grisâtre à force d'être brune, stratifiée du sel de cinquante années de mer. Tous les océans du globe, il les a parcourus depuis l'âge de dix ans, où, parti comme mousse sur un trois-mâts français, il doubla le cap Horn : mers de Chine périodiquement cyclônées, capricieuse Méditerranée, étendues glacées des Falkland. Enfin, le voici de retour dans le chaud Pacifique de ses îles natales dont il a longtemps été le meilleur pilote, celui que les yachts américains

choisissaient de préférence pour visiter le dédale de l'Archipel Dangereux, les mauvais mouillages des Marquises, les lointaines Iles Australes. Pour s'être trouvé docker à Alger, scaphandrier à Frisco, soldat de deuxième classe en Champagne, placier en mitrailleuses au Venezuela, il a pris une allure de blanc et même des idées de blanc. Plus rien de cette moitié de Maori qui était en lui, sauf de temps en temps quelques exclamations tahitiennes et une philosophie naïve d'enfant à cheveux blancs.

Les voyages lui ont aiguisé, décanté l'esprit, et il a acquis des connaissances qui me confondent. Bien qu'ayant dépassé la cinquantaine — c'est très vieux ici — sa santé est encore robuste, « ... grâce au régime, évidemment. »

Son vaste domaine borde la côte ventée de l'île, puis s'enfonce le long de la baie Maroé, large plaque d'acier bleu encastrée dans la verdure exubérante ; il se partage maintenant entre la direction de cette exploitation et les fonctions de maître d'école au village voisin.

Il parle drôlement le français, un français qui évoque les boîtes à matelots tapageuses, les escales des quatre bouts du monde.

— Puisque tu as un moment à perdre, me dit-il soudain, je vais te raconter cette équipée à l'Ile de Pâques... C'était il y a une quinzaine d'années. En ce temps-là, je pensais bien que lorsque je jetterais l'ancre pour de bon, ce serait au fond des mers, près des poissons sans yeux et des bénitiers grands comme des maisons... Et vois-tu ce que je suis devenu : un surveillant de coprah, un pauvre vieux qui se traîne, un boulet au pied... Aué! Pas trop douloureux, mais d'un poids!

En effet, j'ai oublié de dire qu'il est affligé d'un « féfé » colossal qui rend sa jambe droite semblable à une patte d'éléphant.

***

Un instant, dans la boutique, le Chinois tourna autour de nous, puis apparemment dégoûté de notre bavardage, il alla s'étendre sur une natte, derrière le comptoir. Nous n'entendîmes plus que son ronflement rythmé qui fit un accompagnement de basse à notre entretien nocturne.

Taro commença :

— A cette époque, le *Tropic Bird* était ma propriété. Bien à moi. Et maintenant même plus une quille à me mettre sous les pieds... Misère des temps! C'était une goélette américaine de cent vingt tonneaux, une bonne fille de goélette, franche et qui ne roulait guère. Pas très élégante, mais tenant bien le coup de Maraamu, je t'assure! Rien à voir avec toute cette flottille de bailles puantes qu'on rencontre de nos jours dans les archipels, armées par des Chinois qui ne se mouillent jamais les orteils. Du bois de teck pour toutes les œuvres vives, deux mâts solides en pin d'Orégon et un moteur ancien, assez lourd, mais tapant ses six nœuds pendant les calmes. Le *Tropic Bird*! Dieu ait son âme! Cette chère vieille chose signale

maintenant l'entrée de la passe de Takaroa. Et seulement du bout de la mâture!

Entre chaque tournée dans les îles j'habitais à Papeete, rue de l'Artémise. Un soir, j'étais en train de dîner chez moi : du bœuf d'Auckland comme d'habitude, réchauffé dans sa boîte, avec un bol de riz. Toril pousse la porte et entre, élégant, calamistré, lunetté d'or à son ordinaire.

— Asseyez-vous... je lui dis.

Ni jeune ni vieux, ce chrétien-là. Replet, massif, avec une figure à la chair épaisse et verruqueuse, une moustache très noire, de gros bras courts terminés par des mains d'évêque, des doigts gras boudinés par les bagues. Beau parleur sans doute, mais pour moi difficile à comprendre. Il était arrivé depuis un an on ne savait d'où ; sans doute exilé d'une de ces républiques sud-américaines en perpétuelle gestation de révolutions. Il faisait le courtier pour la nacre, les perles, n'importe quoi, avec les airs de ne pas y toucher d'un grand seigneur dans la mouise. Un gentilhomme de fortune, en somme, Toril, comme il y en a tant par ici, mais bien poli, avec de bonnes manières.

Il était assis là, avec son jonc à pommeau d'or, un panama d'au moins quarante dollars entre les doigts, reniflant ma popote qui sentait, paraît-il, la viande fade.

— Le mouton, sort-il enfin, c'est bien meilleur.

— A votre avis, je lui réponds.

Je n'y avais jamais goûté, moi, au mouton. Il n'en arrive pour ainsi dire pas à Papeete... une fois de temps en temps d'Australie, en frigo.

Il poursuit :

— Quelque part, il y en a des moutons, comme s'il en pleuvait, et pas cher...

Je lève l'oreille, intéressé. Ces bêtes-là devaient bien valoir dans les cinq cents francs pour les bouchers d'ici. La rareté d'abord, puis les Français, les fonctionnaires en parlent toujours en larmoyant, de leurs sacrés gigots de pré-salé...

— Et alors ?... je demande.

Il bafouilla un moment, le cher homme, et se lança dans une longue histoire. A Pascua Island, la « Rapa Nui » des Maoris, une possession chilienne à mi-chemin de l'Amérique du Sud, s'était couvert de troupeaux, à ce qu'il disait :

— Un tara, cent sous, on les vend, une fois la laine enlevée ; les indigènes n'en veulent plus, ils en sont dégoûtés.

Moi je calculais mentalement — j'ai toujours été fort sur les chiffres — trois cents bêtes à l'arrivée, bénéfice net : 148 500 francs.

L'autre poursuit son histoire :

— Un bon bateau aux cales aérées, du fourrage, et il y a de quoi faire ses choux gras, vous et moi. Seulement, il faut partir tout de suite, pour arriver là-bas à la tonte d'automne...

Ce n'était pas idiot, pas idiot du tout. Pourquoi n'avait-on jamais pensé

ici à cette mine de côtelettes? Tu sais, moi j'ai toujours eu... comment dites-vous donc... la bougeotte. Impossible de rester plus d'une semaine dans la capitale sans penser à repartir. Je ne me sens bien que sur l'eau. A terre, ici comme partout, on étouffe...

Taro se leva et ouvrit la porte. Un coup de vent frais fit osciller la lampe; dehors, il ne pleuvait plus et la nuit brillait de toutes ses étoiles pressées.

Il reprit :

— Bref, elle se tenait son affaire. En un sens cela me flattait, bien sûr, qu'il eût pensé à moi pour ce voyage. Évidemment, peu de gens connaissent les archipels comme Taro Douglas. L'Ile de Pâques, elle-même, je n'y étais jamais allé. Ça me tentait cette *long-course*; d'ailleurs, je n'avais rien en vue à ce moment-là, que l'habituel ramassage du coprah des Marquises qui pouvait bien attendre. Après avoir freiné mon premier enthousiasme, je me renseignai tranquillement, de-ci de-là. L'histoire des moutons à cinq francs, c'était vrai : j'en eus la confirmation par des gens sérieux, des officiers de l'aviso français qui revenait de Hanga-Roa.

Alors, j'entrepris tout de suite l'armement de ma goélette, armement un peu spécial vu la cargaison : râteliers pour tout le troupeau, désinfection de la cale, élargissement des sabords, surventilation, car pour ces sacrés bestiaux, Dieu sait s'il est nécessaire d'aérer... Au point de vue commercial, nous avions fait, Toril et moi, un honnête marché : les assurances maritimes, les frais d'aménagements et de croisière partagés par moitié, et pour les bénéfices un tiers pour chacun de nous : Toril, le bateau et moi; c'était convenable. L'Espagnol payait tout cash, en pesos-or. On m'avait bien dit que depuis quelque temps l'argent était loin de lui manquer...

***

Nous appareillâmes dans la première quinzaine de mars. Le *Tropic Bird*, remis à neuf, la coque grattée, faisait plaisir à voir : un navire sérieux aux cuivres brillants, au pont net, sans cette pagaille de guitares, de vélos, de cochons amarrés, de machines à coudre qui encombre généralement les bateaux des îles.

Toril m'avait demandé d'être inscrit au rôle comme subrécargue; un drôle de subrécargue qui s'occupait par-dessous la jambe de la gazoline, du riz et de la pacotille d'échange, mais, par contre, remplissait sa cabine d'objets inutiles : deux transats vernis et rembourrés, modèles pour grands-mères, des caisses de cigares bagués, des conserves étrangères, et tout un sac d'affreux poivrons avec lesquels il empoisonnait ses petits plats mijotés. Et puis une malle de costumes et de linge! Bien sûr, il avait idée de changer de tenue plusieurs fois par jour! Des livres aussi,

qui remplissaient une couchette vide. De tout : des romans espagnols débrochés, des traités philosophiques français, des récits maritimes. Pourquoi tant de paperasse puisqu'il ne lisait jamais ou presque? C'était un homme qui aimait bien à s'encombrer, en somme.

Voyage sans histoire. C'est loin l'Ile de Pâques, regarde sur cette carte du Pacifique. Deux mille cinq cents milles marins par la droite ligne qui traverse l'enfilade des Tuamotous. Moi, tu sais, l'orthodromie, les parallaxes, je ne connais pas trop cela. Contrairement à pas mal de mes collègues, je sais faire correctement le point et c'est déjà beau : le jour du départ, je trace une ligne droite sur mon routier à petite échelle, et en avant!

Vingt-quatre jours de pleine voile, sans l'aide du moteur. Les Tuamotous, on les aborda entre Manuhungi et Apunui, où je débarquai quelques passagers indigènes ; puis plus rien à l'horizon — car, dans cette région, les atolls sont aussi dispersés que des perles dans un lagon — jusqu'à Marutéa-du-Sud, que je laissai loin à tribord.

Après, c'est le grand océan sans une île, sans un oiseau, on croirait jusqu'au bout du monde. Il soufflait un vent de saison, le « Toérau » venant du Nord, mais tournant souvent au Noroît. Parfois, une courte bouffée du Sud-Est peu gênante. En somme, bonne navigation : le *Tropic Bird* filait doucement ses six nœuds, sans autre bruit que ceux des agrès et de la toile.

II

Nous restâmes exactement onze jours à l'Ile de Pâques, — Rapa Nui — un sale bled, pas attirant du tout. Je commençai par la chercher pendant une bonne semaine. C'est l'usage ; parfois même des bateaux — et c'est arrivé au courrier du Chili — ne parviennent pas à trouver cette poussière perdue dans le Pacifique, et leurs capitaines vont raconter partout qu'elle s'est évanouie. Mais à cette époque, il y avait déjà la radio dans l'île, un poste destiné surtout à surveiller la marche des raz de marée, typhons et autres catastrophes qui partent du Chili pour ravager périodiquement les Tuamotous. De nos jours, en cas de nouvelle disparition signalée, on lance de Santiago un appel angoissé et le gouverneur, le « subdelegado », répond de sa voix ensommeillée que tout va bien, que Pascua Island est toujours là, mais qu'il s'y ennuie de plus en plus.

Une terre oubliée, je te dis. Le matin du troisième dimanche, au moment où je désespérais d'elle, on la vit émerger de la brume, droit devant nous, avec ses grandes falaises abruptes, jalonnées de colossales statues sauvages, ses cratères sinistres, toute noire comme la bouche des enfers. Pas de confusion possible, il n'y a rien aux alentours à des milliers de milles, à part le rocher battu de Salas y Gomez, qui est la moitié du temps sous la mer.

***

Nous mouillâmes devant la capitale, le village de Hanga-Roa, qui se trouve sur la côte Est et n'est séparé du rivage Sud que par le promontoire du volcan Rano-Kao. Les fonds y sont mauvais ; on est toujours sur le qui-vive parce que tous les vents du pôle Sud, que rien n'arrête, s'y précipitent n'importe comment, suivant leur humeur...

Ce jour-là, malgré le mauvais temps, on apercevait de jeunes garçons en train de faire du *surfying* — tu connais cela... le sport des lointaines îles Hawaï. Ils chevauchent de longs panneaux de bois et se laissent glisser sur la crête des grandes vagues qu'ils vont chercher au large. Pas un canot en vue. Autrefois, paraît-il, les habitants venaient à la nage et vous bombardaient sur le pont : de bananes, de légumes, de cadeaux. Maintenant, ils sont blasés et ne se dérangent même plus.

On mit la baleinière à l'eau et je me fis débarquer, laissant mon second à bord. Au passage, la barre nous inonda. Toute la population était là sur la plage. Ça hurlait, ça gesticulait... A l'accostage, ils nous assaillirent : des chemises, des savonnettes, de la « Pompéïa », ils réclamaient tout cela en échange d'affreuses statuettes. Sans blague! Pour qui nous prenait-on? Nous ne ressemblions pourtant pas à des touristes de yacht, d'autant plus que Toril s'était habillé en matelot après s'être rasé la moustache. Drôle d'idée! Il avait ainsi plus l'air d'un beachcomber que de mon subrécargue ; aucun rapport en tous cas avec le gentleman de Papeete, toujours tiré à quatre épingles. Sur le moment, d'ailleurs, cela n'attira guère mon attention.

Les indigènes de Rapa-Nui, tu sais, voleurs et faux comme il n'y en a pas. Des Océaniens qui n'ont rien de Maori, mais tiennent de toutes les races qui se sont mélangées dans ce coin perdu : Chiliens, Français, Anglais, matelots internationaux. Ils sont laids, avec des têtes de chez toi. Pas bêtes, pas bêtes du tout. Ils essaient toujours de placer aux navigateurs comme antiquités des statues de bois flotté mal fichues, horribles, qu'ils viennent de fabriquer. Plus c'est vilain, plus ils en veulent : des vêtements, des clous, des pains de savon. Du savon, ils aiment surtout cela. Et pourquoi faire? Si tu voyais leur saleté! J'imagine qu'ils le mangent...

Avec le subrécargue, nous nous dirigeâmes aussitôt vers la Subdelegacion, le siège du Gouvernement. Il tombait une pluie grise et drue, non pas à la manière d'ici — vingt minutes de seaux d'eau tiède, puis le soleil qui sèche tout — mais quelque chose de froid, de continu, de gênant, qui me rappelait l'Europe, ton pays glacé...

On traversa le village. Pas de cases sur pilotis, mais des maisons de planches sales, comme celle de ce voleur d'Ah-Fun. Rien que de la tôle ondulée, car ils n'ont pas de palmes ni de pandanus pour la toiture. C'est affreux, ça pue la misère...

A côté de cela, la Subdelegacion faisait presque figure de palais, avec ses fenêtres peintes, aux grillages fins, ses parterres de cannas et d'hibiscus, son air de bon entretien. Nous arrivâmes pendant le repas, et on nous fit attendre sous la vérandah. Il y avait un invité, un monsieur élégant et mince, vêtu de blanc, que nous aperçûmes au hasard d'une porte ouverte, prenant les liqueurs, l'air distant, un cigare à la bouche. Un instant, son regard tomba sur nous et se fixa, ahuri, comme s'il voyait des fantômes. Puis la femme du gouverneur passa silencieusement en traînant les sandales, portant au cou un enfant endormi. Enfin le Subdelegado entra, transpirant de graisse. C'était un brave bougre de fonctionnaire, à la figure ronde et fatiguée, barrée d'une moustache, un trait mince de héros de cinéma ; ses yeux tristes se plaignaient perpétuellement de son affectation dans cet endroit impossible. Le « Sub-relegado », il s'intitulait lui-même...

— Acheter des moutons aux Inglèses ? Mais oui, tant qu'on voudra. Ils se reproduisaient comme des lapins, les moutons, on ne savait plus quoi en faire. Au début, les indigènes en volaient un bon dixième chaque année ; maintenant, rassasiés, écœurés, ils ne s'en donnaient même plus la peine et le troupeau atteignait quarante mille têtes...

Chez le directeur de la Compagnie Johnson et Balfour, même conversation cordiale. C'était un jeune Écossais plein d'allant, fraîchement arrivé.

— Pour Tahiti, quatre voyages par an... des cales frigorifiques, on pourrait s'arranger pour un demi-millier de têtes chaque fois... superbe affaire ! — il s'enthousiasmait déjà de ce nouveau débouché pour sa viande trop abondante et s'en frottait les mains d'aise.

— Cinq francs par tête, entendu, payé comptant. Après la tonte évidemment, et la prochaine allait commencer...

En attendant, les trois cents bêtes sur pied seraient prêtes à partir dans une semaine. L'embarquement aurait lieu à notre mouillage, Hanga-Roa, ou bien à Anakéna, sur la côte Nord. De préférence, si c'était possible, dans cette baie, la seule en pente douce, avec une bonne plage.

***

Après quoi nous eûmes la chance d'un beau temps : deux ou trois jours tout au plus... Sous les hangars de la Compagnie, la tonte commença, occupant une grande partie de la population. Les Pascuans étaient payés à la pièce, ce qui les faisait travailler et les réveillait de leur abrutissement habituel. Cela sentait une abominable odeur de suint mouillé ; les animaux blessés par les cisailles étaient aussitôt cautérisés au goudron. Mes matelots, aidés de Toril, choisissaient les moins abimés pour les enfermer dans un enclos de pierres.

Pendant ce temps-là, je visitais cette île maussade. Depuis cent ans, les

bouquins de voyage la déclarent mystérieuse, paraît-il. Un vrai fromage de gruyère, Pascua Island, tout plein de fissures, de cavernes, de trous habités par des rats énormes.

On m'avait dit qu'il fallait voir les statues. Tu as dû entendre parler des grands dieux de pierre que les expéditions viennent de temps en temps palper et photographier. Ces messieurs explorateurs bavent d'admiration devant elles, imaginent des tas d'explications compliquées sur un continent effondré, un peuple de sculpteurs englouti, et je ne sais quoi d'autre...

Je les ai vus, ces bustes géants de démons, caracolant immobiles sur les pentes du volcan Rano Raraku, comme une armée frappée de stupeur. Ils vous toisent de haut, avec leurs masques allongés au grand nez sombre en pied de marmite et aux lèvres minces, dédaigneuses, en ayant bien l'air de se f... de vous... Ça ne m'intéressait pas outre mesure, ces diableries. Moi, c'était surtout mes moutons, avec cette damnée angoisse d'une goélette mal amarrée chassant continuellement sur ses ancres...

Puis la pluie recommença et je me réfugiai dans les cabanes du village. Des habitants tristes, je te l'ai dit, encore tout pleins de superstitions grotesques et qui étaient cannibales il n'y a pas encore longtemps, alors que déjà à Tahiti nous étions des gens très civilisés. Chez eux, il ne pousse même pas de noix de coco et quand on leur en montre, ils croient que c'est pondu par un grand serpent de mer! Et leurs précieuses volailles! ils les enferment jalousement dans des cases de pierre qui sont de véritables coffres-forts. Pourtant, même bouillies pendant des heures, elles sont coriaces comme du bénitier centenaire.

Enfin, le temps passait quand même, surtout grâce à la bonne provision de « Pompéia » dont nous avions eu soin de munir le *Tropic Bird*. Avec de la « Pompéïa », que n'obtiendrait-on pas? Les mères de famille m'offraient leurs filles, les maris leurs femmes, d'ailleurs laides comme les sept péchés, pour un flacon du « Sent-Bon » des Farani qui peut servir là-bas, mais là-bas seulement vu la rudesse des gosiers, à se saoûler dignement.

***

La veille du départ, le vent tourna plein Est, ce qui favorisait notre navigation de retour. Par contre, la baie d'Anakena devenant impraticable, il fallut rapidement faire traverser aux bêtes la largeur de l'île, ce qui nous retarda d'une bonne journée.

Enfin, sous la bruine, tout le troupeau se trouva rassemblé le long de la plage étroite de Hanga-Roa. Du bord, je ne pouvais voir la baleinière qui le transportait, tant qu'elle était cachée par la barre. Puis chaque fois, chargée de dos jaune sale, trempés et grelottants, elle la franchissait brutalement dans une explosion d'écume et glissait vers nous au chant rythmé des rameurs. Jamais la mer n'avait autant remué que ce jour-là.

Les moutons étaient hissés en palanquées, dans un fouillis de têtes bêlantes et de pattes raidies ; parfois, l'un d'eux tombait à l'eau et mes hommes abandonnaient tout pour le repêcher, car les requins patrouillaient. Le dernier chargement n'arriva qu'à la nuit venue et un animal disparut alors, happé par les squales qui s'enhardissaient.

L'esprit tranquille, je descendis au carré pour dîner. Fort heureusement, tout allait bien, on était paré. Les trois cents moutons étaient là, un peu serrés, c'est vrai, mais broutant déjà dans leurs mangeoires. Avec l'obscurité, la mer et le temps se calmaient. Sur le pont, les matelots dansaient, jouaient de l'accordéon. Puis il y eut le râclement d'un canot contre le bord, celui de Toril qui venait de régler à la Subdelegacion les dernières formalités maritimes. A dix heures nous appareillâmes.

Certes, tout allait bien! Mais le lendemain matin lorsque dispos, rasé de frais, je sortis de ma cabine pour évaluer la distance que la nuit avait mise entre Hanga Roa et nous, l'étonnement faillit me faire lâcher mon sextant. Sur l'un des deux transats du subrécargue, le gentleman élégant, l'hôte du gouverneur était mollement allongé et me souriait d'un air affable.

A côté de lui, assis par terre, à croupetons, Toril souriait aussi, mais avec une certaine anxiété qui lui tordait la bouche. C'est qu'à cette époque j'avais la réputation d'un des plus sales caractères qui soient, emporté et violent en diable. Lorsqu'on se rend compte brusquement qu'on a été proprement roulé, il est dur de contenir un sang un peu chaud, et le subrécargue s'en aperçut en recevant bougrement mon poing sur la figure... Après quoi, tout s'arrangea le mieux du monde.

III

Dans la mi-temps de la nuit, une colonne d'air glissa, lente et fraîche, monta les marches et s'installa avec nous dans la boutique.

— Voulez-vous dire... demandai-je.

— Oui, parfaitement, c'était le but de l'expédition. Les moutons n'étaient qu'un prétexte...Sacré Toril, il m'avait bien floué!...

Mais après quelques instants orageux, je commençai à rigoler en pensant au bon tour joué au Subdelegado, aux Chiliens. Je gouvernai à nouveau sur Tahiti, car je dois dire qu'au plus fort de ma colère, j'avais mis le cap sur l'Ile de Pâques.

Maintenant Toril m'expliquait, m'expliquait... J'envoyai chercher le whisky et une bouteille de soda.

— Impossible de vous prévenir avant, gémissait-il en épongeant ses lèvres qui saignaient — la moindre indiscrétion aurait tout fait rater, et l'enjeu était d'importance...

D'importance, c'est vrai. Il ménageait ses effets, restait encore mystérieux ; enfin, il présenta l'homme :

— El Presidente Eleazar Vigo... lui-même. Moi, je suis son secrétaire, son homme de confiance...

J'en demeurai tout bête. A Tahiti, on ne connaît pas grand monde, mais le nom de Vigo était quand même venu jusqu'à nous. « El Presidente intelligente », comme on l'appelait, ce qui était en somme peu flatteur pour les autres. Tout le monde l'adorait. Mais un beau jour, il y avait un an à peine, une junte militaire se déchaînait, prenait son palais d'assaut. Un coup de feu l'avait manqué de peu et, depuis ce temps-là, on l'imaginait prisonnier de son adversaire, le général Sandomir. Le peuple le regrettait et ignorait le lieu de sa détention.

Toril parlait toujours, me plongeait dans les ténébreux secrets de la conspiration. Son séjour prolongé à Tahiti n'avait eu qu'un but : délivrer le Président.

— Le « Comité Vigo » paiera tout, répétait-il, les moutons... le bateau... toute l'expédition... Pensez donc, *nous pouvons* faire cela...

Et il fixait sur son chef un regard de chien fidèle.

Après tout, moi je m'en fichais. Ramener un politicien évadé en plus des trois cents moutons, aucune importance ! Ceux-ci, qui remplissaient les cales, le pont avant, nous empoisonnaient de leurs bêlements ininterrompus et de leurs odeurs. Le Président, malgré son long emprisonnement dans l'île, n'était pas lassé de cette viande, et nous décidâmes de sacrifier pour la nourriture du bord autant de têtes qu'il serait nécessaire.

Un bel homme, ce Vigo, bien jeune pour sa renommée : peut-être pas quarante ans, une figure d'Espagnol, étroite, allongée ; un regard intérieur qui allait rarement jusqu'à vous, mais qui, lorsqu'il s'y décidait, vous considérait avec une bonne lueur d'amitié. Il passait la plus grande partie de la journée étendu sur le pont, lisait les fameux livres du subrécargue en prenant des notes, ou bien observait la ligne d'horizon avec une des deux jumelles qu'il portait maintenant à demeure. Toril était aux petits soins pour lui, le gorgeait de mets de choix, de conserves rares. Je m'expliquais maintenant l'utilité de ces bagages encombrants, et aussi des pesos d'or qui avaient dû bien faciliter les choses, là-bas.

***

Comme nous étions au début de mai, on pouvait espérer que l'alizé allait s'établir solidement, nous poussant de bout en bout sur la route du retour. Pendant une semaine environ, ce satané vent souffla régulièrement du Sud-Est ; puis il passa plein Est, et disparut complètement, nous abandonnant sur l'immense Pacifique comme un vieux tronc de Tamanu.

Il y avait le moteur, bien sûr. C'était un vieux moteur sérieux mais de grosse consommation ; en trois jours, il nous fit gagner plus de quatre cents milles, mais la moitié du carburant y avait passé.

— De ce train-là..., dis-je à Toril accablé qui s'éventait lourdement, ...et pour peu que le vent continue à dormir!...

Nous stoppâmes la machine qui devait être beaucoup plus utile pour les mauvais passages des Tuamotous. Après tout, nous n'étions pas pressés!

Pas un souffle d'air, la chaleur devenait épouvantable. Des brebis en étouffèrent dans la cale et il nous fallut parquer le troupeau sur le pont recouvert d'un grand taud de toile.

Le soir, à l'heure fraîche, Vigo faisait avec Toril des projets calmes et optimistes. On regagnerait Papeete sans se presser. De là, le courrier des Messageries les déposerait à Panama où ils attendraient les événements qui allaient certainement se déclencher à la nouvelle de l'évasion. En une année, Sandomir et sa clique s'étaient fait haïr. Le Chili tout entier devait accueillir Vigo comme le Messie ressuscité...

Toril, lui, se faisait tout petit; passé au rang de subalterne, il jouait à présent le rôle d'un secrétaire un peu obséquieux, toujours prêt à aller chercher pour son *boss* un dossier, un livre, une tasse de thé. Il occupait rarement le second fauteuil, préférant s'asseoir en tailleur sur des nattes.

Plusieurs bêtes crevèrent, malgré tous nos soins et l'on dut les jeter à la mer; mais les cadavres ne s'écartaient pas du navire, et leurs panses gonflées comme des outres faisaient le long du *Tropic Bird* une chaussée continue. Chaque fois qu'on en repoussait une avec des perches, elle revenait inlassablement, comme un chien battu aux pieds de son maître.

Ces embêtements durèrent jusqu'au moment où me vint l'idée d'amarrer tout le charnier avec des crocs et de le remorquer derrière la chaloupe à un demi-mille de là, où il attira tout un peuple de gros poissons voraces que nous vîmes batailler au loin parmi les carcasses noires.

Le lendemain enfin, après deux semaines de calme, la brise se leva, annoncée par une plage frisottée à l'est de l'Océan. Chargé de toute sa toile, le navire reprit alors son chemin vers les Tuamotous, abattant ses cent cinquante milles d'un midi à l'autre. A deux jours des îles, un grand trait noir nous barra la route jusqu'aux limites de la visibilité. C'était une gigantesque colonie de dauphins, parfaitement alignés sur un seul rang, tous bondissant de front, que nous traversâmes sans les déranger le moins du monde. Vigo, penché sur l'étrave jaillissante, observait la danse de ces dos sépia, luisants, qui glissaient sans trace dans l'eau transparente. Puis le long ruban passa derrière nous, rayant toute la largeur du Pacifique.

***

Je touchai l'archipel à Hikiéru. Un lagon bourré de nacres perlières. La saison de la plonge allait commencer et le village se remplissait. Vigo y descendit avec son second, heureux de visiter enfin ces îles des mers du Sud dont on lui avait tant vanté les charmes. Dans les cases, ils se

rafraîchirent de fruits et de cocos. Les indigènes d'Hikiéru, je les connais bien : ils sont riches et hospitaliers, mais un peu vantards. Le chef éblouit les deux hommes d'extraordinaires histoires de perles trouvées, grosses comme des œufs de pigeon, valant le prix d'une île.

— Ma « Fénua » est la plus riche du monde en perles noires, chaque année des bateaux viennent de très loin pour les acheter.

Il montra une fumée au large :

— Aué! Regarde celui-là qui tourne en rond depuis quelque temps, c'est sans doute un vapeur « Mériqué » qui vient nous rafler les plus belles pièces, à n'importe quel prix...

Mes Chiliens revinrent à bord avec une pleine touque de ces coquillages brillants dont les étrangers aiment tant s'encombrer, et des petits cochons noirs affectueux qui moururent vite du mal de mer.

Cette fumée énigmatique, nous la retrouvâmes l'après-midi en quittant l'île, et alors on distinguait bien à la lorgnette la coque gris-bleu d'un navire de guerre. Toril, Vigo s'inquiétaient sourdement.

Moi, je les plaisantais :

— C'est Sandomir qui vous pourchasse...

Ils restaient tous deux accoudés à la lisse, les yeux fixés sur la masse sombre qui se rapprochait. Soudain Toril jura :

— Le *Clito*... aucun doute!

C'était un torpilleur chilien d'un modèle désuet, haut sur l'eau, dont les cheminées étroites lâchaient des torrents noirs. Visiblement, il nous attendait. Des goélettes comme la mienne, il n'y en avait pas des tas, et nous ayant repérés, il faisait maintenant force de vitesse sur nous.

— Sortez-nous de là, capitaine..., suppliait le secrétaire qui avait perdu ses couleurs. Le Comité paiera tout...

Il pleurait presque en m'offrant des décorations rares, un poste d'ambassadeur...

Vigo l'invita au calme. La situation était mauvaise, mais peut-être qu'avec la nuit... On mit le moteur en marche, et la voile aidant, nous pointâmes à huit nœuds vers le Sud-Ouest.

***

La distance diminuait sans cesse entre nous et la silhouette de cette vieille baille violemment éclairée par la lune. Puis celle-ci se coucha.

— Voici le moment, leur dis-je.

J'avais manœuvré pour longer un rivage parsemé de spectres de cocotiers : Marokau, probablement. Sans bruit de poulies, sans changer le rythme du moteur, nous fîmes glisser le long du bord le canot emportant les deux hommes, des provisions et une touque d'eau, vers l'île enveloppée de nuit.

— Tant pis pour le canot, terrez-vous là-bas. Après demain, je viendrai vous chercher... Hissez un signal sur la plage.

***

A l'aube, un joli coup de semonce passa non loin de notre avant, arrosant le pont. Nous stoppâmes. A présent, l'ilôt de cette nuit était invisible du côté du vent.

Une chaloupe à moteur se détacha du gros bloc rouillé, puis nous aborda. Un officier monta, petit, rageur, tout en nerfs, accompagné de quatre matelots armés. Sur le pont, son regard furetait partout.

— Pas de canot? il me dit.

A l'avant, la baleinière seule pendait aux bossoirs.

— Non, plus de canot... Parti, enlevé par un coup dur au sud des Gambiers...

— Au Sud des Gambiers, ah par exemple!...

Le petit Chilien restait là, une main en l'air, apparemment peu satisfait. Il brailla un juron que je ne connaissais pas.

— Vraiment pas la peine de tellement nous presser depuis que la radio de Pascua nous a alertés... Voilà une semaine et plus que je vous attends, en croisant dans cette pourriture d'écueils. Par où diable êtes-vous passés?

— Pitcairn, je lui réponds. A l'Ile de Pâques, un clandestin, un vulgaire « enfant trouvé » s'était introduit à bord. Je l'ai débarqué à Pitcairn Island avec un autre. Ils m'embêtaient, et puis moi, vous savez, je n'aime pas les histoires... A l'intérieur, je rigolais : Pitcairn, c'est un territoire anglais, sûrement ils n'iraient pas les chercher là.

Il visita tout, y compris la litière des moutons, en se bouchant le nez. Puis, il descendit l'échelle extérieure en bougonnant.

***

Pour les Tuamotous, je te l'ai dit, mon routier du Pacifique me suffit parce que toutes les cartes de la région, détaillées ou non, sont douteuses ; autant se fier à ses souvenirs ou au pur hasard. Dès le surlendemain nous partions à la recherche des abandonnés, le long de Marokau. Afin de les engager à se montrer sur la rive, et puisque les abords étaient maintenant libres, je fis entonner à la manière d'une corne de brume le « Pu », la conque tahitienne, par un matelot au grand souffle. Une demi-journée se passa ainsi à tourner autour de l'atoll ; nous poussâmes même jusqu'au village. Personne en vue. Je regardais attentivement la carte ; peut-être ne s'agissait-il pas de Marokau... Une erreur est possible dans la nuit avec les courants. Nous visitâmes les îles voisines, guettant toujours un signal.

Il fallut attendre le matin du cinquième jour pour apercevoir enfin mes deux bonshommes gesticulant sur la côte Ouest de Reitoru, un petit ilôt inculte et désert. Comme bannière, le subrécargue avait dû employer son pantalon blanc. Leur état physique était lamentable, surtout Toril

dont le visage était gris et fondu. A moitié morts de soif et de faim, ils en étaient arrivés à mastiquer la chair coriace des « maouas » crus et à sucer des pattes de crabes. Les provisions, la touque, les allumettes, tout avait disparu, chaviré dans un atterrissage un peu brutal. Le canot échoué quille par-dessus bord était cependant encore utilisable. Ils s'étaient trouvés, durant ces cinq longues journées, plus désarmés que l'homme à son arrivée sur terre : incapables de monter aux cocotiers et même d'en ouvrir les noix, ils avaient dû boire dans les creux des restes d'eau croupie. Il était temps que nous arrivions...

***

Le même jour, le *Clito* — sa fumée, puis sa silhouette trapue — se détacha à nouveau derrière l'île d'Haraïki, tel un chien de garde. Nous n'en avions pas fini avec lui : sans doute pendant que nous perdions notre temps en recherches inutiles, s'était-il renseigné auprès des habitants de Marokau ou d'Hikiéru, qui lui avaient indiqué la présence des deux Chiliens.

Anges damnés! Je me demandais s'il allait comme cela nous convoyer longtemps! Encore une fois, il s'agissait de le rouler, et vite. J'avais une idée en tête : puisqu'il nous barrait la route de Tahiti, nous fîmes volte-face plein Est, tapant nos dix nœuds grâce au moteur et au vent qui venait à présent du Nord. Lui, comme je l'ai déjà dit, c'était un vieux rafiot, il arrivait à douze nœuds, treize peut-être, toutes machines emballées. ..

Alors, ce fut une passionnante poursuite à travers les atolls. Moi, les îles, je les connais par cœur et je m'évertuais à passer sur des hauts fonds, à raser le rivage pour retarder en détours précautionneux le commandant mal assuré, angoissé par des cartes imprécises.

A la tombée de la nuit, nous étions juste à la hauteur d'Amanu. C'était là mon but. Alors que pointaient les premières étoiles, le torpilleur qui s'était maintenant rapproché à six ou sept milles, tout prêt à nous arraisonner de nouveau, vit notre goélette s'engager dans la passe.

« Pris au piège! » devait penser en se frottant les mains le gnôme galonné. Il était tellement sûr de nous ramasser le lendemain matin qu'il négligea d'envoyer à terre une embarcation de prise ; peut-être aussi parce que le temps s'aigrissait et que la mer commençait à s'ébrouer sérieusement.

Devant les feux du village Hikitake, nous mîmes le moteur en panne. Un quart d'heure pour établir la voilure, et la nuit fut complète. Alors, sans bruit j'enfilai le lagon d'Ouest en Nord. La deuxième passe, si peu connue qu'elle n'est même pas indiquée, j'en suis sûr, dans les instructions nautiques, je l'avais déjà empruntée deux fois avec le *Tropic Bird*. Elle est mauvaise, tortueuse, mais je me souvenais bien des repères, et malgré l'obscurité dense à peine soulignée par la pâleur des rives de corail,

nous la franchîmes quand même. Pas sans encombre, cependant : un sourd talonnement de la quille — dix secondes d'anxiété — puis on se retrouva en plein Pacifique, frappé par un vent qui devenait mauvais, filant plein Sud de toutes nos voiles gonflées.

***

Pendant tout ce temps-là, Toril ne tenait plus en place, se rongeait les poings, tandis que le Président observait mes ruses avec un regard tranquille qui m'encourageait. Quand je pus lui annoncer que nous étions probablement hors de danger, mais que pour mettre toutes les chances de notre côté nous allions nous réfugier à Rapa afin de brouiller la piste, il me remercia de son sourire plein d'obscur, et alla consulter des livres documentés sur cette île.

Jusqu'à notre sortie des Tuamotous, au large de Temetangi, le vent se maintint à peu près, avec des colères vite passées, mais plus au Sud nous ramassâmes un fameux coup de temps qui fatigua notre coque, accentuant les avaries récoltées à la passe d'Amanu. Dans la cale aux moutons le niveau montait et plusieurs bêtes crevèrent encore, blessées contre les parois ou transies d'eau froide. C'est en mauvaise posture, les hommes éreintés par un pompage incessant, que nous arrivâmes en vue de Rapa-iti, une île montagneuse au sud-est des Australes, une terre perdue au bout du monde et qui est restée intacte comme au temps de Cook et de Bougainville...

La baie était douce comme un sirop... C'était un mouillage très sûr. La passe franchie, les habitants vinrent à notre rencontre en nageant : des hommes, des femmes surtout couronnées de fleurs.

— Et vous êtes resté longtemps, là-bas, avec votre Président?

— A vrai dire, j'avais décidé d'y mouiller deux ou trois semaines, juste le temps de réparer ; mais deux grands mois passèrent avant que nous ayons pu quitter l'île, tous deux recalfatés, le *Tropic Bird* et moi...

IV

A Huahiné, dans la case assoupie, les odeurs chinoises s'évanouissaient pour faire place à celles plus fraîches qui montaient de la végétation proche.

La fatigue de la nuit nous prenait tous deux et Taro dodelinait de la tête, s'égarait en anecdotes étrangères au sujet. Pendant ce temps, mon esprit vagabondait vers Rapa...

Cette île de Rapa, je ne l'ai jamais vue, mais je l'imagine facilement, accueillant Vigo de toutes ses senteurs de brousse et disposant autour du bateau une guirlande fleurie de vahines.

Rapa-iti : une terre écrasée de siècles, abandonnée au fin fond des archipels sur le lointain vingt-septième parallèle, dernier relai avant les

mers infinies du pôle. Deux cent cinquante habitants, parmi les plus oubliés du monde, pas très riches mais sains. Comme seule autorité, l'agent spécial des Tubuaï qui vient quand il y pense... parfois tous les deux ou trois ans. Ce grand morne à pic, ce vieux château en ruines, cela doit ressembler un peu à la lumineuse Bora-Bora, en plus foncé, plus froid, plus brutal...

Mais pour Vigo, après son séjour dans la lugubre geôle pascuane, c'était un paradis merveilleux.

— Payez tout en « taras », lui avait conseillé le capitaine. L'indigène préfère cela. Les gros billets ne lui disent rien.

Et les poches bourrées de liasses violettes, il descendit à terre dans la touffeur du plein midi, musant, le nez au vent, respirant les odeurs d'algues et de lauriers roses, et celles plus lointaines d'une vallée à la terre brune, comme passée au jus de tabac, qui s'enfonçait entre les épaisseurs vertes. Devant les jardinets, des filles lui souriaient, point farouches. Des petits enfants nus s'ébrouaient, jouant avec les cochons noirs, et lui passaient entre les jambes. Vue de près, la végétation décevait un peu. Les cocotiers malingres ne donnent que des noix à moitié venues ; les bouraos, les pandanus et autres arbres qui, à Tahiti et aux Marquises acquièrent un gigantesque épanouissement, ne dépassent guère une taille d'arbuste : ce sont des nains, éprouvés par un climat plus frais de quelques degrés qui ressemble à celui des rivages méditerranéens. Les bananiers poussent, minables, dans les coins abrités, et si le café prolifère partout, on s'étonne de le trouver mélangé à un grand nombre d'essences d'Europe : vigne, pommes de terre, rosiers. Quant aux indispensables racines de Taro que les indigènes ont réussi quand même à acclimater, elles ne se reproduisent pas au hasard des vallées, mais sur les premières pentes, dans des champs irrigués, retenus par des murettes de pierre, et qui demandent un travail incessant.

Cependant tout cela lui plaisait, touchait son cœur : et le petit ruisseau clair où se baignaient les femmes en pépiant, et les habitations assez pauvres mais propres, escaladées par des pampres et des bougainvilléas mauves, chacune jumelée d'une petite hutte basse, la cuisine, perpétuellement enfumée.

Où finissait le village commençait la vallée. A l'écart, profondément enfouie, une case s'élevait, plus coquette que les autres, nimbée de grandes lianes fleuries, et il y entra car il avait soif. Ses occupants, Hiti Tané, sa femme et sa fille le retinrent à dîner : un festin vite improvisé de poissons du récif, de langoustes juste pêchées parfumées au safran, de poules d'eau rôties, de grappes muscates, d'oranges ensoleillées. Un siècle et demi plus tôt, les navigateurs de la découverte avaient dû être reçus ainsi...

La jeune fille, qui était jeune et timide, détaillait du regard le complet bien coupé, les bagues d'or, les souliers en vrai cuir du « popaa ». Le bleu

du lagon passait dans ses yeux, de beaux yeux calmes, un peu mystérieux. Et lui, l'étranger, qui ne parlait pas un mot de leur langue, il se contentait de leur sourire à tous trois de son sourire d'homme qui brusquement découvre le bonheur.

***

M'arrachant à ma rêverie, Taro reprit le cours de son récit :

— On dut échouer le *Tropic Bird* dans la baie pour réparer les avaries. Ah! Ce fut un travail pénible, bien plus long que je ne l'avais pensé. Des plongeurs à lunettes se succédaient sous la coque, tandis que dans les cales les marteaux résonnaient. Les moutons — il en restait quand même plus de deux cents — on les mit au vert. Quelques-uns prirent la montagne et devinrent sauvages ; on m'a dit que de nos jours on chasse encore leurs descendants dans la brousse. Toutes ces occupations et d'autres plus frivoles m'avaient fait un peu oublier mon passager, quand on m'apprit un jour qu'il habitait avec la petite Amalia, celle de la case solitaire. Je décidai alors d'aller lui rendre visite...

Le capitaine monta un petit sentier fleuri. Pour l'étranger, son nouveau beau-père avait aménagé une maisonnette non loin de la sienne, sur les premières pentes. C'était une habitation rustique, presque à ras de terre, cloisonnée de panneaux de bambou fendu et tressé.

Dans la vérandah, étendu sur son fameux transat, Vigo fumait un cigare très noir et son regard se fondait en une allégresse paisible. Elle, la vahiné, vêtue d'une robe blanche qu'il lui avait offerte, était pelotonnée à ses pieds comme une chatte. Ils s'étaient mis en ménage, carrément. C'était inattendu pour un ancien, un futur président de la République! Mais ici, il n'existait plus que Vigo Tané, le blanc généreux qui n'était pas venu pour vendre ou acheter et qui aimait voir les jeunes gens rire et danser.

Amalia, entrevue dans la maison d'Hiti, il l'avait retrouvée le lendemain à la rivière, un petit torrent qui faisait glisser de la montagne une odeur d'humidité verte de mousses, de chevrettes. Matin et soir, au milieu d'une musique de rires clairs, les femmes y venaient chercher l'eau du repas dans des calebasses, ou dans d'affreuses touques à essence de cinq gallons qu'elles tenaient en équilibre sur leur tête.

Alors, parut Amalia. Telle était sa prestance qu'elle ressemblait à une jeune Grecque porteuse d'amphore.

Pour lui, ce fut le coup de foudre. Non pas un amour né d'une affinité de goûts ou d'intérêts comme ceux qu'il avait pu connaître dans son pays, mais l'amour qu'on n'explique pas. Flatté de sa demande, Hiti le déclara son *Taïo*, son frère. En telle occurrence, la coutume était autrefois de mêler les sangs, mais ils n'échangèrent que leurs noms : Hiti Tané s'appela Vigo et celui-ci devint Hiti...

— Cette fille, je me demande ce qu'il lui trouvait d'extraordinaire, murmura Taro.

A Rapa elle pouvait passer pour une beauté, moi, je préfère les vahinés de nos îles. N'importe, le bougre ne devait pas s'embêter.

Évidemment, Amalia ne savait pas un brin d'espagnol : au début, leur conversation ne pouvait avoir lieu que par gestes, et la chaleur du jour était trop lourde dans ce coin abrité pour en permettre beaucoup. Puis, très vite, chacun apprit quelques mots, quelques phrases de la langue de l'autre. Quel contraste entre eux deux : lui avec son parler rapide, un peu sec, agité — il s'exprimait avec les mains comme beaucoup de Latins! ses yeux aigus, plus gais depuis son arrivée ; elle, avec sa voix liquide ses mouvements tranquilles.

***

Charmé, je vous dis! L'île lui avait jeté un sort, un *pifao*. Elle l'avait envoûté avec ses vallées fraîches, ses ruisselets, son lagon fascinant, et cette femme... Au début, il partait avec Hiti chasser le cochon dans la montagne, pêcher des *auhopu* à l'aide de cuillères de nacre, ou bien visiter dans la brousse d'anciennes constructions au passé mystérieux.

Puis ces explorations s'espacèrent, Vigo changeait, devenait plus calme ; visiblement il subissait l'influence de sa compagne. Souvent il passait de longues heures, allongé, à la contempler en silence, entourée de ces arbres exotiques dont les troncs disparaissent sous une fourrure de feuillage, ou à observer à la jumelle la baie luisante, avec la tache blanche de la goélette, et de l'autre côté, les forts et les pics de la montagne. A l'heure fraîche, ils allaient cueillir les grappes aux treilles de l'enclos qui les séparait de la brousse. A vingt pas de là, une odeur de Tiaré coupait le sentier qui se tortillait vers les premiers escarpements, et c'était leur limite : ils n'allaient pas plus loin.

La femme d'Hiti, la « mama » aux pieds lourds, chez qui on retrouvait dans une figure envahie par la graisse les yeux de gazelle de la fille, venait parfois leur accommoder des petits plats ou bien pendant des heures restait assise sur ses talons, à l'ombre de la vérandah, leur roulant des cigarettes de pandanus à l'âcre saveur. Le tabac poussait partout avec magnificence ; Vigo lui-même s'essaya, une fois sa provision épuisée, à confectionner des cigarillos noirs qui lui rappelaient ceux de son pays.

Amalia lui préparait la cuisine du pays, à base de poisson, de bananes, de taros, de patates. Pour varier les menus, il s'amusa à l'instruire des raffinements culinaires des civilisés. Des piments, des vrais piments sauvages, violents et poivrés, il en trouva dans la montagne, avec lesquels il assaisonnait des mets relevés rappelant le *chili con carne*. Mais pour lui seul, car lorsqu'il tentait gentiment delui en faire goûter, Amalia crachait de dégoût, la bouche emportée, s'exclamant :

— *Aïta maitaï*! *No bueno*! *Popaa oviri*!

De temps en temps, ils tuaient un cochon de lait pas plus gros qu'un petit chien, mais gras à souhait et le faisaient rôtir au four canaque. Alors

c'était le grand *Tamaaraa* où s'invitaient les *fétii*, les parents, les amis. Et tous, couronnés de fleurs, assis par terre autour d'une nappe en feuilles de bananiers, chantaient d'anciens *uté* accompagnés de guitares, ou mimaient des danses oubliées.

***

Taro continua :

— Un beau jour, la coque rapetassée non sans peine, le *Tropic Bird* flotta, prêt à partir. J'en avais marre, moi, de Rapa : il faut te le dire, j'était fatigué de ses vahinés... Et puis, deux mois à ne bouffer que des carangues, des langoustes, du cabri... Il fallait lever l'ancre. Quant à Vigo, on ne le voyait même plus ; cela devenait inquiétant...

Accompagnant Toril, le capitaine monta de bon matin pour lui annoncer qu'on appareillait le soir même. Ce fut une belle scène, inattendue. Le Président était là, à peine vêtu, devant sa case, entouré de livres épars. Il écouta un moment son secrétaire, puis soudain.

— Je reste ici. C'est décidé. Partez sans moi.

Pour dire cela il avait pris son accent le plus Vigo, celui avec lequel il devait trancher au Conseil des Ministres...

Le gros Chilien était tellement abasourdi qu'il bredouilla un moment avant de reprendre ses esprits. Puis il se lança dans une harangue frémissante : démocratie agissante, libertés reconquises, sublimes devoirs... et ses gros bras battaient l'air.

Il s'arrêta enfin, s'épongeant le front. A travers le bleu, un paille-en-queue plana et Vigo le suivit des yeux jusqu'au fond de la vallée avant de répondre avec calme :

— La paix, comprenez-vous!... C'est cette existence-ci que je veux vivre...

Toril était anéanti.

— Emmenez cette femme avec vous... proposa-t-il enfin.

Mais le soir nous mîmes le cap sur Papeete, abandonnant Vigo dans son île.

V

La dernière étoile s'éteignit. Dans la montagne, les pentes passaient au vert-de-gris, tandis que les sommets s'éclairaient des lueurs confuses de l'aube. Derrière son comptoir le Chinois cessa de ronfler et aussitôt le jour se leva, rose comme une coquille.

Des enfants qui avaient déjà poussé leurs pirogues jusqu'au récif, faisaient force de rames vers nous en criant. Du côté de Raïatéa, ils venaient de repérer, toute proche, la voile tant attendue de la *Pahi*, et en même temps, un banc de bonites qui croisait à la limite du Pacifique. Les Tahitiens, à peine éveillés, lançaient leurs pirogues avec des glapissements et des rires, à moitié embarqués, une jambe encore dans l'eau.

Et maintenant, la goélette franchissait la passe, avec sa démarche

lourde, ses essoufflements de grosse dame asthmatique. Taro se secoua, ratissa sa crinière de ses doigts écartés, puis avala un dernier verre de whisky :

— La radio de Santiago, tu sais, on l'entend de Papeete. Moi, à ce moment-là, j'avais un appareil américain avec autant de lampes que dans une salle de bal. Je me souviens de cette retransmission de la grandiose cérémonie présidée par Toril qui annonçait officiellement la délivrance du Président, jusque-là restée secrète. La révolution avait éclaté la veille, et Sandomir pourchassé fuyait en motocyclette, passait les Andes.

La suite, je l'ai connue parce que le *Clito*, à court de charbon, relâcha à Papeete à son retour de Rapa. C'était six mois plus tard : conduite par Toril, une délégation du « Comitado Vigo » maintenant au pouvoir, avait frété pour la rentrée triomphale, le torpilleur même qui avait pourchassé l'ex-Président. A peine au mouillage, ils se précipitèrent à Ahureï, puis dans la vallée, où ils trouvèrent le grand homme vêtu d'un simple paréo noué autour des reins, en train de pêcher des chevrettes dans un ruisseau, en compagnie d'Amalia.

On l'accabla aussitôt de tirades patriotiques :

— Le Gouvernement tout entier, *votre* gouvernement n'attend plus que vous... Le peuple n'attend plus que vous... Une réception délirante...

On lui laissa à peine le temps de se changer, de réunir ses livres. Un véritable enlèvement, je te dis!...

Contre la case, la femme restait figée, stupide. Il lui jura :

— Je reviendrai.

— Tu ne reviendras pas. Tu oublieras Rapa et la petite Amalia.

Pressé par Toril, Vigo descendit le sentier. Sur son passage, ses amis indigènes sanglotaient bruyamment, et lui aussi sentait son cœur se fondre.

***

— Et alors? demandai-je.

A présent, j'étais assis sur le pont de la goélette qui s'éclairait de teintes ocrées aux premiers rayons ; Taro qui m'avait accompagné, se tenait à cheval sur le bastingage, prêt à sauter, car cette fois-ci nous étions bien sur le départ.

Dans la fraîcheur de ce jour naissant, on sentait à nouveau le temps qui allait passer à la pluie. Derrière nous, sur le plan d'eau lisse uniformément gris bleu, une pirogue avançait vite, suivie des plis doubles de son sillage, et semblait tirer à elle toute la moire du lagon.

— Et alors, le Chili tout entier réintégra Vigo dans son poste de premier citoyen, avec sa pleine charge d'honneurs et de tracas. Mais cela ne dura guère. Il eut juste le temps de m'envoyer une belle décoration avec un large ruban rouge : La Toison d'Or à ce qu'on m'a dit... sans doute à cause des moutons!

Une riche affaire, somme toute, cette « Aventure » de l'Ile de Pâques.

Les bêtes — il en restait une centaine — je les vendis fort cher à Papeete. Pour le surplus, comme vous pensez, « Le Comité Vigo » a tout payé...

La suite, tu dois t'en souvenir ? Pas très bien... Évidemment tout cela est déjà vieux. Un an après, le Président se fit tuer. Une émeute stupide, pour moins que rien : une malencontreuse loi agraire, qui personnellement lui déplaisait.

Taro se laissa glisser sur le quai parce que maintenant la sirène de la goélette mugissait, et mugissait encore, à coups pressés. Un brouillard subit envahit les lointains, et le relief de Huahiné se marqua en plans successifs, grisâtres, bien détachés comme un décor de théâtre. Penché sur la lisse, j'interrogeais encore :

— Et Amalia ?

— Tu sais, probablement une vahiné comme les autres ! Volages et faciles...

A mon dernier voyage à Rapa, il y a deux ans, je n'ai pas pu savoir... Pour les uns, elle était morte depuis longtemps déjà, pour d'autres, tout de suite partie vers un pays lointain — l'Amérique du Sud peut-être. A vrai dire, on ne se souvenait plus très bien d'elle...

Taro parlait encore, mais le moteur embraya dans un tel tintamarre que je n'entendis plus rien...

BERNARD VILLARET

LA VIE EN U.R.S.S.

Les Russes ont eu la vie dure depuis trente ans. Elle restera dure longtemps encore et sans doute, pendant dix ou quinze ans encore, extrêmement dure.

Demander à un peuple de supporter chaque jour de pénibles restrictions, c'est exiger de lui beaucoup : même lorsque cette exigence s'adresse à des hommes aussi patients et endurants que les Russes. La poignée d'hommes qui dirige le pays hésite à formuler clairement cette exigence, encore qu'elle la juge indispensable. Ces hommes sont persuadés qu'une autre guerre mondiale aura lieu. Ils s'attendent à ce qu'elle soit encore plus terrible et épuisante que la dernière ; ils estiment que leur pays doit consacrer toute son énergie à s'y préparer. A leur avis, une période de tension et de sacrifices d'une quinzaine d'années encore est le prix que la Russie doit payer pour assurer son salut.

Sur ce point, Staline s'est franchement expliqué dans son discours de février 1946, lorsqu'il a exposé les projets russes pour l'après guerre. Avec une sincérité frisant la brutalité, il a prévenu ses concitoyens qu'il leur fallait se mettre au travail pour réaliser une nouvelle série de deux ou trois plans quinquennaux. Ces plans ont pour premier objectif la création d'une industrie lourde aussi puissante que celle des principaux États industriels du monde et sans laquelle l'Union Soviétique serait à la merci d'une nouvelle attaque de la part des puissances capitalistes ennemies. Afin de convaincre les Russes de cette nécessité, Staline leur a rappelé ses prophéties de 1928, époque où il avait lancé son pays à l'assaut du premier plan quinquennal. « Dès ce moment, dit-il, les membres du Parti savaient que la guerre était inévitable ; ils savaient que le pays ne pourrait se défendre efficacement sans industrie lourde et qu'il était donc indispensable de consacrer un effort intense au développement de cette industrie sans perdre un instant, car la défaite ou la victoire en dépendait. »

Au prix de grandes privations, le pays créa donc une industrie lourde et gagna la guerre. Il sortit, cependant, du combat épuisé : un grand nombre des usines qu'il avait construites au prix de tant d'effotrs étaient en ruines. A présent, les dirigeants soviétiques estiment qu'une œuvre du même genre, mais plus vaste, doit être entreprise.

Ce ne fut que lorsque les détails du Plan furent connus que les Russes

se rendirent compte de ce que signifiait cette déclaration. La publication du Plan dévoila l'immensité de la tâche. Il prévoit la restauration de toute l'industrie détruite par la guerre, ainsi qu'une augmentation de la production d'environ 50 p. 100 par rapport à l'avant-guerre. Il indique que l'industrie de l'acier devra atteindre une production supérieure à celle des États-Unis en temps de paix. Pour débuter, 104 laminoirs et 315 hauts fourneaux seront construits avant 1950. Durant la même période, les chemins de fer reconstruiront 9 000 kilomètres de voies et 1 800 ponts détruits par les Allemands. On devra construire également 6 000 kilomètres de voies nouvelles. Plus de 7 500 locomotives neuves et 472 000 wagons de marchandises nouveaux devront être mis en service.

Mesure encore plus importante : le Plan exige une forte augmentation du nombre des machines-outils, le nerf même de l'industrie de guerre, qui devra être porté à 1 300 000, chiffre supérieur de 30 p. 100 à celui des machines-outils aux États-Unis en 1940. Les autres éléments d'une grande puissance industrielle, à savoir les mines de charbon, les turbines, les raffineries, les usines de produits chimiques, tout cela aussi doit être développé dans des proportions également gigantesques.

Le projet ne mentionne pas l'énergie atomique. Cependant, les porte-parole du peuple russe ont souvent déclaré qu'ils avaient l'intention de s'en occuper aussi rapidement que possible. Cette tâche fut loin d'être aisée pour les États-Unis ; pour l'U.R.S.S., moins experte dans les industries électriques et chimiques, elle sera encore plus ardue. Bien que les savants soviétiques aient certainement déjà découvert le « secret » de la désintégration de l'atome, la construction d'usines comparables à celle d'Oak Ridge et de Hansford absorbera leur meilleure main-d'œuvre spécialisée pendant cinq à huit ans. Cette entreprise absorbera aussi l'essentiel de la production de produits tels que soupapes, pompes, alliages de haute teneur, appareils électriques, etc., qui sont nécessaires pourtant à bien d'autres industries.

Enfin, l'armée rouge, la plus nombreuse du monde, doit être rééquipée avec « les armes les plus modernes, afin de protéger le pays en cas d'attaque brusquée... », ce qui signifie, pour ne citer qu'un seul exemple, qu'il faudra créer une aviation nouvelle, car l'armée rouge n'a presque pas de bombardiers à grand champ d'action et ses meilleurs avions de combat sont déjà vieillis.

Tout ceci se ramène à une triste constatation : les besoins vitaux du peuple russe continueront de n'être que très imparfaitement satisfaits. Il est évidemment impossible pour le pays de fabriquer plus de produits de consommation, tant qu'il consacrera des efforts aussi considérables à son développement industriel. Les Russes devront continuer à se serrer la ceinture pendant longtemps encore.

Ils le savent, et n'en sont pas enchantés. Ils l'acceptent cependant avec quelques discrets murmures, car leur foi quasi mystique en leurs dirigeants reste entière. (Ceux qui l'ont perdue, et je crois qu'il y en a fort

peu dans ce cas, se tiennent cois ou sont envoyés pour une période plus ou moins longue de « rééducation » dans l'un des camps de travail forcé de la police politique, la N.K.V.D.). « Si Staline affirme qu'une longue période d'efforts et de privations est encore nécessaire, il sait ce qu'il dit! » Mais, sauf les enthousiastes professionnels du Parti, personne ne s'en montre enchanté. Chez l'homme de la rue, l'enthousiasme pour le nouveau Plan n'est pas débordant. Car les Russes sont las. Depuis 1914, ils ont vécu sous le régime de la guerre, ou d'une préparation à la guerre. Durant les derniers six ans notamment, ils ont réalisé des prodiges de labeur et de sacrifices. Aujourd'hui encore, l'Ouest russe continue à faire des miracles quotidiens, rien que pour survivre.

Un jour, au cours de mon séjour en Ukraine, je visitai la maison que venait de construire, de ses mains, une certaine Maria Tretiakowa. C'est une femme de soixante-trois ans. Ses seuls outils étaient une pelle, une pioche et une truelle. Elle s'est servie d'argile, d'une argile qu'elle a extraite du sol de sa propre cour, et qu'elle a mélangée avec de la paille, obtenant ainsi une espèce de brique de terre ; elle a disposé d'une voiturée de bois qu'elle avait ramassé parmi les décombres de sa propre rue. Pour faire son toit, elle a reçu du secrétaire du Parti communiste local une attribution de carton goudronné. Telle qu'elle était, c'était une bonne maison, de l'avis de ses voisins. Elle était située sur la rive gauche du Dnieper, parmi les ruines de ce qui jadis avait été la principale banlieue industrielle de Dniepropetrowsk. Lorsque les Allemands battirent en retraite, ils avaient fait sauter, dans cette agglomération, 41 usines et brûlé 10 000 maisons, n'en laissant pas 400 debout. Comme la plupart de ses voisins, Maria avait vécu près d'un an dans une cave, pendant qu'elle élevait ses nouveaux murs sur les fondations calcinées de son ancienne demeure.

La nouvelle maison a deux pièces, chacune d'environ dix mètres carrés, et un petit porche couvert, à l'extérieur. A l'époque de ma visite, le porche servait de réserve à bois, d'atelier et d'abri pour le cochon installé dans un recoin, isolé par deux planches. Le mobilier consistait en un poêle en briques encastré dans le mur de séparation, en une armoire de bois faite avec des moyens de fortune et en un lit de fer que Maria avait déterré des décombres d'un hôpital incendié. Un sac était étalé par terre, près du lit ; une icone éclairait le coin gauche de ses vives couleurs ; son cadre doré et un coucou rapporté par le fils, revenu d'Allemagne, étaient les seuls ornements de la maison. Une patère à cinq branches supportait tous les vêtements de rechange de la maisonnée : il n'y avait ni un miroir, ni un lavabo, ni un livre, ni rideaux, pas même une chaise.

Vassily, qui venait d'être démobilisé à l'époque de mon passage, m'a dit qu'il espérait confectionner une table et peut-être une chaise s'il pouvait se procurer assez de bois. Il dort sur le poêle et le lit est assez grand pour Maria et sa fille, rentrée de l'Oural où elle avait suivi l'usine

où elle travaillait au moment de la guerre. Les deux autres fils ne rentreront pas.

Maria a blanchi ses murs à la chaux, au dedans et au dehors ; son plancher (en terre battue) est toujours d'une propreté parfaite, ainsi que ses rares ustensiles de cuisine. Le W.-C. est au bout du jardin.

Comme la plupart des Ukrainiennes, elle est une excellente maîtresse de maison. De plus, depuis vingt ans, on lui a inculqué de solides notions d'hygiène. Mais il est dur de tenir une maison propre sans savon ; les cent grammes de la ration mensuelle sont, en fait, introuvables dans les boutiques. Elle fait bouillir sa lessive avec un peu de soude, quand elle en trouve, ou la frotte avec une espèce de terre brune tirée des bancs du Dnieper et qui, dit-on, a des propriétés détersives. Ce doit être vrai, car ses vêtements : un châle de tête, une blouse de coton bleue rayée et une jupe usée en serge noire sont très propres. Elle n'a pas de bas ; l'été, elle va pieds nus ; l'hiver, elle enroule des bandes de chiffons autour de ses pieds qu'elle enfonce ensuite dans des bottes de feutre. Comme savon de toilette, on emploie la même argile brune, séchée au soleil, ou un mélange de cendres de bois et de sable. Mais cet expédient n'est pas agréable pour les peaux fines ! Parfois, le marché libre offre une barre de savon américain qu'un marin a échangé contre de la vodka à Odessa, le port le plus proche, mais le prix en est équivalent à la paye d'un ouvrier pendant une semaine.

Cependant, la famille Tretiakow n'est pas à plaindre, car elle vit seule, chez elle. La plupart des familles d'Ukraine vivant en ville sont entassées dans des locaux d'une incroyable exiguïté. A Kiew, l'espace vital alloué est de six mètres carrés par tête... pour dormir, manger, ranger tout ce qu'on possède : c'est à peine plus grand qu'un cercueil. J'ai connu le cas de quatre familles vivant dans une seule et même pièce. Ces conditions de vie sont désastreuses de tous points de vue, avouent les dirigeants de Kiew. Mais qu'y faire ? Dès avant la guerre, il y avait pénurie de logements ; on avait cru qu'on pourrait octroyer cent cinquante mètres carrés par personne dans les villes, mais l'allocation moyenne avait été, en réalité, très inférieure. Les autorités s'en préoccupent. Le chef politique de l'Ukraine, Nikita Khrousheiew, conserve dans son bureau des échantillons de bois, de briques, de matières plastiques, etc., le tout bien en vue, et il demande sans cesse à l'U.N.R.A. d'accélérer ses envois de matériau de construction [1]. J'en arrive à me demander si ce n'est pas la crise du logement qui fait hésiter le Kremlin à ramener en U.R.S.S. les soldats dispersés en Europe. Comment faire accepter à ces hommes, qui vivent depuis six ans dans des conditions difficiles, qu'il n'y a pas de foyers pour eux dans leur propre pays ? Une pareille constatation pourrait les démoraliser profondément.

Ce fut sans doute l'un de ces démobilisés mécontents que mon inter-

1. L'auteur était un des représentants de l'U.N.R.A. en Russie. On sait que l'U.N.R.A. a distribué des vivres, vêtements, couvertures, etc. aux citoyens soviétiques.

prête et moi-même rencontrâmes un soir à Kiew. Nous nous promenions seuls chaque jour ; et, autant que j'aie pu le remarquer, nous n'avions jamais été suivis par des policiers de la N.K.V.D. Nul ne nous avait jamais empêchés de parler à n'importe qui dans les rues, ou d'interroger des passants au hasard. Ce jour-là, un jeune homme nous indiqua notre chemin et nous accompagna un moment. Il voulait savoir « comment ça se passe dans les autres pays. » Comme beaucoup de démobilisés, il portait son uniforme, dont les insignes avaient été retirés. Ses bottes étaient éculées et il n'avait pas de casquette. Il nous dit que son père, un colonel, avait été tué ; lui-même avait été blessé deux fois. Il ne voulait d'aucun des emplois qu'il aurait pu trouver à Kiew : « On y gagne à peine de quoi acheter son pain », dit-il. Il n'avait pas de toit et couchait tantôt chez un ami, tantôt dans la salle d'attente de la gare. Il nous dit qu'il y en avait des milliers comme lui et qu'il allait essayer de monter sur un train de marchandises pour arriver à Odessa, où il avait de la famille et où il fait plus chaud en tous cas qu'à Kiew.

C'est l'existence de ces déracinés qui explique la vague de criminalité qui a déferlé sur la Russie d'après-guerre, comme cela s'est produit dans le monde entier. On en parle peu, car les journaux russes ignorent les crimes, les accidents d'auto, les divorces et les mariages. Cependant, je sais qu'un hiver une division entière a été amenée à Moscou pour aider à la répression d'une épidémie de cambriolages qui sévissait à ce moment-là.

La faim suscitait aussi beaucoup de mécontentement en Ukraine pendant que j'y étais : ce n'est pas qu'il y ait eu une vraie famine, mais le régime des Ukrainiens est monotone, maigre, peu appétissant et même inférieur de beaucoup à ce qu'il était avant la guerre. Une ménagère soviétique commence son marché de très bonne heure ; d'abord, pour obtenir quelque chose et ensuite pour ne pas risquer d'aller en prison si elle arrive en retard à son travail ; car presque toutes les femmes travaillent, le salaire du mari étant insuffisant pour assurer l'entretien d'une famille. (Cependant, le loyer et les soins médicaux et dentaires sont à peu près gratuits.) On ne réserve d'ailleurs pas aux femmes les emplois faciles : elles sont souvent employées comme maçons, terrassiers, cimenteurs, etc. J'en ai vu déblayant vingt centimètres de glace le long des voies. Elles brisaient la glace avec des pics et la jetaient, à la main, sur des camions, par un froid intense.

Mais leur marché n'est pas compliqué : il faut tout acheter dans un seul magasin — le magasin où chaque citoyen doit obligatoirement s'approvisionner. Tous les magasins de la même catégorie sont ravitaillés d'une façon uniforme, et ceux qui ont des produits plus variés sont réservés à certaines catégories d'acheteurs privilégiés : officiers, savants, professeurs, médecins, femmes enceintes et fonctionnaires de haut rang. Dans la boutique « standard », la vitrine est pleine de boîtes de lait en

poudre américain de l'U.N.R.A. Sur le haut de la pyramide, une bouteille poussiéreuse de champagne ukrainien attend des acheteurs improbables : elle coûte si cher — la valeur de deux semaines de labeur — que nul ne peut se l'offrir.

Un portrait en couleurs de Staline est posé contre une pile de boîtes. Il est entouré de marchandises « factices » — saucissons ou jambons en carton-pâte. Une ampoule éclaire toute la boutique et sur les murs s'étalent des portraits de Staline, Molotov et Mikoyan (le ministre du Commerce extérieur). La boutique est gérée par un employé sous les ordres duquel sont placées quatre ou cinq vendeuses, dont la plus intelligente fait fonction de caissière. Elles portent des foulards sur leurs têtes et des blouses blanches toujours propres : le règlement exige que ces vestes soient lavées chaque soir, et nul ne sait quand un contrôleur d'hygiène passera... Il n'y a de queues que durant les premiers jours du mois quand les nouveaux tickets sont validés. Un baril de choucroute est placé dans un coin et les rations américaines et les importations de l'U.N.R.A. complètent le stock de pain noir ou blanc (ce dernier coûtant le double de l'autre) et les quelques paquets de thé du Caucase qui constituent tout ce qu'il y a à vendre. Vous pouvez acheter huit cents grammes de pain par jour si vous êtes un travailleur de force, six cents si vous êtes un travailleur ordinaire ; en théorie, on touche chaque semaine une ration d'une livre de viande ou de lard, mais, en fait, on ne la touche pas... non plus que la ration de beurre. On peut la remplacer par une boîte de lait en poudre ou de beurre de cacahuète (importation U.N.R.A.) et une ration de l'armée américaine. On fait remplir un récipient de choucroute et le soir le dîner familial se compose d'une soupe à la choucroute et de pain noir. Parfois (si l'on en a le moyen), on va au marché en plein air, le marché libre, où les paysannes des environs viennent vendre (ou échanger) leur « surplus ». Une paysanne réussit toujours à avoir un peu de ce « surplus » : c'est une poignée de gousses d'ail, un peu de beurre, quelques œufs ou un morceau de salaison, des concombres salés, un foie de porc, du lait caillé, des graines de pavot... Mais cela coûte cher : c'est le marché noir officiel, autorisé.

Une carpe du Dnieper coûte trente-cinq roubles, soit trois dollars et demi. Mais le troc intéresse les paysans bien plus que la vente contre du papier-monnaie : ils recherchent les cigarettes, les bonbons américains, les récipients en carton ou en fer-blanc, le café, le chewing-gum (dont le goût leur paraît bizarre, mais plaisant). Mais avant tout ils apprécient les vêtements. Les fermières portent pour la plupart les morceaux rapiécés de leur garde-robe d'avant guerre.Parfois, elles se confectionnent une robe avec des sacs ou des couvertures militaires. Leurs sandales sont en écorce et faites à la maison. Un vieux tricot sera échangé avec joie contre un plein panier d'aliments. Une femme me dit qu'elle gagne trois cents roubles par mois ; il lui en faut le double pour nourrir les siens : alors, elle va au marché et échange chaque mois un objet — souvenir

de son opulence d'antan — contre la quantité de roubles ou de nourriture nécessaire pour permettre à sa famille de vivre.

« Nous sommes las de ces privations », disent les femmes. Le Gouvernement le sait ; mais ils savent aussi, ces hommes du Kremlin, que politiquement cette lassitude ne crée pas encore un péril. Il faut cependant parer aux dangers qu'elle pourrait faire courir au Plan ; il faut que ces gens, si fatigués soient-ils, continuent leur effort pendant dix ou quinze ans encore. Aussi, une propagande intense décrit-elle l'Amérique comme une nation agressive et redoutable. Les journaux stigmatisent les réactionnaires américains, les racistes — les impérialistes aussi qui cherchent à asservir l'Amérique latine. A ces affirmations, les dirigeants eux-mêmes ne croient pas complètement ; ils ont peur, mais à longue échéance ; ils savent qu'actuellement l'opinion publique américaine ne permettrait pas l'emploi de la bombe atomique dans une guerre d'agression et que l'armée américaine est réduite à peu de chose. Toutefois cette campagne est utile, du point de vue de la politique intérieure. D'ailleurs, le Gouvernement fait de son mieux pour augmenter les quantités de marchandises offertes au peuple. On n'en saurait donner de meilleure preuve que les concessions faites à l'U.N.R.A., de qui l'on attend des importations massives. N'a-t-on pas autorisé les inspecteurs de notre organisation à parcourir le pays, librement, afin de vérifier la distribution des produits ?

Une autre preuve : la politique russe en pays occupés. Elle contredit ouvertement les théories gouvernementales. Pour les Russes, « réparations » signifient la mainmise sur n'importe quelle marchandise qu'il est possible de prendre et d'envoyer chez soi : un appareil frigorifique, des bicyclettes, des outils, du bétail, de la verrerie, des oreillers de plume... Mais ce n'est peut-être pas là une excellente politique, car un ouvrier autrichien ou roumain, qui est témoin et victime de ces procédés, ne sent pas beaucoup grandir sa confiance dans les joies du paradis soviétique. Au reste, il faut reconnaître que, quel que soit le montant des reprises faites par les Russes, il est dérisoire si on le compare aux destructions accomplies par les Allemands en terre russe. Enfin, la propagande soviétique essaye de convaincre les citoyens que, s'ils manquent de tout..., les prolétaires des autres pays sont plus malheureux encore. Elle n'y réussit pas toujours. Ainsi, malgré le silence systématique des journaux sur l'aide apportée par l'U.N.R.A., toute l'Ukraine sait à quoi s'en tenir. D'autre part, la propagande réussit à fausser l'opinion des Russes sur le mode de vie des autres pays, séparés de l'U.R.S.S. par une barrière virtuellement infranchissable pour tous, sauf pour quelques rares privilégiés choisis en raison de leur profonde loyauté au régime. Le peuple russe est persuadé que les ouvriers des autres pays vivent dans la misère ou en chômage et qu'ils sont exploités par « une poignée de millionnaires » ; la politique des Américains à l'égard des noirs est présentée de telle manière par la presse soviétique que les Russes cultivés sont stupéfaits

lorsqu'ils apprennent que les noirs américains vont à l'école et à l'Université...

Mais il reste un doute parfois dans l'esprit des Russes ; doute qui naît quand ils regardent passer une auto ou un camion Dodge ou Studebaker... ; doute ressenti par les soldats russes qui ont rencontré des soldats américains le long de l'Elbe ; doute plus accentué encore dans l'esprit des soldats qui, ayant envahi l'Allemagne et les Balkans, ont vécu comme vivent les prolétaires des pays bourgeois... Le taux de désertion de l'armée rouge stationnée en Autriche et dans les autres pays occupés a dépassé celui de toutes les autres armées alliées.

Le Gouvernement se préoccupe donc de convaincre son peuple que les marchandises afflueront bientôt : les journaux sont pleins de chiffres de production en hausse, énumérant les quantités de textiles, de chaussures, de bas, etc., produites dans les usines soviétiques et font état des autres augmentations prévues en fonction du Plan quinquennal.

Certaines améliorations sont, du reste, déjà tangibles : le rationnement du pain sera bientôt supprimé ; les boutons, le rouge à lèvres, les épingles, les bijoux de fantaisie se font moins rares.

Sur un seul point, l'ouvrier russe est favorisé par rapport aux autres ouvriers : les soins médicaux et dentaires sont gratuits et excellents ; des cliniques et des maternités existent dans les moindres campagnes. Les médecins sont sérieux, dévoués, nombreux. Le potentiel humain est, aux yeux des dirigeants soviétiques, un élément de force. Il doit être soigneusement entretenu.

Il est trop tôt pour décider si le Kremlin a tort ou raison d'infliger encore une décade ou deux d'efforts à son peuple ; s'il y a une guerre, il a raison ; dans le cas contraire, cette politique paraîtra plus que contestable...

Mais les conséquences pour le reste du monde sont très graves. Tout progrès démocratique est rendu impossible en U.R.S.S. Le régime ne peut se permettre aucune détente ; il doit continuer d'annoncer la guerre : sinon, le peuple n'accepterait pas les sacrifices qu'on lui demande.

Ensuite, l'isolement où on le tient sera jalousement défendu. Si les Russes apprenaient comment on vit réellement dans les autres pays, ils ne croiraient plus rien de ce que leur affirme leurs dirigeants.

Enfin, si l'étranger pouvait voir ce qui se passe en Russie, les partis communistes du reste du monde s'effondreraient rapidement : le paradis du travailleur, sans droit de grève, sans syndicats libres, sans liberté d'expression, avec un rationnement draconien..., beau paradis en vérité à faire miroiter aux yeux des prolétaires du monde entier.

Pour assurer le succès des plans quinquennaux de la prochaine décade, le Kremlin ne peut donc s'offrir le luxe d'envisager avec les autres peuples une politique de « compréhension mutuelle ».

JOHN FISCHER

IMAGES DE PARIS

Au printemps, les jardins publics de Paris revivent : on fait leur toilette, on les orne de fleurs, on y lâche les enfants, les oisifs solitaires et les couples amoureux encombrent leurs bancs, enfin ils redeviennent ces lieux de récréation et de flânerie à quoi les destinent leurs pelouses et leurs arbres. Il n'y a pas un quartier sans verdure, ormes ou peupliers des quais, platanes des boulevards, marronniers des Champs-Elysées, et autour de Saint-François-Xavier, au Champ de Mars, avenue Carnot ou sur la charmante place Furstenberg, ces beaux paulownias qui effeuillent leurs grappes mauves. Bois, promenades, parcs et squares tachent de vert le plan de la ville, oasis luxueuses ou populaires jalonnant les arrondissements. A la frontière du VIIIe et du XVIIe, le Parc Monceau est une de ces haltes de fraîcheur et de repos. C'est un jardin clos, que ses grandes grilles semblent protéger des rumeurs et du bruit. Le chant des oiseaux et les cris enfantins y donnent l'illusion du silence alentour, le silence qui fut celui de Mousseaux, hameau de Clichy, quand Grimod de la Reynière en fit l'acquisition. Plus tard, le duc de Chartres y construisit sa Folie. Carmontelle en dessina les parterres et les allées, mais de toutes les « fabriques » dont il les agrémenta, obélisques, kiosques, temples, il reste seulement la naumachie, que le futur Philippe-Égalité fit entourer sans scrupules des colonnes qu'il enleva au tombeau d'un de ses aïeux. Elles y prirent un aspect de ruines, dont le reflet romantique tremble dans la pièce d'eau, encore alimentée à présent par cette grotte mystérieuse qui sert aussi aux jeux de cache-cache. Napoléon fit cadeau de Monceau à Cambacérès. Mais déjà, l'entretien d'un pareil domaine était trop lourd pour un particulier, et l'archichancelier le rendit au donataire. Louis XVIII le restitua aux Orléans, mais en 1852 l'ouverture du boulevard Malesherbes le fit convertir en jardin public. Alors commença le grand jeu des spéculations de terrains, et les bourgeois avisés, les « Familles Boussardel » et autres, comme l'a raconté Philippe Hériat dans son dernier roman, y firent fortune, et y construisirent les maisons cossues qui semblent défendre, de leur solide épaisseur, le Parc Monceau au vulgaire. La rotonde de Ledoux, entre les grilles du boulevard de Courcelles, ancien pavillon d'octroi de la barrière des

Fermiers Généraux, a toujours l'air d'exiger des visiteurs qu'ils montrent patte blanche ; en vérité, le Parc Monceau est intimidant. On le sent fréquenté par une société fermée, faite d'habitués qui regardent d'un mauvais œil le promeneur qui n'est pas du quartier. Pourtant un des hôtels qui le borde est ouvert à tous, et mérite que chacun y vienne des points les plus lointains de Paris, c'est le musée Cernuschi.

Cernuschi, figure originale du carbonarisme, après l'échec de la Révolution de 1848 en Italie, se réfugia en France où, devenu entièrement nôtre, il prit part à toutes nos luttes dans les rangs du parti libéral, il allait être un des principaux actionnaires du journal *le Siècle*. Après la Commune, ayant failli être, à quelques jours d'intervalle, fusillé par les Communards d'abord, par les Versaillais ensuite, il éprouva le besoin de quitter quelque temps Paris et se mit à voyager en Égypte, aux Indes, en Chine et au Japon. A son retour, il rapportait une collection d'objets d'art de l'Extrême-Orient qu'il réunit dans sa belle demeure de l'avenue Vélasquez, et qu'à sa mort, en 1896, il légua à la France. Un historien orientaliste est maintenant conservateur de ce « musée Cernuschi », c'est M. René Grousset, de l'Académie française, auteur d'ouvrages sur l'art et les civilisations de l'Extrême-Orient, de livres sur Gengis-khan et les Mongols. L'étude des sources orientales lui a permis de nous donner une *Histoire des Croisades* dans laquelle, modifiant l'idée que beaucoup se faisaient encore de l'occupation franque dans le Proche-Orient, il a évoqué de façon neuve les royaumes « latins » de Syrie et de Palestine. Sa science d'orientaliste lui permit des recoupements spirituels dans tous les domaines de la pensée et de l'art et il a publié un *Bilan de l'Histoire* dans lequel il trace entre l'histoire de l'Europe et l'histoire de l'Asie des parallèles qui élargissent les données traditionnelles de la philosophie historique. Par l'accueil qu'il n'a cessé de faire aux savants et aux sages de l'Orient, il a contribué à établir des rapports culturels féconds entre la France, la Chine et le monde indien. Avec son ami, le regretté Hackin, avec ses maîtres Pelliot, Granet, Henri Maspero, avec Jacques Bacot et Georges Salles, il est de ceux qui depuis trente ans ont fait mieux connaître les civilisations orientales aux Français. D'abord conservateur adjoint du musée Guimet avec Hackin, il eut place d'Iéna, comme au poste qu'il occupe aujourd'hui, le désir inlassable de travailler chez nous à cette « connaissance de l'Est ». Il a ainsi repris, avenue Vélasquez, la tradition de son prédécesseur, Ardenne de Tizac, dont il nous rappelle le mérite et dont il nous fait un vibrant éloge.

Au musée Cernuschi il a organisé en juin 1946 une exposition de peintures chinoises contemporaines où les traditions nationales et les méthodes occidentales se combinaient harmonieusement. En décembre 1946, elle céda la place à une exposition de peintures turques d'aujourd'hui et d'autrefois qui montraient également une heureuse rencontre de la technique européenne avec le souvenir de la miniature orientale.

Cette année, M. Grousset a réuni des peintures de l'Inde. Ce sont

les copies exactes que le regretté Katchadourian avait fidèlement exécutées des fresques qui ornent encore les grottes et les cavernes bouddhiques d'Ajantâ, de Bagh, de Badami, de Bhaja et d'autres sanctuaires célèbres, sans oublier les fresques de Sigiryia, ce rocher de Ceylan où le roi Kassapa se réfugia et se fortifia au ve siècle après quelque ténébreuse intrigue de cour.

« Les textes de l'Inde ancienne, écrit M. Grousset dans la préface du catalogue, racontent que la peinture fut inventée par les dieux eux-mêmes ; selon les uns, Brahmâ l'aurait révélée aux hommes en exécutant, d'après un jeune mort, un portrait auquel il insuffla la vie pour ressusciter son modèle ; d'après d'autres légendes, ce serait Nârâyana qui, le premier, aurait donné naissance à une silhouette en dessinant avec du jus de mangue celle d'Urvashi, la plus belle des nymphes célestes. » Quoi qu'il en soit de ces poétiques assertions, aux Indes comme ailleurs, c'est toujours l'amour et le désir de perpétuer souvenir et beauté qui sont à l'origine de l'art. Mais heureusement les Indiens ne se contentèrent pas de peindre au jus de mangue. Ils avaient une palette de couleurs variées et une technique de la fresque assez savante. Celles d'Ajantâ qui ont survécu, sont parmi les plus belles. La composition, le dessin et même la perspective en sont subtiles. Le « beau Bodhisattva » tenant un lotus a la même expression de sagesse désenchantée que le Christ de Léonard au palais Brera. A dix siècles de distance, deux grands artistes donnèrent à leur Dieu le même sourire désabusé. Quand M. Grousset a la bonne grâce de guider lui-même le visiteur à travers les salles, il lui fait remarquer en outre le mélange de spiritualité et de langueur voluptueuse de ces peintures sacrées, qui se retrouve pareillement dans les œuvres du Quattrocentto. Seulement dans celles-ci les amours remplacent les nains domestiques de celles-là, et les angelots bouclés, les jeunes éléphants à l'œil malin.

Dans ces fresques de l'Inde, tous les personnages ont les longues paupières ondulées et le geste rituel des doigts délicats du Bouddha. Les femmes sont d'une élégance exquise, avec leur thorax étroit aux seins ronds et gonflés, au-dessus d'une taille fine qui fait ressortir l'ampleur des cuisses. Appuyées avec grâce sur une seule jambe, elles restent fidèles aux règles de l'esthétique indienne qui exige pour elles des poses fortement « hanchées ». Leurs parures sont d'un extrême raffinement. Une danseuse a sur une robe jaune des manches collantes violettes qui accusent la longueur de ses bras, « souples comme une trompe d'éléphant », suivant le canon de beauté indien. Une princesse porte des colliers et des bracelets d'un dessin rare, une autre une coiffure ravissante, petit turban entremêlé de bijoux, posé sur sa tête de manière imprévue. Des défilés royaux, où les jeunes princesses se succèdent sur leurs éléphants de parade, des scènes de musique et de danse, de toilettes et de bains, des combats de taureaux, des jeux de polo, illustrent ce passé révolu de l'Inde et montrent que toutes les civilisations subissent la

même évolution et retrouvent, à des stades équivalents, des positions intellectuelles ou artistiques assez analogues.

M. Grousset a réussi, avec cette exposition, comme avec les deux précédentes, à faire du musée Cernuschi un des centres les plus animés des arts orientaux, comme à faire mieux connaître à Paris, après cinq années d'isolement, l'activité de certains artistes étrangers de talent, rattachés par leur race à d'antiques traditions.

***

Les Chinois au XVIIIe siècle furent les premiers à faire ces peintures que l'on appelle « fixés sur verre ». En 1830 et sous le Second Empire, ce procédé fut employé avec fureur, mais par des artistes secondaires, et il en résulta ces petits tableaux d'aspect naïf, que l'on déniche avec amusement chez le brocanteur ou à la foire aux puces.

Pour la première fois, un peintre digne de ce nom ressuscite le fixé sur verre, et c'est Drian.

Drian avait quinze ans quand il arriva de son village natal à Paris. Il entra à l'école des Arts décoratifs, qu'il quitta bientôt pour devenir dessinateur chez Doucet. C'est là qu'il prit cette habitude de l'élégance, qui fit quelque temps sa renommée, et « qu'il jugea utile de perdre en prenant de l'âge », dit-il, alors qu'en réalité, ce fut en prenant conscience de son talent. Mais à seize ans, quand il fit pour la première fois un croquis du plus joli mannequin de la maison Doucet, corsetée en S, maquillée, oxygénée, et pour l'époque divinement mise, si le petit provincial qu'il était alors se troubla d'abord, il admira et comprit ensuite. Aussi, quand un peu plus tard, en 1918, Gaby Deslys lui montra ses robes de scène, il lui donna des conseils qu'elle s'empressa de suivre. C'est Drian qui, le premier, imagina ces étonnants costumes de music-hall, pleins de fastueuse fantaisie, ces édifices de plumes et d'aigrettes, ces décolletés audacieux qui montrent plus que la chute des reins, ces soutiens-gorge de diamants qui ne cachent rien.

Des dessins qu'il envoya à New-York au Harper's Bazaar, toujours dans le domaine de la mode, lui amenèrent alors ses premières commandes de portraits. Les plus jolies femmes d'Europe et d'Amérique posèrent pour Drian. Mais il n'aime pas la spécialisation, et avoue qu'il a peur des visages. Aussi peint-il plus volontiers des paysages, des fleurs, des natures mortes, des intérieurs. A la manière de Carmontelle, il préfère à présent représenter ses modèles chez eux, et ressusciter autour d'eux l'atmosphère familière qui ajoute à leur ressemblance. Car il aime l'ameublement et la décoration. Il fit des maquettes de théâtre pour Bernstein, et, au Casino de Paris, le fameux escalier que Sorel descendit. Il orna aussi les murs de beaucoup de belles demeures, souvent en trompe-l'œil, comme chez Robert Piguet, où des draperies rouges simulées se prolongent par de vrais rideaux de velours du même ton.

Sa maison de campagne, le Moulin, à côté de Saint-Rémy-les-Che-

vreuse, est arrangée avec raffinement, et fut le cadre de maints bals costumés fameux, où il employa heureusement son sens de la mise en scène. Pour le « Bal de la Bibliothèque Rose » par exemple, afin que chacun eût l'air d'un enfant, il avait grandi les sièges, haussé les tables et garni les pièces de roses géantes : petites filles modèles et bons petits diables adultes se trouvaient ainsi à l'échelle du mobilier. Les invités parlent encore de ses fêtes, mais Drian s'en souvient-il seulement? Il n'a même pas dû en garder les photographies, il ne garde rien. Ce grand lecteur de mémoires, ce spécialiste de la petite histoire, n'aime pas évoquer le passé, le sien du moins. Jamais il n'a fait une exposition récapitulative de ses œuvres, disséminées il ne sait où. Il fait tout par crise, et se rappelle seulement la période où il ne peignait que des singes, ou, à un autre moment, uniquement des nègres et des orchestres de jazz.

Il aime l'architecture, et un temps s'éprit si fort de Versailles qu'il n'est pas un détail du parc ou du château qu'il ne puisse dessiner de mémoire. Aussi n'a-t-il pas eu besoin d'y retourner, non plus que de relire Saint-Simon qu'il connaît par cœur, pour illustrer avec esprit et intelligence quelques chapitres choisis de cet auteur, dont Fayard prépare une magnifique édition. Mais Drian déjà ne pense plus à ce livre, il ne fait plus que des fixés sur verre. Il recherche et achète de jolis cadres, et fait couper des glaces épaisses et transparentes à leurs dimensions. Et il peint sur le verre tout ce qu'il a envie de peindre, comme il peindrait sur une toile, avec sur sa palette un minimum de tons entiers et le moins rompus possible. Les couleurs restent pures, puisqu'elles sont posées sur une matière qui ne les absorbe pas, et, la glace retournée, prennent un brillant éclat. Inaltérables et non fixés, comme leur nom le prête faussement à croire, rien n'est plus précieux et délicat que ces petits tableaux dont Drian a repris le procédé, mais en y ajoutant sa personnalité, son goût et son talent. Des pivoines épanouies, et prêtes à se défaire, des bouquets d'une fraîcheur qui évoque leur parfum, une dame en crinoline bleue qui se regarde mélancoliquement dans un miroir, une autre en velours noir sur un fond noir, un petit nu pâle comme une perle debout à côté d'une draperie rose, un jardin vert, un canapé bleu, une statue de pierre, des marionnettes italiennes, un masque et un éventail, luisent, chatoient et ont aussi la mystérieuse profondeur que donne la surface d'une eau calme à ce qu'elle reflète. C'est encore la galerie Charpentier qui a le privilège de cette ravissante exposition. Elle succède à celle de Jean de Gaigneron, qui montrait une quarantaine de toiles dont l'originalité est de ne céder à aucune mode ni convention. Les portraits de Jean de Gaigneron sont depuis longtemps renommés. Qualité rare aujourd'hui, ils sont ressemblants, et on peut l'affirmer même de ceux de ses modèles que l'on ne connaît pas, tant la sincérité du peintre est évidente, et tant l'on comprend la justesse de son œil en regardant ses natures mortes ou ses paysages. Fleurs et fruits, plages et rochers, champs de blé ou bois de pins, églises ou maisons, ont la probité de ses portraits.

***

La célèbre Marguerite Long donne en ce moment pour les virtuoses étrangers des cours de perfectionnement et d'interprétation du plus haut intérêt. Car elle n'est pas qu'une grande pianiste, elle est en outre un professeur qui a le génie de l'enseignement. Son intimité avec Fauré, Debussy et Ravel aida cette interprète si particulièrement intelligente à jouer avec une compréhension subtile les plus belles pages de ces trois maîtres. Mais sa science accomplie et sa sensible intuition lui permettent de faire revivre, avec un respect fidèle, n'importe quelles œuvres géniales du passé. Nul, mieux que madame Long, n'était donc qualifié pour ciseler cet or vierge qu'est la jeunesse musicale internationale, et qui retrouvant enfin le chemin de la France accourt vers elle et ses artistes renommés, comme des phalènes qu'une lumière attire.

Rien de plus émouvant que cette petite villa d'Auteuil, où chaque vendredi jeunes gens et jeunes femmes, venus des quatre coins du monde, s'assemblent pleins de zèle pour y recueillir les fruits du talent et de l'expérience de Marguerite Long. Beaucoup parmi ces élèves sont déjà des artistes connus et applaudis dans leur pays. Mais plus ils sont doués, plus ils se savent perfectibles, et c'est avec une foi pleine de déférence qu'ils écoutent les conseils du maître qu'ils ont élu. Madame Long, avec cette divination qu'elle a du tempérament de chacun et son impitoyable oreille, est le sourcier qui fait jaillir l'eau vive des nappes souterraines. Assise à côté du piano, regardant avec une feinte distraction le ciel à travers la fenêtre, rien ne lui échappe de ce qui se passe sur le clavier. « Articulez votre petit doigt », dit-elle à l'un. « Je n'entends pas le pouce », dit-elle à l'autre. Elle cite Debussy : « J'écris un morceau pour qu'on entende toutes les notes. » Enfoncez, chantez, ajoute-t-elle et, ne liez pas avec la pédale. Chopin déclarait d'un mauvais pianiste : « Il est incapable de lier deux notes. » Soudain elle saisit une partition, et d'un crayon rapide, annote sans hésitation une mesure, un passage, pour être sûre que l'exécutant n'oubliera pas de les travailler comme elle le désire. Elle est vive, spirituelle, et non pédante quand elle dompte la fougue des uns et stimule la nonchalance des autres. Elle donne de la couleur à ce qui est pâle, et elle atténue ce qui prend trop d'éclat. Elle adjure chacun : « Pétrissez le piano. Je demandais, explique-t-elle, à Francis Planté, qui avait connu Clara Schumann, comment elle jouait. Vous ne l'auriez pas aimée, me répondit-il. C'était une dame à mitaines. » Ces mitaines font image, et toute la classe rit et comprend.

Car c'est bien une classe que forment autour du professeur ces jeunes virtuoses, qui paraissent au profane déjà en possession de tous leurs moyens. Mais l'enseignement de madame Long les fait redevenir écoliers. Elle verse sur leurs erreurs et leurs fautes une clarté aveuglante, qui est celle qu'ils sont venus chercher de si loin, et dont ils emporteront le reflet, un reflet qui vient de France.

DENISE BOURDET

LES LIVRES D'HISTOIRE

Il est arrivé, au livre de M. Emery Reves : *Anatomie de la paix*, qui vient d'être publié dans une édition française (Tallandier), une merveilleuse aventure : tout un peuple, et le plus puissant du monde, en a fait son évangile ; les universités américaines l'ont mis à leurs programmes, les prédicateurs en ont cité des phrases comme si elles étaient tirées de la Bible, et son éditeur yankee, interprétant fidèlement, croit-on, l'opinion générale, l'a présenté en ces termes : « Ce livre sera le livre du siècle, ou bien il n'y aura pas de siècle. »

Chez les lecteurs français pareil « emballement » suscitera quelque surprise. Non que le livre soit banal, ou médiocre, il s'en faut, mais il n'apporte, à vrai dire, aucune révélation. Œuvre d'un homme fort intelligent, très bien informé des questions politiques et économiques — M. Emery Reves est docteur en économie politique de l'Université de Zurich et fondateur d'un service de presse qui a diffusé, avant la guerre, des articles dus à tous les hommes d'Etat — *Anatomie de la paix* rassemble, en trois cents pages, une documentation considérable, l'éclaire par des aperçus lumineux, l'agrémente de traits bien choisis, de mots cueillis à la bonne source, et couronne le tout par une thèse dramatique et nouvelle.

Celle-ci ; l'internationalisme, qu'il soit politique ou économique, se brise et se brisera fatalement contre le nationalisme des Etats, jaloux de leur souveraineté, qui se heurteront les uns contre les autres, tant qu'ils n'auront pas abdiqué leurs pouvoirs entre les mains de la Loi. Même des organisations mondiales, comme la Société des Nations ou l'O.N.U., pense M. Emery Reves, vont à l'encontre du but qu'elles poursuivent : en reconnaissant, comme un dogme, la souveraineté des Etats, elles préparent, en toute bonne foi, le terrain pour les conflits futurs. Seul, un Etat supra-national — et non pas international — reposant sur une Loi souscrite par tous ses membres peut effacer les antagonismes, tuer dans l'œuf le germe des conflits, apporter la paix au monde. Sinon, tôt ou tard, notre planète s'abîmera dans une catastrophe guerrière, à moins que l'un des deux formidables Etats qui demeurent, pratiquement, en lice, ne se livrent, pour l'hégémonie, un combat qui risque, lui aussi, d'anéantir notre monde.

Cette thèse est la base, on le voit, du tragique ultimatum qu'ont lancé, de l'Occident, bon nombre de savants, de philosophes et d'hommes d'Etat : « Un gouvernement mondial, ou la mort. » D'autant plus tragique qu'il semble que les peuples soient mal préparés à l'entendre et que les nationalismes se fassent plus impérieux et plus âpres. Pour nous rassurer, nous voudrions bien éluder l'alternative qui ressort du livre de M. Emery Reves,

nous persuader qu'il n'y a pas urgence, que l'Etat supra-national est seulement la Terre promise où nous conduiront, un jour, les pasteurs de l'O.N.U. Malheureusement, la démonstration, contenue dans *Anatomie de la paix*, est très forte. La critique du principe de souveraineté nationale, la confrontation du marxisme et du capitalisme, également étrangers pour des raisons, tantôt opposées et tantôt identiques, à la notion de loi universelle, l'illusion d'un internationalisme de classe, qui s'évanouit régulièrement devant la poussée aiguë des nationalismes, le rapprochement, très ingénieux, de la société médiévale et de la société moderne, où l'on voit le même processus d'absorption des collectivités dans une main plus puissante se répéter pour les mêmes causes, tout conduit le lecteur à admettre les conclusions de M. Emery Reves, à lui en faire sentir le caractère angoissant.

De plus, le talent de l'auteur donne à chacun l'impression qu'on le place de plain-pied avec de très hauts problèmes, qu'il y voit maintenant clair dans les systèmes politiques et dans les doctrines économiques, qu'il se prononce donc en pleine connaissance de cause. L'art d'exposition de M. Emery Reves, est, en effet, remarquable. Il éclate d'abord, car le premier chapitre est une merveille de ce qu'on pourrait nommer le « fregolisme psychologique ». Cinq tableaux parallèles : la période 1918-1945 vue successivement par un Américain, un Britannique, un Français, un Allemand et un Russe ; cinq séries des mêmes faits, avec cinq interprétations différentes ; les notes justes, et des nuances d'une finesse délicieuse ; un « chacun sa vérité » qui agace et qui enchante, enveloppé d'un humour impalpable.

A la réflexion, on aperçoit ce qui a fait naître l'engouement des lecteurs américains pour un tel livre. Moins informés que les nôtres des doctrines et des systèmes politiques, moins blasés surtout, ils ont apprécié ce « condensé » qui leur apportait, sous un faible volume, toute une culture qui leur manquait. Ajoutons aussi que l'idée d'un gouvernement mondial dans lequel les Etats-Unis auraient, nécessairement, la souveraineté, au moins spirituelle, n'a rien qui puisse leur déplaire.

⁂

Qu'il soit de fer, de velours ou de tulle, un rideau est toujours un rideau. Paradoxalement on pourrait soutenir que le tulle, qui idéalise, déforme plus que le fer, qui offusque. En fait, le rideau de fer qui depuis un quart de siècle, sépare l'Occident de la Russie soviétique, a entraîné de lourdes méprises et de graves contre-sens.

M. Walter Duranty, « un très authentique Anglais, ancien élève de Harrow, ancien étudiant de Cambridge », a vécu, pendant vingt-trois ans — de 1920 à 1943 — de l'autre côté du rideau, en qualité de correspondant du *New-York Times*. Le livre qu'il publie aujourd'hui, et qu'à traduit excellemment en français M. Emile Saillens : *Histoire de la Russie soviétique* (Stock) est un témoignage essentiel. Cet observateur scrupuleux n'a nullement le complexe de supériorité que les médisants attribuent volontiers aux journalistes. Bien qu'il ait été en contact permanent avec les milieux poli-

tiques et diplomatiques de Moscou, bien qu'il puisse se vanter d'avoir vu Staline en tête-à-tête, et même de lui avoir arraché un sourire, M. Walter Duranty avoue, en toute modestie, que si aucun événement important ne lui a proprement échappé, il n'en va pas de même de l'explication des faits. Souvent les raisons ne lui en sont que tardivement apparues : par exemple, la terrible famine de 1931, qui a tué des hommes par centaines de milliers ; parfois même — l'exécution, en 1937, des généraux qui composaient presque tout l'état-major soviétique, Toukatchevsky en tête — le mystère demeure à peu près entier. La vérité, si elle éclate jamais, jaillira d'une explosion.

M. Walter Duranty — et son attitude est la seule qui convienne à un historien — s'attache uniquement à comprendre les hommes et leurs actes. Son désir de comprendre confine à une indulgence qui soulèvera, certainement, quelques critiques, mais les fanatiques les plus exaltés ne sauraient, en tout cas, lui reprocher le moindre parti-pris, la plus légère idée préconçue. Et cela est capital. Non seulement pour ceux qui aspirent à porter un jugement équitable sur les maîtres de l'Eurasie, mais encore pour ceux qui ont à négocier avec eux. Une remarque aussi banale que celle-ci : « Dans la diplomatie soviétique, comme dans le caractère russe, on distingue la tendance au marchandage commune à tout l'Orient, le goût de demander plus qu'on ne compte obtenir et d'offrir moins qu'on ne compte donner » prend, sous la plume de M. Walter Duranty, une densité, un relief extraordinaires. Pareillement, cette observation, confirmée à plusieurs reprises, que les gouvernants de la grande nation slave, de Pierre le Grand à Staline, en passant par Catherine et Alexandre Ier, ont eu les mêmes visées, intérieurement et extérieurement, employé les mêmes méthodes, d'une rudesse si impitoyable, d'une ruse si consommée qu'elles ont déconcerté ou révolté les Occidentaux. Le salut de la Russie est vraiment la loi suprême, sous laquelle plient toutes les lois écrites ou non écrites. Des manœuvres, des volte-faces, des palinodies, tant vis-à-vis de l'Allemagne que du Japon, n'ont nullement le caractère trouble qu'on leur prête. Elles furent dictées par une logique glacée, et mises en œuvre avec une souplesse féline. Même si nous avons failli, par deux fois, en mourir, nous devons nous incliner, jusqu'à nouvel ordre mondial, devant ce patriotisme flamboyant. Peut-être est-il néanmoins permis d'observer que, de l'extérieur, subir aveuglément un nationalisme aussi forcené apparaît comme une duperie chez les sincères, et comme une faute, tout justement inexcusable, chez les autres.

***

Lançant un défi à ceux qui prétendent que l'histoire, même anecdotique, nécessite un certain recul, M. Jean Galtier-Boissière poursuit l'exploitation d'un filon qu'il a — c'est le mot — sous la main ; transcrire le journal où il note, quotidiennement, ce qu'il a lu, vu ou entendu. *Mon journal dans la drôle de paix* (La Jeune Parque) ne le cède en rien aux précédents. En spectateur amusé de la comédie humaine, notre « journaliste » pique, égratigne et, quelquefois, mord. Bien qu'il fût naguère classé à l'extrême gau-

che, il ne lâche pas les chausses des « cocos » — traduisez : les communistes — et ne manque pas une occasion de leur rappeler des dates et des faits qu'ils s'efforcent d'oublier. Il faut, aujourd'hui, pour une telle besogne, de la dent — et du cran.

A dire vrai, il n'épargne personne, sauf quelques camarades de « symposies », ou, si l'on aime mieux, de beuveries ; ses convives eux-mêmes ne sont pas à l'abri de mots un peu rosses ; on rompt le pain ensemble, mais on met le sel en réserve. Cela, pour le plus grand amusement du lecteur qui raffole des potins et des histoires drôles.

Comme ceux de sa génération, M. Galtier-Boissière semble fortement marqué par la guerre 14-18 qu'il a faite sans joie, mais sans scepticisme. Le drame qui a permis aux vaincus consternés de retourner la situation et d'infliger à leurs vainqueurs une écrasante défaite lui paraît absurde jusqu'à la bouffonnerie. De là une disposition à ne plus rien prendre trop au sérieux. Avec, pour fond, une haine robuste de l'Allemand et un mépris gouailleur de tous les importants.

M. Galtier-Boissière est promis à de vigilantes rancunes, mais il n'en a cure. Il pousse la coquetterie jusqu'à, dans les dernières pages de son livre, pasticher la critique fielleuse qu'un de ses ennemis pourrait faire de l'ouvrage. Il a écrit autrefois *La fleur au fusil ;* le surtitre de son journal pourrait être : *La fleur à la mitraillette.*

⁂

Avec M. Adrien Dansette nous remontons, pas très haut, dans le temps pour y retrouver, sous d'autres noms, à peu près les mêmes personnages que ceux que nous coudoyons. *Le Boulangisme* (A. Fayard), constitue l'étude la plus fouillée et, certainement, la plus neuve d'un mouvement très complexe. Il n'y a pas eu de boulangisme ; il a existé des boulangismes successifs et divers qui ont même survécu, un moment, à l'effacement politique du général. Jacobin à l'origine, solidement étayé, sinon animé, par un Clemenceau radical, le boulangisme, au hasard des ambitions, des déceptions, et des combinaisons de son chef nominal, est devenu monarchiste, bonapartiste, républicain, blanquiste. Il a fini par cristalliser toutes les formes de l'antiparlementarisme avant de s'effondrer sous la menace, truquée, d'une arrestation.

M. Adrien Dansette s'attache à nous donner de Georges Boulanger une image vraie ; elle concorde assez peu avec l'image légendaire. L'arrivisme et l'amoralisme du général à la barbe blonde et au cheval noir sont mis vigoureusement en relief par l'historien ; Boulanger n'eut du courage que le physique, ce qui est beaucoup sur les champs de bataille, mais ce qui ne suffit pas sur le terrain politique. Et puis, on ne saurait être à la fois César et Casanova ; il faut choisir, surtout quand a sonné la cinquantaine.

PIERRE AUDIAT.

* * LES REVUES * *

— *Revue de la Méditerranée*, janvier-février. Article de P. Vallet sur le Maroc.

La situation est complexe. En sept ans, la population a passé de 6 à 8 millions d'habitants. De ce fait, plus d'exportations de céréales, car tout est consommé sur place. Les transactions locales sont gênées par l'insuffisance des transports. Le sort de l'industrie locale s'est amélioré par suite de la disparition des importations japonaises, allemandes et italiennes. Pourtant la balance commerciale est déficitaire. Le contrôle des devises en est, pour partie, responsable : il créé un véritable malthusianisme économique. Par opposition à beaucoup de pays, le Maroc, terre de refuge des capitaux, souffre d'une surabondance de disponibilités. Il en résulte une spéculation intensive sur tous les produits, les terres et les immeubles.

— Dans la revue *Politique Etrangère* de mars, H.-S. Deighton consacre un article aux relations anglo-égyptiennes : la déclaration de M. Attlee annonçant que les troupes anglaises seraient retirées d'Egypte (6 mai 1946) a, plus que les Anglais eux-mêmes, ému les Dominions qui ont efficacement contribué à défendre l'Egypte pendant la guerre. En Egypte le parti nationaliste (Wafd), parti opposé au roi et au Gouvernement qu'il accuse d'être pro-anglais, réclame maintenant avec violence l'exécution totale de cette promesse. Pourtant la grande majorité des Egyptiens n'est pas, sur le plan des relations individuelles, animée par des sentiments anti-anglais. Sauf quelques petits groupes, les Egyptiens ont été pro-alliés au cours du dernier conflit. Si l'Egypte n'a pas déclaré la guerre à l'Allemagne avant 1945 c'est sur le conseil de Churchill. Cette anglophilie (relative) s'arrête à la question « présence des troupes anglaises » et pourtant dans des conversations particulières, certains Egyptiens avouent qu'ils redoutent des troubles et un régime anarchique, si les forces étrangères se retirent complètement. Ces prudents représentent une minorité. Deighton insiste sur le fait que l'Egypte est le centre des forces de la *Ligue Arabe* (fondée en 1944). L'amitié de la Ligue paraît nécessaire aux Anglais, avant tout désireux d'obtenir la coopération volontaire de la main-d'œuvre égyptienne. Il n'en dit pas plus et enveloppe ses conclusions d'une prudence diplomatique. On croit pourtant comprendre ceci : selon toute vraisemblance, les Anglais retireront bientôt leurs troupes d'Egypte et s'appuieront sur la Ligue Arabe, dont ils peuvent espérer qu'elle ne contrariera pas leur politique dans le Moyen-Orient — région d'une importance capitale pour l'Angleterre et les Etats-Unis (gisements de pétrole). Quant à la fameuse notion : défense de la route des Indes, Deighton se demande si elle conservera son importance, l'Angleterre ayant fait connaître sa résolution de quitter les Indes.

— Dans un article sur Madagascar, article non signé, publié dans la livraison de mars d'*Etudes*, on lit :

« Les meneurs de la C.G.T. parlent aux syndiqués malgaches comme un camarade communiste à des ouvriers d'Ivry ou d'Issy-les-Moulineaux : unissez-vous, libérez-vous, on vous exploite, vous n'obtiendrez rien que par la force. Le *Journal de Genève* du 11 janvier 1947 relate les impressions d'un témoin, lors du passage à Tamatave du délégué cégétiste venu de Paris à Madagascar, pour former l'esprit des nouveaux adhérents. « Ce monsieur... prêcha la grève et l'union des travailleurs en syndicats... professionnels... Il sut en quelques minutes démolir l'œuvre française de cinquante années à Madagascar. Mieux!! il alla jusqu'à faire une allusion flatteuse au mouvement d'indépendance indochinois ! »...

Suite naturelle de cette politique : depuis le 1er avril des révoltes éclatent un peu partout à Madagascar.

Le même numéro contient une étude de M. R. Bosc sur l'U.N.E.S.C.O. On sait que cet organisme aspire à jouer sur le plan international, un rôle culturel de première importance. Il se flatte d'instaurer une meilleure « compréhension internationale » et de diminuer les risques de guerre. Malheureusement l'U.R.S.S. ne fait pas partie de l'U.N.E.S.C.O, ce qui rend ce travail à peu près inopérant. Par ailleurs, R. Bosc professe une défiance manifeste à l'égard du directeur de l'U.N.E.S.C.O., Julian Huxley, petit-fils du savant Thomas-Henry Huxley. D'après M. Bosc, Julian Huxley a un esprit nettement anti-spiritualiste, anti-religieux et son livre « *Philosophy in a world at the war* » qui

contient l'exposé de méthodes d'éducation inspirées de Freud et de Darwin semble bien fait pour préparer l'avènement d'un monde tout comparable à celui qu'a décrit dans *Brave New World* Aldous, frère de Julian.

— Dans *Ecrits de Paris* (mars), Pierre Labbé, étudiant l'action syndicale estime qu'une « troisième force » viendra vraisemblablement s'ingérer entre la C.G.T. et la C.F.T.C. Trois symptômes paraissent en annoncer la venue : 1° le non-paiement d'un nombre important de cotisations mensuelles ; 2° la tendance d'un certain nombre de syndicats à devenir autonomes ; 3° l'opposition du comité national de grève des postiers au bureau communiste de la Fédération Postale.

Dans le même numéro, M. Michel Dacier étudie la situation de la presse en France. A propos des services de distribution M. Michel Dacier écrit :

« Avant la guerre de 1939, les journaux étaient en grande majorité distribués par une entreprise commerciale connue sous le nom de Messageries Hachette. Le 13 juin 1940 les Allemands prirent possession des Messageries Hachette et, après en avoir expulsé les directeurs et les administrateurs, firent passer cette entreprise sous le contrôle de leurs services de propagande.

» Le droit eût exigé que les expulsés fussent, dès la Libération, replacés à la tête de leurs affaires. Il n'en fut rien. Pour les discréditer dans l'opinion publique on leur reprocha l'occupation de leurs locaux par les autorités allemandes. On pourrait tout aussi bien imputer à tel israélite les agissements de la Gestapo qui s'est installée dans son appartement après l'avoir envoyé dans un camp de concentration. Il ne faut pas demander tant de logique. On a besoin d'une place, on la prend et l'on trouve toujours un porte-plume pour signer quelque grimoire qui vous justifie. C'est ainsi qu'on installa dans les locaux des Messageries Hachette une société coopérative constituée au lendemain de la Libération pour distribuer les organes de presse. »

Ajoutons que cette coopérative tourna mal. Comme l'indique *Ecrits de Paris* elle fut dominée par des éléments communistes. Selon toute vraisemblance l'administration dut laisser terriblement à désirer car il y a quelques semaines la situation était devenue catastrophique. Le déficit de cette entreprise semble être de l'ordre de 400 millions. Qui paiera ? Les journaux et les revues qui ont eu l'innocence de ne pas se méfier d'un organisme avec lequel ils avaient l'habitude de travailler mais auquel on avait imposé une nouvelle direction ? ou l'Etat et les contribuables ?

— *Soleils*. Publication de luxe d'Arts et Métiers graphiques. Cela tient de l'*Illustration de Noël*, de *Verve* et de *Formes et Couleurs*. Un peu de littérature, un peu d'art, un peu de théâtre — petites tranches, mais dans la présentation, beaucoup de goût. Deux pages inédites de Proust (quelque brouillon sans doute) : « *Cette vérité des impressions de l'imagination si précieuse, l'art qui prétend ressembler à la vie en la supprimant, supprime la seule chose précieuse.* » Bonne étude de J.-L. Moreux sur l'urbanisme imaginaire (*Sforzinda* conçue par Filarète en 1450 —, la ville de Chaux, œuvre de Ledoux, etc...).

DIRIGISME

En 1938, la France a reçu 42.000 tonnes de caoutchouc. En 1947, on prévoit qu'elle recevra 52.700 tonnes.

Le nombre des voitures en circulation a considérablement diminué depuis dix ans.

Comment expliquer, dans ces conditions, qu'on maintienne le régime des bons qui ne paraît guère profitable qu'aux tenants du marché noir ?

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA CONQUÊTE DE LA SCIENCE

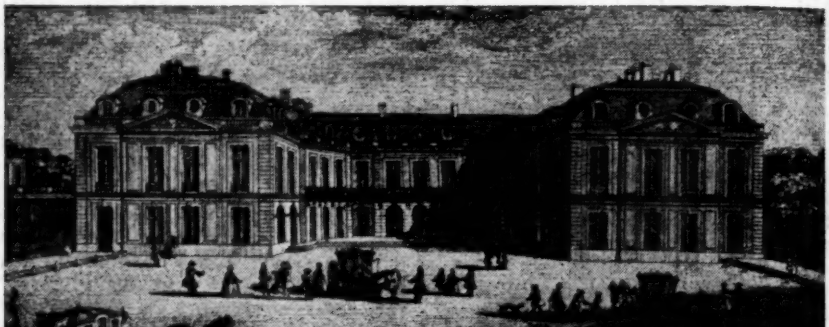
par Pierre ROUSSEAU *(Fayard)*

M. Pierre Rousseau est un excellent vulgarisateur des questions d'astronomie et de physique. Et il est non moins bon historien de la science. Seuls les spécialistes, habitués à vivre aux cimes de la connaissance, pourraient lui reprocher de descendre un peu trop bas, dans les plaines bien unies où vivent les gens ordinaires. C'est que M. Pierre Rousseau entend les conquérir, ces bonnes gens ! Il les interpelle, les prend par le bouton de leur habit et ne les lâche plus jusqu'à ce qu'ils aient compris.

Je ne suis pas sûr que, dans cette furieuse passion de mettre des notions difficiles à la portée du premier venu, notre auteur n'en vienne à des allégations risquées. Mais, dans l'ensemble, cette traduction populaire est fidèle. C'est une enluminure saisissante des progrès de la physique contemporaine,

René SUDRE.

* CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE *



Château de Choisy-le-Roi (vers 1744).

CHATEAUX DE FRANCE DISPARUS

par Philippe de Cossé-Brissac

(Éditions Tel)

Deux tiers des monuments élevés sur notre sol au cours des dix derniers siècles ont été détruits, écrit M. de Cossé-Brissac. Quelques châteaux furent démolis dès le XVIIe siècle, par exemple le magnifique château de Bury (près de Blois) qui avait été construit pour Florimond Robertet en 1524. Au XVIIIe siècle le duc de Luynes fit détruire l'immense château de Coulommiers, dont l'entretien lui paraissait trop dispendieux. Mais les destructions les plus nombreuses datent évidemment de la Révolution. Elles ne furent pas d'ailleurs méthodiquement concertées. Dans bien des cas les bâtiments se transformèrent assez lentement en ruines, les tuyauteries, les tuiles ou les ardoises ayant été volées. Parfois aussi les spéculateurs et démolisseurs intervinrent dès le premier jour. Depuis quatre-vingts ans les guerres ont exercé des ravages supplémentaires : Saint-Cloud et Meudon disparurent en 1870 ; le donjon de Coucy en 1927. Les belles reproductions que contient ce volume permettent d'apprécier la splendeur des châteaux disparus, ou du moins des plus importants et des plus célèbres. Citons parmi d'autres : Sarcus, près de Beauvais, dont quelques belles arcades ont été transportées à Nogent-sur-Oise ; Saint-Maur ; Montceaux-les-Meaux construit pour Catherine de Médicis vers 1550 ; Madrid sur l'emplacement duquel on a édifié en 1910 un hôtel ; le Château Neuf de Saint-Germain-en-Laye (dont il ne subsiste plus que le Pavillon Henri IV), Richelieu, joyau de l'architecture du XVIIe siècle ; Chilly Mazarin ; le Raincy ; Sceaux (remplacé par une sinistre construction Second Empire), Clagny construit pour madame de Montespan ; Marly ; Choisy-le-Roi, un des séjours préférés de Louis XV, Chanteloup illustré par le duc de Choiseul et Bellevue qui était destiné à madame de Pompadour.

« Il n'est que temps, conclut M. de Cossé Brissac, d'arrêter des destructions injustifiées dont nous serions responsables et qui nuiraient à la fois à notre prestige et au développement de notre tourisme... La destruction d'une œuvre d'art représente un appauvrissement spirituel et matériel pour tous les membres d'une nation. »

□ □

VOYAGE AU PAYS DES GUERRIERS

par Eve Curie

(Flammarion)

Il est encore temps de dire quelques mots du beau livre de mademoiselle Curie : *Voyage au Pays des Guerriers*, publié d'abord en anglais aux Etats-Unis, récemment traduit — et fort bien traduit — en français.

On sait qu'en qualité de correspondante du *Herald Tribune syndicate* et des *Alliés*

Newspapers, l'auteur a visité successivement tous les pays alliés en guerre au cours d'un voyage de soixante mille kilomètres qui l'a conduite de New-York à Tchoung-King et retour, en passant par le Caire, Beyrouth, Téhéran, Moscou, Calcutta.

Ce reportage témoigne des qualités d'une journaliste de grand talent : l'auteur sait peindre des paysages et des portraits, en touches justes et légères, souligner les détails significatifs, rendre sensible en quelques pages l'atmosphère de chacun des théâtres d'opérations qu'elle a visités et évoquer sobrement leurs problèmes particuliers.

C'est un ouvrage qu'il faut lire. S'il ne nous apporte plus aujourd'hui les révélations qui firent son succès à l'époque de sa publication, il n'en suggère pas moins avec le recul du temps les plus intéressantes réflexions.

SOLANGE DE LA BAUME.

□ □

※ LES ÉDITIONS VARIÉTÉS ※

(Montréal)

On se doit de signaler aux lecteurs français l'effort que poursuivent les Editions Variétés de Montréal. Elles publient dans une présentation parfaite, sous le rapport en particulier de la qualité typographique, des textes français choisis avec discernement : œuvres classiques qui vont des *Maximes* de La Rochefoucauld aux *Contes* de Maupassant, et aussi livres modernes. Elles éditent également de charmants livres pour les enfants.

S. DE LA B.

□ □

※ TOMBEAU ※ POUR UN ENNEMI PUBLIC

par F.-C. BAUER *(Le Bateau Ivre)*

F. Bauer, connu comme critique cinématographique sous le nom de François Chalais, n'est pas indulgent pour son livre. Il le présente lui-même aux lecteurs, en déclarant qu'il « *porte tous les défauts de l'extrême jeunesse* ». Une jeunesse qui n'est pas très lointaine. Le *Tombeau* a été écrit il y a six ans. Depuis lors trois censures en ont « *refusé la publication* » ; la censure allemande, celle de Vichy, celle du Paris de la libération. On devine vaguement les raisons de cet ostracisme ; le livre a un petit parfum de liberté qui ne devait pas plaire aux occupants, l'auteur tire sur toutes les valeurs admises — exercice qui n'était pas du goût de Vichy — il est aussi impartialement hostile aux groupes de droite qu'aux groupes de gauche, impartialité qui n'était pas à la mode, pendant les premiers jours de notre délivrance. Mais, en fait, on aurait bien tort de voir dans ces pages à la fois violentes et ironiques l'expression concertée d'une tendance politique définie. Tout le livre est occupé par le discours d'un vieux général légèrement gâteux, discours prononcé sur la tombe d'un jeune soldat tombé pendant la guerre. Il y a de tout dans cette immense oraison : des réflexions littéraires, des invectives contre la sottise de nos contemporains, un peu de philosophie et beaucoup de juvéniles diatribes (car l'auteur attribue généreusement à son antique et dérisoire héros sa propre impétuosité).

M. T.

□ □

THÉATRE COMPLET DE MARIVAUX[1]

Depuis plusieurs années on ne pouvait se procurer chez aucun libraire les œuvres dramatiques de Marivaux. Quant à une édition vraiment complète de ce théâtre qui retrouve aujourd'hui une faveur si justifiée tant au Français qu'à Marigny, il n'en avait jamais existé. On appréciera donc doublement l'effort accompli par MM. Fournier et Bastide qui nous offrent aujourd'hui une édition critique soigneusement établie de ces fines comédies, où s'est fixé à jamais ce qu'il y avait de plus nuancé et de plus délicat dans l'esprit du XVIIIe siècle.

M. T.

□ □

※ DICTIONNAIRE ※ DES SYNONYMES

par René BAILLY *(Larousse)*

Il n'est pas un écrivain qui n'ait à maintes reprises déploré l'absence d'un dictionnaire des synonymes moderne et maniable. Depuis la publication de l'ouvrage de Lafaye en 1858 on n'avait fait paraître que des répertoires d'une concision décourageante. L'ouvrage de M. Bailly est un monument de logique et d'érudition ; on y appréciera particulièrement la finesse avec laquelle les diverses graduations de sens sont indiquées. Certains articles sont, de ce point de vue, des modèles du genre. Le langage est décidément le baromètre de la psychologie.

M. T.

1. Les Éditions Nationales.

Le Directeur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard et Claude Tolmer.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 2761-4-47

CALMANN-LÉVY

Collection LIBERTÉ DE L'ESPRIT dirigée par Raymond ARON

J.-C. ODIC

L'AUTRE

roman

L'auteur joint à un don remarquable d'écrivain des qualités de psychologue qui font de ce livre une œuvre forte et originale.

UN VOLUME. .. .. 150 FRANCS

COLLECTION TRADUIT DE

HARALD THAULOW

LES SEPT ROSES DE HAAKON HALD

roman

traduit du norvégien par M. LÉCUYER

UN VOLUME. .. .. 160 FRANCS

Collection COMPRENDRE POUR CONSTRUIRE

LÉOPOLD SCHWARZSCHILD

INTRODUCTION AU MONDE NOUVEAU

traduit de l'anglais par YVES TESSIER

Les problèmes qui se posent au monde moderne, examinés par le lucide auteur du *MONDE ENVOUTÉ*.

UN VOLUME. .. .. 160 FRANCS

PIERRE BOURDAN

COMMENTAIRES

Les principales causeries prononcées par l'auteur à la radio de Londres pendant l'occupation.

UN VOLUME. .. .. 220 FRANCS